

LE RÂMÂYANA

PRÉFACE ET ADAPTATION
DE CHARLES LE BRUN
INTRODUCTION D'ALAIN DANIELOU



DERVY

mystiques & religions



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LE RÂMÂYANA

À *ma mère*

Charles Le Brun

LE RÂMÂYANA

Introduction d'Alain Daniélou



Éditions DERVY

Charles de Gaulle

LE RÂMÂYANA

Traduction de l'Alain Dervy



© ÉDITIONS DERVY, 1994

I.S.B.N. 2-85076-642-9

INTRODUCTION

Râma et Krishna sont des héros légendaires dont les hauts faits, dans des temps très lointains, ont été longtemps transmis, en tradition orale, par des bardes qui chantaient leurs aventures et leurs vertus, y ajoutant parfois de nouveaux épisodes. Ces bardes existent encore de nos jours. Ils chantent sur les rives du Gange ou sur les places des villages l'histoire merveilleuse de Râma, pour un public toujours attentif et ravi. Il existe des versions de l'histoire de Râma dans la plupart des langues de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est, en tamoul, en kanada, en telugu, en hindi, en bengali, mais aussi en siamois, en indonésien, en laotien et même en chinois et en tibétain.

Chaque année, dans la plupart des villages et des villes on représente à grands frais les divers épisodes des aventures de Râma et de Krishna. Ces spectacles appelés Râma-lilâ et Krishna-lilâ, durent chacun plusieurs semaines, se transportant d'un lieu à un autre en procession et se terminant, pour l'histoire de Râma, par un grand feu d'artifice durant lequel est brûlé un gigantesque Râvana en bois et en torchis, peint de couleurs éclatantes.

LES SOURCES

La légende de Râma semble remonter à la préhistoire de l'Inde, à cette ancienne civilisation qui précéda l'arrivée des Aryens védiques (1). Selon le célèbre sanskritiste Louis Renou, l'histoire de Râma serait plus ancienne encore que celle de Krishna. Ceci est confirmé par les textes hindous. Beaucoup d'éléments du récit semblent en effet se référer à la société pré-aryenne de l'Inde. Comme le Gigalmesh sumérien, Râma et Krishna appartiennent à la caste des rois et ils ont la peau sombre.

(1) Voir Alain Daniélou, *Shiva et Dionysos*, Fayard, Paris, 1979.

LE RÂMÂYANA

Dans cette ancienne société les rois avaient un rôle sacré. C'est de leurs vertus que dépendaient la faveur des dieux, l'abondance des pluies et la prospérité du pays. Vishvamitra, qui fut le précepteur de Râma, était lui aussi de famille princière.

La tradition du savoir et de la vie spirituelle était en ces temps anciens, assurée par des sages, les Rishi, qui vivaient dans la forêt, pratiquaient le Yoga et d'incroyables austérités qui leur assuraient des pouvoirs merveilleux. La religion était le Shivaïsme dans lequel les prêtres ne jouent qu'un rôle mineur sans rapport avec le pouvoir que les Brahmanes devaient plus tard acquérir.

LES TEXTES

Les Purâna, les grands ouvrages historico-mythologiques de l'Inde, mentionnent brièvement l'histoire de Râma. C'est sur la base de ces textes et des récits des bardes populaires qu'un grand poète, que l'on a appelé Valmiki, composa, vers le III^e siècle de notre ère, un admirable poème épique, le Râmâyana ou geste de Râma (2) en sept livres et 24 000 vers, qui est l'un des chefs-d'œuvres de la littérature sanskrite. Valmiki utilisa même, dit-on, un mètre nouveau pour marquer l'originalité de son œuvre.

Le texte de Valmiki fut, lui aussi, longtemps transmis par les bardes. C'est pourquoi il en existe diverses versions, l'une du Sud assez cohérente, et l'une du Nord qui présente de nombreuses variantes. C'est sur la base de plus de quarante versions qu'a été établi, au XIX^e siècle, par de grands lettrés, le texte publié que nous connaissons aujourd'hui.

VALMIKI

Valmiki apparaît comme un curieux personnage. Abandonné par ses parents à sa naissance, il fut recueilli et élevé par les membres d'une tribu primitive, vivant dans la forêt et qui rançonnait les voyageurs. Valmiki apprit et pratiqua le métier de voleur. Un jour qu'il menaçait de mort et dépouillait de ses maigres possessions un grand sage, celui-ci parvint à le

(2) Ayana signifie « voyage, expédition » mais aussi Shâstra « Récit sacré ».

INTRODUCTION

persuader de renoncer à son métier et de pratiquer l'ascèse en restant immobile et en répétant le mot « tuer » (marā). Ce qu'il fit pendant si longtemps que les termites (Valmika) construisirent autour de lui leur fourmilière. Le sage revint alors le libérer. Sans le savoir Valmiki, en répétant « Marā-marāmarāmarāmarā... » invoquait le nom de Rāma. Comme récompense le dieu Brahmā lui révéla l'histoire du Rāmāyana.

Valmiki a certainement utilisé le récit légendaire que chantaient les bardes mais, selon la légende, grâce au pouvoir de vision obtenu par son ascèse, il put aussi voir à travers le temps les événements et les personnages de cette ancienne histoire et donc ajouter des descriptions véridiques des divers épisodes du récit.

LES DIEUX

Les dieux du Rāmāyana sont essentiellement Brahmā et Shiva. Indra, roi des dieux, est mentionné mais Vishnou n'apparaît que dans les parties ajoutées au texte de Valmiki (dans le premier et le dernier livre).

Brahmā est le Créateur, l'Artisan du monde, appelé aussi l'Aïeul, l'Ancêtre.

Shiva est l'incarnation des forces obscures et mystérieuses. Avant d'entreprendre sa traversée de la mer, c'est Shiva que Rāma invoque et pour qui il construit le temple de Rameshvaram à l'extrémité sud de l'Inde. Mais Shiva est aussi la divinité protectrice de Rāvana qui est un pieux shivaïte et les Rakshasas, comme tous les esprits malins, font partie des cohortes du dieu.

Pourquoi le dieu Shiva a-t-il abandonné Rāvana et les Rakshasas qui étaient ses fideles et a-t-il permis leur destruction par Rāma devenu l'allié des dieux aryens ? C'est une histoire qui rappelle celle de la fin des Assours, l'humanité qui précéda la nôtre, que racontent les Purānas. Les Assours, fideles du dieu Shiva, furent éliminés pour faire place aux dieux védiques. Rāma est finalement considéré comme une incarnation de Vishnou, dieu aryen, symbole de la conquête du Védisme sur l'ancienne religion pré-aryenne, le shivaïsme (3).

(3) Voir Alain Daniélou, *La Fantaisie des Dieux et l'Aventure Humaine*, Editions du Rocher, Monaco, 1985.

LE RÂMAYANA

Certaines versions de l'Asie du Sud-Est et du Sud de l'Inde ont toutefois conservé une attitude plus favorable à Râvana, dernier héroïque défenseur de l'ancienne religion contre la religion des envahisseurs nordiques.

LE NOM DE RÂMA

Le mot « Râma » veut dire « charmant ». Ce prince-héros qui délivre la femme qu'il aime et dont la légende a traversé les continents, est peut-être le modèle originel du prince charmant de nos contes de fées.

Du point de vue des étymologies sacrées ce nom est dérivé de la syllabe magique « Ram » qui est le mantra du Feu, la syllabe symbolique qui, dans les rites, invoque Agni, le Dieu du Feu. La répétition de ce nom joue un rôle important dans les cérémonies du shivaïsme populaire. Encore de nos jours les hommes qui portent les morts vers le bûcher funèbre, répètent sans arrêt « Râma nâma satya hai » : « Seul le nom de Râma est vrai ».

AUTRES PERSONNAGES

Sitâ est fille de la déesse de la Terre. Elle naquit du sillon que son père le roi Janaka creusait lorsqu'il nivelait le terrain pour un sacrifice. Elle est l'Immaculée, la Pure, celle qui n'est pas née d'une femme (Ayonijâ). Elle est l'image de la Fidélité. L'union de Râma et de Sitâ symbolise celle du Feu et de la Terre, du principe mâle et du principe féminin d'où naît toute vie.

Hanuman symbolise l'élément « Air ». Il est le fils de Vayu, dieu du Vent.

Nous voyons aussi apparaître le principe des Eaux sous la forme du dieu des Océans.

LES LIEUX GÉOGRAPHIQUES

Les lieux décrits par Valmiki sont aisément identifiés dans l'Inde. Ayodhya, la cité imprenable, l'antique Sakêta, est la moderne Oudh. Les différents fleuves sont exactement décrits. L'île de Ceylan est de nouveau

INTRODUCTION

appelée Shri-Lankà. Les îlots rocheux qui jonchent le bras de mer qui sépare l'Inde de Ceylan, sont les vestiges du pont construit par les singes.

Cependant, selon la tradition de l'Asie du Sud-Est, l'histoire de Râma fait partie de son héritage culturel. Ayodhya se trouve dans ce qui est aujourd'hui la Thaïlande ainsi que divers autres lieux. Ce serait aux Khmers que les Indiens auraient emprunté ce récit légendaire.

LE CULTE DE RÂMA

Ce n'est qu'à une époque relativement récente que Râma, le héros légendaire, a été divinisé et est devenu l'objet d'un culte incorporé dans l'hindouisme moderne. La divinisation de Râma eut lieu longtemps après l'époque de Valmiki. Cette incorporation est mise en évidence par l'introduction du personnage de Vashishtha, auteur d'hymnes védiques, qui apparaît pour le couronnement du héros.

La première des sectes râmaïtes n'est pas antérieure au XV^e siècle mais elle a pris, comme le krishnaïsme, une grande extension dans les castes populaires non-aryennes plus ou moins exclues du brahmanisme orthodoxe.

La légende du Râmâyana est aujourd'hui familière aux Hindous de toutes les castes et de toutes les régions. Il existe un grand nombre de poèmes et de pièces de théâtre qui en reprennent les épisodes. Parmi les plus célèbres est le Raghovamsha de Kâlidâsa.

La version réduite présentée ici n'est pas une traduction intégrale de Valmiki bien qu'elle lui emprunte la plus grande partie de son matériel. Son but est de faire connaître au lecteur français, dans une langue expressive et agréable à lire, la merveilleuse et édifiante histoire de Râma. C'est un nouveau Râmâyana qui s'ajoute aux multiples versions existant dans la plupart des langues de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident.

Alain Daniélou
Le Labyrinthe - Juin 1985.

PRÉFACE

A bien écouter les choses, à bien les regarder, à laisser monter en soi leur doux parfum d'éternité ; puis à considérer les hommes, à mesurer l'écart qui les sépare tout à coup de l'itinéraire séculaire qu'ils avaient tous suivi sans faute ; à voir enfin le temps qui va et qui ne nous va plus — à moins que ce soit nous qui n'allions plus au temps, à son pas, à son heure — à voir l'espace si différent et les événements qui s'y succèdent si singuliers, on se demande parfois si la terre n'a pas atteint l'extrémité de son histoire. Coupée de son passé, furieusement jetée dans les zones de l'hypothétique, refusant ses racines et se hâtant sous les ciels nouveaux d'une liberté dont elle ne sait à peu près rien et surtout pas le prix, elle s'engage sur le plus étroit, le plus dangereux passage qui lui fût jamais donné de connaître.

La terre, la variable demeure, nôtre pour l'instant, qu'en reste-t-il aujourd'hui sous le tonnerre des villes et des routes, du ciel même, des machines à tout faire dont les vacarmes inouïs ont sali jusqu'au calme secret des campagnes, jusqu'à l'âcre silence des plages. Un jour, il n'y aura plus un lieu pour vivre. Et le livre fabuleux se refermera, avec ses images éblouissantes, et les blancs laissés ça et là où pouvaient se poser nos volontés éparses ; et nos rires.

Il fut pourtant le champ d'essai des existences, ce monde — l'espace des mutations — et ses empires étaient ceux de la prospérité. Les histoires sont là qui le racontent, dans toutes les langues qu'on ne parle plus mais qui nous parlent, elles, et nous rappellent notre origine et le sens de notre passage. A condition qu'on en soit digne. Et qu'on soit prêt.

Il va de soi que l'homme moderne, l'homme logique, néglige totalement ce point de vue. Il cherche ailleurs des réponses concordant mieux à l'immédiateté de ses questions. Ses besognes techniques ne dépassent jamais les parois d'une sphère dont l'étanchéité est absolue. Pour lui, les écrits sacrés sont des

LE RÂMÂYANA

contes, des mythes, des légendes. Des récits fabuleux en somme ; et rien de plus. S'il évoque parfois le symbolisme, c'est dans la plus parfaite ignorance de son message. Quoi d'étonnant à cela : le symbole, cet ultime instrument de la connaissance, qu'a-t-il de commun avec l'outil grossier de l'investigation rationnelle ? La raison n'a pas d'yeux pour la vérité ; elle n'envisage que les preuves, lesquelles sont invariablement soumises aux limitations d'un système. Or la vérité n'obéit à aucun système. Cependant, les maîtres du moment, ces infirmes, ces avortons parmi les générations, voudraient faire de la logique la mesure universelle !

*

* *

Le Râmâyana, notre raison d'écrire, est une légende ; c'est vrai. Une épopée aussi, un poème. Et puis tout autre chose. On peut bien se passionner pour Hanoumat, le singe merveilleux ; pour Râma et son épouse, pour les magies de l'amour dont ils habillent leurs paroles ; pour Râvana l'irascible, le téméraire ; mais l'amour, mais la vertu, mais le courage ne sont ici que des passerelles lancées vers d'autres rives. Et quand l'émotion les étreint, çà et là, on doit savoir qu'une volonté plus haute conduit l'idéale Sitâ, le glorieux Râma, ou le singe au beau langage. Parce que les sentiments ne l'emportent jamais sur l'Ordre. Sur la Loi. Cette Loi qui n'est encore qu'un dernier voile derrière quoi reposent d'immobiles sagesse.

A ceux qui vont entrer dans cette œuvre, que peut-on dire ? Nous qui l'avons respirée pendant des mois, nous n'en étions jamais lassé ; nous n'en avions jamais épuisé le parcours. L'explication va presque de soi : certains voyages ne finissent pas tout simplement parce qu'ils n'ont pas commencé. Telle la vie, vulgairement circonscrite entre la naissance et la mort bien que tout proclame qu'elle change seulement de forme et de mode.

Derrière l'inoubliable aventure du prince d'Ayodhyâ, s'enracinant avant et s'avancant après, se dessine l'enseignement sans âge de toutes les grandes civilisations, sans distinction de races ; celui dont nos contemporains, par les effets d'une étrange fatalité, risquent de perdre jusqu'au souvenir à force de s'infatuer de leurs dérisoires et dangereuses prouesses ; et de les croire indispensables.

*

* *

PRÉFACE

Nous n'avions pas l'intention de prendre la parole ; pas de cette façon-là du moins. C'est fait cependant. C'est fait car il n'est pas possible de se taire devant les énormes ravages qu'accomplit une multitude d'imbéciles au nom du progrès et de la culture. Ces lignes, évidemment, précédant le grand texte indien, pourront paraître intempestives à plus d'un lecteur ; en réalité, elles ne font que dire autrement et pour d'autres oreilles ce que la Tradition enseigne partout. Face à la multiplicité frénétique de la « recherche » et contre la folie de ses expériences, il faut savoir que s'ouvrent et s'ouvriront encore les souveraines étendues de l'âme inentamable et que c'est là, et nulle part ailleurs, que commence toute véritable navigation. En deçà sont les errances. Le contingent. L'impermanent. Et le désordre.

Ah ! certes, l'aujourd'hui n'est pas facile à traverser et le bout de temps qui reste devant nous promet de l'être moins encore ! Lorsqu'on a décidé de s'affranchir, de briser les tutelles, de jouer ses propres fantaisies – de désobéir en un mot – on se retrouve livré à tous les vents de la liberté sans s'être demandé un seul instant de quelles immensités ils pouvaient bien descendre. Et Dieu sait ce qu'ils charrient ces courants invisibles, ces torrents ineffables dont il faudrait surtout apprendre à avoir peur ! Mais s'en font-ils les arrogants « savants » dont l'occupation principale est de creuser toujours plus loin dans le troublant mystère de la matière ? Que savent-ils, du reste, en dépit du nom dont on les honore, et qui leur a donné la permission de pousser certaines portes délibérément laissées closes ? Celui qui n'a pas de sagesse n'a pas de savoir ; il n'a que des curiosités ; et de l'imprudence. Or les hommes en blouses grises des laboratoires de toute espèce, s'ils possédaient la plus élémentaire sagesse, auraient pour premier soin de dissimuler le fruit de leur science afin qu'il ne tombe pas entre les mains de n'importe qui. Mais ils haïssent le secret comme d'autres haïssent le silence ; probablement pour les mêmes raisons. À tous ces vaniteux bavards, nous adressons en outre et pour conclure, cette brève sentence du Tao : « Celui qui sait ne parle pas. Celui qui parle ne sait pas. » À bon entendeur, salut ! En plein siècle des radios et des télévisions, ce sujet ne mérite-t-il pas, après tout, qu'on lui accorde quelques instants de réflexion ?

PRÉAMBULE

Vālmiki, le vertueux ermite, s'adressait un jour au sage Nārada dont la connaissance des livres saints n'a pas sa pareille :

— O guide incomparable, toi pour qui les trois mondes n'ont plus de secrets, existe-t-il aujourd'hui, sur la terre, un homme en qui habiteraient toutes les qualités et qui serait pour ses semblables le parfait exemple ? Pleinement maître de soi-même, bon, juste, courageux, un homme à la gloire immense, insensible à l'envie, redouté de ses ennemis et des dieux même tant sa puissance et la perfection de ses mérites seraient grandes ?

A cette question, Nārada que ses vertus faisaient briller d'un insoutenable éclat, répondit en souriant :

— Il existe un homme, en effet, semblable au héros que tu décris. Il s'appelle Râma. La sagesse de ce prince est si haute que les peuples, sous sa tutelle, n'ont plus rien à redouter du malheur. Puisque ton désir de savoir t'a conduit à m'interroger de la sorte, écoute ce que je sais de lui, de ses actions qui font l'admiration de l'univers et que les siècles se rediront jusqu'à la fin des temps.

Et Nārada conta à Vālmiki tout ce qu'il avait appris du roi de la terre jusqu'à ce jour. Sa narration achevée, il prit congé de lui et se retira après les politesses d'usage.

Vālmiki revint dans son ermitage, entièrement absorbé par ce qu'il venait d'entendre. Or, comme il marchait près d'une rivière, il vit un couple d'oiseaux krauncas qui jouait dans les arbres. Au même instant, survint un chasseur au cœur endurci qui, d'une flèche, tua le mâle. A la vue de son compagnon mort, la femelle se mit à gémir lamentablement. Le religieux qui avait assisté à cette scène fut ému de colère et de compassion. Interpellant le chasseur, il s'écria :

LE RÂMÂYANA

— Maudit sois-tu, méchant homme, toi qui as tué un être pendant qu'il s'adonnait à l'amour ! Aussi bien vivras-tu sans compagne pour le reste de tes jours, en châtement de ta mauvaise action !

Avec force il proféra ces paroles fatales ; puis, la pensée préoccupée par cette navrante histoire, reprit sa route. Arrivé dans sa demeure, il s'aperçut qu'il répétait encore la malédiction qu'il venait de lancer. Et voici que Brahmâ, le père de l'univers, le dieu aux quatre visages, lui apparut. Grandes furent sa surprise et sa crainte, mais l'Aïeul des mondes lui dit doucement :

— La douleur que t'a causée la mort de l'oiseau, c'est en vers que tu l'as exprimée. Eh bien, pareillement, tu vas composer l'histoire de Râma. En vers réguliers tu raconteras les exploits merveilleux du prince aux grands yeux. Ce que t'a confié Nârada, exprime-le ; ce qu'il n'a pas connu, en toi-même tu le trouveras. Dans ton poème, chante la vérité tout entière, afin que les hommes sachent la gloire incomparable de l'incomparable Râma.

Ayant prononcé ces paroles, Brahmâ se retira, laissant le noble Vâlmîki dans la joie et l'étonnement.

C'est ainsi que le solitaire se mit à l'œuvre, et tout ce que Nârada n'avait point mentionné, par la seule puissance de sa méditation, il le vit. Lorsqu'il eut terminé son travail, il fit venir les fils de Râma — ses disciples — et leur enseigna ce texte en ses moindres détails. C'est eux qui, pour la première fois, le chantèrent selon les règles difficiles de la scansion et de l'harmonie. L'histoire dira dans quelles circonstances et par quel auditoire ils furent entendus et pourquoi ces jeunes enfants, inconnus de leur père, vivaient sous la sage autorité du vénérable Vâlmîki.

Ici donc commence le Râmâyana, ce poème éternel qui donne bonheur, fortune et longue vie à ceux qui l'écoutent ou le lisent.

I. LE LIVRE DE L'ENFANCE

Il y a de cela longtemps, dans le pays des Koçalas, vivait un roi puissant et juste nommé Daçaratha. Ayodhyâ était la capitale de son royaume, ville fameuse par ses richesses, par la beauté de ses jardins et de ses édifices, par ses remparts inaccessibles. Manou – le premier de tous les hommes – avait été son fondateur. Non loin de la cité coulait la rivière Sarayou qui descend des monts immenses de l'Himâlaya. De tous côtés s'étendaient d'opulentes campagnes et des forêts superbes. Depuis de nombreux siècles, le roi régnait paisiblement. En effet, en ces âges lointains, les hommes vivaient plus de mille ans et n'étaient point malades. La paix était universelle et la misère n'existait pas. Chacun menait son existence selon les droits et les devoirs de sa caste, n'enviant ni ne méprisant personne, soucieux seulement de la Loi et de la Vérité. Les guerriers obéissaient aux prêtres ; les marchands et les artisans aux guerriers ; une dernière caste, enfin, servait les trois autres. Et l'ordre rendait heureux ces hommes.

Or, le roi Daçaratha vieillissait et n'avait point d'enfant mâle pour assurer la continuité de sa race. « Je vais offrir un sacrifice » se dit-il alors, « et peut-être obtiendrai-je ce fils désiré. » Convoquant son grand prêtre et son entourage, il leur fit part de sa résolution. Tous l'approuvèrent. Dans les jours qui suivirent, on procéda aux préparatifs de la cérémonie. Un terrain fut choisi, au nord de la rivière, ainsi qu'un jour favorable afin que les constellations fussent propices. Ce sacrifice devait s'accomplir sans fautes, selon des lois invariables, car s'il se produisait la moindre erreur, la vie des officiants était en danger et les démons s'emparaient de l'offrande.

– Si donc tu veux le succès de cette entreprise, nous devons respecter les temps et les lieux et veiller à ne commettre aucune maladresse, dit le prêtre. A présent, monarque, écoute bien ce que je vais te dire : toi qui voulais un fils, tu en obtiendras quatre d'une énergie sans mesure. Comme le soleil illumine la terre, ils brilleront parmi les hommes et le premier-né n'aura pas son pareil dans l'univers.

LE RÂMÂYANA

A ces mots, le roi fut rempli d'allégresse. Il fit aussitôt désigner la future victime, un cheval, qu'on mit en liberté après l'avoir harnaché selon les enseignements.

Un an passa. Depuis quelque temps déjà le cheval était revenu et le jour prescrit approchait. Du royaume entier et des royaumes voisins, des multitudes d'êtres avaient pris la route d'Ayodhyâ afin de ne pas manquer cet événement d'importance. Aussi, quand la date arriva, y avait-il foule sur les rives du fleuve. Le sacrifice dura trois jours ; avec le cheval, trois cents autres victimes furent immolées. A la fin de la cérémonie, comme Daçaratha tournait ses regards vers lui, l'officiant lui adressa ces douces paroles :

— Ne crains rien, seigneur, ta descendance est assurée !

Dans le même temps, les dieux assemblés dans leur demeure céleste, s'étaient approchés de Brahmâ, le premier d'entre eux. Ils lui disaient :

— Grâce à un privilège qu'autrefois tu lui accordas, le démon Râvana nous harcèle, enivré de sa force excessive. Depuis, contre lui, nous ne pouvons plus rien ; tu le sais. Et voici qu'à nouveau, il répand l'effroi parmi la création, n'ayant pour loi que l'injustice et la perversité. A sa demande et en récompense de ses terribles austérités, tu le fis invulnérable aux dieux, aux esprits de toutes sortes, exceptant toutefois les hommes et autres habitants de la terre. C'est donc par là qu'il te faut le mater, l'orgueilleux. Les hommes, il les jugea chétifs et ne chercha point à se protéger d'eux. En conséquence, qu'il soit vaincu par un humain et que soit rétablie la tranquillité parmi les êtres !

Le discours en était là quand survint Vichnou, le Protecteur de l'univers. Il chevauchait Garouda, l'oiseau formidable qui lui sert de monture. Il vint se placer près de Brahmâ, tandis que l'assemblée répétait sa supplique.

— Cessez de vous inquiéter et, désormais, soyez heureux : je prendrai forme humaine ; je tuerai Râvana, ce Râksasa cruel ; sous cette apparence, je le vaincrai, lui qui la méprisa. Ensuite, onze fois mille ans, je séjournerai parmi les hommes et rendrai à la terre ses jours paisibles.

Ainsi s'exprima-t-il, l'immortel aux yeux larges comme la feuille du lotus, et il cherchait une occasion pour prendre naissance. Or, à ce

LE LIVRE DE L'ENFANCE

moment précis, se déroulait le sacrifice de Daçaratha. Vichnou vit ce monarque, vit son offrande, vit ses mérites nombreux et l'agréa pour père. Et, comme se consumait le brasier sacré, sortant des flammes, apparut un être fantastique dont la voix résonnait comme un tambour. Il portait une urne remplie d'une liqueur céleste. Regardant le roi, il lui dit :

— Sache, souverain d'Ayodhyâ, que je suis l'envoyé de Brahmâ. L'offrande que tu viens de faire a satisfait les habitants du ciel. En récompense, voici cette urne dont le contenu comblera tes désirs. Prends cette boisson divine, offre-la à tes épouses et elles connaîtront bientôt la joie d'être mères.

Trois fois, le vieux roi fit le tour de cet être fabuleux, en prenant bien soin de le laisser à sa droite. Puis, le cœur léger, il se dirigea vers son harem.

A Kausalyâ, la première des reines, il versa la moitié du breuvage ; à Soumitrâ, il donna la moitié du reste ; à Kaikeyî, la moitié de ce second reste. Revenant alors vers Soumitrâ, il lui tendit la dernière partie. Ces trois femmes, bientôt enceintes, rayonnèrent des enfants qu'elles portaient et le bonheur de Daçaratha ne connut plus de bornes.

Voyant Vichnou devenu l'enfant des hommes, l'Aïeul convoqua les populations du ciel et leur déclara :

— Pour notre bien à tous, le Protecteur des mondes s'est incarné sur la terre. Façonnons donc pour lui de vaillants compagnons, rapides comme le vent, intelligents, courageux et capables d'exploits formidables. Qu'ils naissent par milliers des nymphes célestes, avec des corps divins, invulnérables, sachant parfaitement l'art de la guerre !

Ainsi parurent les grands singes, joyeux coureurs des bois, qui avaient le pouvoir de changer de forme à volonté. Parmi eux, il y eut Jâmbavat, né d'un bâillement de Brahmâ ; il y eut Nala et Nîla ; Vâlin, leur souverain à tous, et Sougrîva, son frère ; Souchéna, Târa et Hanoumat — le fils du Vent, dont le corps était de diamant. Beaucoup d'autres encore, par centaines de mille, par millions, tous impétueux et fiers, pourchassant dans leurs excursions les grands serpents, les lions et autres bêtes redoutables. La terre se couvrit de cette race intrépide afin que Vichnou ne fût point seul lors de sa lutte contre les Râksasas.

LE RÂMÂYANA

Le sacrifice du cheval étant terminé, le roi s'en retourna dans son palais suivi de ses épouses, ses serviteurs, son armée et ses chars. Six saisons s'écoulèrent. Quand vint le douzième mois, au neuvième jour de la lune, alors que le soleil entrait dans la constellation du Cancer, la reine Kausalyâ enfanta le Seigneur du monde, Râma à la gloire impérissable. Les cinq planètes culminaient au zénith. Sous le signe des Poissons, Kaikeyî donna le jour à Bharata. De Soumitrâ naquirent enfin Lakchmana et Çatroughna, l'astre du jour entrant cette fois dans le signe du Scorpion. A l'égard des enfants royaux, Daçaratha fit accomplir tous les rites sacrés. Parfaitement instruits dans les arts et les sciences les plus divers, ils grandirent en force et en sagesse, faisant l'orgueil et le bonheur de leurs parents. Lakchmana s'attacha à Râma, tandis que Çatroughna prenait fait et cause pour Bharata. Tous quatre, d'une modestie remarquable et pleins d'attention pour les autres, étaient profondément aimés du peuple.

Cependant, leur père songeait à les marier. C'est alors qu'arriva l'ermite Viçvâmitra qui allait pousser Râma sur les sentiers de son destin. Mais cela, le roi d'Ayodhyâ ne le savait pas. Averti de cette visite, il en ressentit une grande joie, car le religieux était célèbre pour sa haute valeur spirituelle. Venu à ses devants pour l'accueillir, il s'écria :

— Sois le bienvenu, vénérable maître ! Ta renommée suffit à t'ouvrir mes portes. Mais quel est le motif de ton passage ? Parle : tu es ma propre sagesse. Tout ce qui peut t'être utile, je le ferai, sois-en sûr !

Sur ces mots lourds de conséquence, il fit entrer le visiteur dans son palais. Eût-il connu sa requête, il s'en fût bien gardé, l'imprudent ! Car voici ce que voulait l'ascète :

— Les sacrifices que nous offrons, nous autres religieux, il convient qu'aucun obstacle, qu'aucune souillure n'en ternisse la qualité. Tu sais cela, grand roi. Or, depuis quelque temps, deux Râksasas nous tourmentent et rendent vains nos efforts. Leur nuisance est extrême et chaque jour ils s'enhardissent. Pour ces raisons, j'ai besoin de ton fils Râma. Qu'il soit notre protecteur. Je sais, par la puissance de ma pensée, que lui seul et nul autre peut détruire ces démons malfaisants. Tu as proposé ton aide : tiens parole et fais ton devoir de soldat, viens au secours des opprimés !

LE LIVRE DE L'ENFANCE

Lorsqu'il eut entendu ce langage, le roi changea brusquement de visage :

— Râma, que tu réclames, n'a que quinze ans. Comment saurait-il vaincre ces diables rusés et tenaces dont les pouvoirs sont effrayants ? Non : moi-même, avec mon armée, je viendrai te débarrasser de tes ennemis. Pour ce qui est du prince, laisse-le à ses jeunes années et ne l'affronte pas à cette redoutable entreprise !

Très irrité, l'ermite lui fit aussitôt cette remarque :

— Tu as promis, roi d'Ayodhyà ! Ne salis point ta parole ! Un tel forfait ne serait pas digne de toi. Si tu persistais cependant, tu romprais le lien sacré de l'engagement et souviens-toi qu'il est en péril celui qui ne tient pas sa promesse : c'est l'ordre entier qui est menacé, car à la suite d'un seul mensonge dans la bouche du roi, c'est le Mensonge qui s'introduit sur toute la terre.

Torturé entre le devoir et la douleur, Daçaratha ne pouvait proférer une seule phrase.

— Calme-toi, reprit Viçvâmitra, et ne crains pas pour ton fils. Il connaît le maniement des armes et de plus, sa sagesse est une protection plus sûre contre les Râksasas que toutes les armées dont tu disposes. Laisse aller l'enfant et refoule tes inquiétudes ; évite surtout d'être parjure !

Ainsi donc et pour la première fois, malgré les appréhensions paternelles, Râma quitta la ville de sa race. Viçvâmitra s'en retourna, emmenant avec lui l'illustre rejeton du roi qu'accompagnait son frère Lakchmana. Une vive lumière émanait des deux adolescents, illuminant tout sur leur passage. L'ermite, tout en marchant, livrait à Râma certains secrets que son savoir immense lui avait permis de trouver. Comment, par exemple, vaincre la faim, ou la soif, ou la fatigue, ou la fièvre. Et l'enfant, sans effort, s'appropriait l'enseignement du maître.

Ils gagnèrent ainsi l'ermitage de Kâma où ils s'arrêtèrent quelque temps. Puis, un matin, au lever de l'aurore immaculée, ils se remirent en route. Comme ils venaient de franchir un cours d'eau, ils se trouvèrent à la lisière d'une forêt impénétrable :

— C'est ici que vit Tâtakâ, la mère du Râksasa Mârîcha, dit l'ascète. Fais appel à ta vaillance, Râma, et libère ce lieu de l'être immonde qui en condamne l'accès. Tâtakâ a la force de mille élé-

LE RÂMÂYANA

phants. Son fils, à la suite d'une malédiction, devint un démon. Elle-même, autrefois belle, se transforma pour les mêmes raisons en une affreuse mangeuse d'hommes. Sur mon ordre, tue la Râksasî et débarrasse le pays de sa présence redoutable !

Alors Râma, d'une main, fit vibrer la corde de son arc ; et la terre entière trembla. Les grands fauves de la forêt s'émurent et coururent se réfugier dans les taillis et les cavernes. Tâtakâ aussi entendit la vibration formidable. La rage et l'égarement s'emparant d'elle, elle se rua dans la direction des deux frères. Immense, repoussante, elle apparut parmi les arbres, remuant d'épais nuages de poussière. Presque aussitôt, le combat s'engagea. « Je vais la mettre en fuite » pensait Râma, « car il ne sied point aux hommes de tuer une femme. » Et il s'en approcha. Elle, changeant de forme à sa guise, usait de la magie et de l'illusion. Ce faisant, elle accablait les princes de pierres. Furieux, le fils aîné de Daçaratha lui trancha les bras ; puis les oreilles ; puis le nez. Le monstre, fou de douleur et de haine, fit alors pleuvoir des cendres pour aveugler ses ennemis et gagner du temps car, la nuit venue, les démons deviennent indomptables.

— N'attends pas, guerrier magnanime ! Ta pitié pourrait bien te perdre ! Tue la Râksasî avant que ne surviennent les ombres du soir et que sa magie ne grandisse !

Ainsi l'exhortait Viçvâmitra dans son impatience. Se laissant guider par le bruit, Râma prit alors une flèche ardente et frappa l'odieuse créature en pleine poitrine. Tout enchantement cessa et la Râksasî s'effondra.

— Reposons-nous ici, dit alors l'ermite, demain, nous achèverons notre voyage.

Ils passèrent la nuit dans la forêt et quand le jour suivant parut, le sage s'adressa en souriant à Râma :

— Je suis content de toi, ô Râghava, aussi vais-je te donner des armes excellentes grâce auxquelles tu subjugueras tout ennemi sur la terre comme dans le ciel. Ces armes sont divines ; elles sont le fruit de privations terribles, de méditations extraordinaires. Nul n'en saurait user qui ne connaîtrait les formules appropriées.

Râma reçut ces armes merveilleuses que seuls possèdent les initiés ; il en apprit le maniement et s'informa des paroles sans quoi elles

LE LIVRE DE L'ENFANCE

demeuraient inefficaces. Le sage les récita, le visage tourné vers l'Orient, et le jeune homme en acquit le secret.

— Soyez à moi ! ordonna-t-il alors, et toutes, spontanément, vinrent se mettre à son service. Or, les dieux, tout célestes qu'ils fussent, n'en détenaient point de pareilles.

Dans l'après-midi, ils atteignirent l'ermitage où régnait une profonde angoisse. En effet, les visites des rôdeurs nocturnes se faisaient de plus en plus fréquentes et plus longues.

— Ce soir, résolut donc Viçvâmitra, vous prendrez la veille. Six nuits vous veillerez cependant que j'accomplirai mes fonctions.

Six nuits durant, leur arc à la main, sans bouger, sans rompre le silence, Râma et Lakchmana veillèrent. Au crépuscule du sixième jour, l'autel, qu'entouraient les officiants, se mit à briller tandis qu'une grande clameur emplissait l'espace. C'était les Râksasas, Mârîcha et Souvâhou en tête, accompagnés d'une escorte nombreuse ; tous effrayants à voir ! En un instant, l'autel fut arrosé de sang. Lors donc, Râma tendit son arc où était ajusté un trait divin. Le coup priva Mârîcha de connaissance et l'emporta jusqu'au rivage de l'océan. Toutefois, il conserva ses souffles vitaux. Après quoi, le héros blessa Souvâhou. Quant au reste des noctivagues, il les extermina sans exception.

A dater de ce jour, le solitaire et ses frères purent vaquer sans encombre à leurs occupations.

— Grâce à toi, le voici libre ce saint ermitage ; grâce à toi, ce sacrifice est achevé et mon but atteint. Mais sache bien qu'elle a commencé la terrible lutte contre les Râksasas, ce conflit où ta gloire totale resplendira et pour lequel les êtres s'impatientent. Désormais, le premier pas est fait de la formidable entreprise qui doit purger le monde des atteintes du mal. Mais à présent, délasse-toi, vaillant prince ! Toi et ton frère illustre, jouissez de la paix de ce lieu avant que de reprendre vos aventures !

Ainsi parla le très-vertueux Viçvâmitra et la nuit qui vint fut pour tous pleine de douceur. Quelques semaines passèrent. Un matin, les deux jeunes hommes s'en vinrent trouver l'anachorète et lui demandèrent :

— Quelles sont tes volontés, seigneur, que devons-nous faire pour ton service ? Ordonne et sois assuré de notre complète obéissance !

LE RÂMÂYANA

— Des fêtes splendides vont se dérouler à la cour du roi Janaka, je désire m'y rendre en votre compagnie, répondit à Râma le prince des ascètes. Là-bas, vous pourrez voir une grande merveille : un arc immense, incomparable, qu'aucun être — homme ou dieu — jamais ne put tendre ; et cependant, ils furent nombreux ceux qui le tentèrent.

Ayant ainsi parlé, le sage prit la route du Nord avec sa communauté et les fils de Daçaratha. Ils voyagèrent plusieurs jours et, à chaque étape, au moment où la nuit tombait, Viçvâmitra réjouissait leur cœur d'histoires merveilleuses. Assis sous les astres immobiles, tandis que l'horizon s'enveloppait de ténèbres, ils écoutaient les récits d'âges disparus. Le ciel les regardait de ses milliers d'yeux ; il semblait qu'il fût tout entier fardé avec une fine poussière d'or. Les êtres de la nuit rôdaient çà et là — monstres effrayants qui se repaissent de chair. Puis la lune montait et ses froids rayons dissipaient l'obscurité de l'univers. Ils apprirent ainsi l'origine du grand arc ; comment le dieu Çiva le donna aux ancêtres de Janaka et comment ceux-ci le transmirent à ce dernier. Ils surent aussi comment le roi, labourant un jour ses champs, vit apparaître une petite fille au creux d'un sillon et l'appela Sîtâ parce qu'elle était née du sillon. Comment, enfin, il la destina au héros qui serait capable de tendre l'arc.

Quand ils arrivèrent dans la ville du souverain de Mithilâ, les réjouissances avaient déjà commencé. Janaka les reçut somptueusement. Comme il s'entretenait avec les ermites, il remarqua les deux princes qui se tenaient près d'eux :

— Ces jeunes gens à la belle prestance, comment sont-ils parvenus ici ? et dans quel but ? D'où viennent-ils et quel est le nom de leur famille ?

Viçvâmitra ne lui cacha rien de ce qu'il savait, ni leur origine, ni leurs exploits contre les Râksasas, ni leur désir d'admirer l'arc fameux.

— Vous verrez l'arc, promit le roi, et si Râma parvient à le bander, il aura Sîtâ, ma fille, la princesse née de la Terre.

— En ce cas, n'attendons pas, observa le solitaire. Voyons ce que peut Râma et s'il est digne d'obtenir la main de ton aînée.

Aussitôt, le roi donna des ordres : cinq mille hommes de haute stature traînèrent avec effort l'étui de fer à huit roues qui contenait l'arme divine. Cette arme colossale, jamais personne n'avait pu s'en servir ni même la soulever.

LE LIVRE DE L'ENFANCE

— Essaie ! ordonna l'ascète, et Râma, sans fatigue, saisit l'arc et le banda. Il le banda si fort qu'il le brisa et le bruit que fit la corde en se rompant jeta la peur dans l'assistance. Alors le souverain, joignant les mains contre son front, dit à Râma :

— J'ai vu ton énergie. Ma fille, me disais-je, sera le prix de la vigueur. La promesse est sacrée : Sitâ, l'être que j'aime le plus au monde, sera donc ton épouse. Demain, mes ambassadeurs se rendront à Ayodhyâ pour prévenir le roi Daçaratha et l'inviter à venir dans ma capitale.

Ainsi fut fait. Quand il reçut ce message, Daçaratha, le cœur débordant de joie, s'écria :

— Rendons-nous promptement au pays de Mithilâ ! Que mes trésoriers puisent largement dans nos réserves et nous précèdent dans le voyage. Que mon armée aussi se mette en route ! Ne perdons pas de temps : c'est une grande nouvelle que je viens d'apprendre !

Quatre jours plus tard, il arrivait à la cour de Janaka et lorsque les deux rois se rencontrèrent, leur liesse fut sans mesure ; ils ne cessaient de se complimenter l'un l'autre. Sitâ avait une sœur — Ourmilâ — qui fut destinée à Lakchmana. A Bharata et Çatroughna, le souverain de Mithilâ donna les filles de son frère. Et c'est ainsi qu'on célébra le mariage des quatre fils de Daçaratha.

Janaka, lorsqu'il conduisit Sitâ devant le feu rituel, dit à Râma :

— Ma fille aux nombreuses vertus, elle est à toi. Accueille-la et sois heureux. Mets sa main dans ta main et qu'elle te soit toujours fidèle comme est fidèle l'ombre qui nous suit.

Tandis qu'il prononçait ces mots, des gongs célestes retentirent et des fleurs tombèrent du ciel. A Lakchmana, à Bharata, à Çatroughna il redit ces paroles paisibles. Puis, il bénit les couples. Alors, les princes firent trois fois le tour du feu en le laissant à leur droite, selon la tradition. S'inclinant enfin devant les deux monarques, ils se retirèrent avec leurs épouses.

La cérémonie et les fêtes qui suivirent étant achevées, Viçvâmitra fit ses adieux à l'assemblée et s'en fut vers la montagne du Nord. Janaka dota magnifiquement ses filles et ses nièces et s'en retourna régler les affaires de l'État. Daçaratha quant à lui, après un séjour des plus heureux, regagna Ayodhyâ. Mais en chemin, comme il quittait le royaume de Mithilâ, il vit venir de tous côtés d'horribles oiseaux qui

LE RÂMÂYANA

poussaient des cris perçants ; en même temps, devant lui, des troupes de fauves prirent la fuite en se bousculant.

— Que signifient ces volatiles ? Pourquoi ces fauves qui fuient en me laissant à leur droite, s'étonna-t-il. Peux-tu m'en donner le sens, pourohita ?

Le grand prêtre, qui marchait à ses côtés, lui expliqua :

— Les oiseaux annoncent un malheur ; mais les fauves, à ta droite, sont un présage heureux.

Un vent violent s'était levé, poussant d'épais rideaux de sable et déracinant de grands arbres. Le soleil s'obscurcit. Aux quatre points cardinaux, l'horizon s'effaça ; des nuages opaques emplirent le ciel et le trouble se répandit dans le convoi. Puis, comme elles avaient paru, ces manifestations s'évanouirent. L'anxiété, cependant, venait de s'établir dans l'âme du vieux roi.

Quand il fit son entrée dans Ayodyâ, les rues étaient couvertes de fleurs et de feuillages ; aux fenêtres pendaient des oriflammes et la population se pressait pour voir passer le cortège. Se laissant gagner par le contentement général, il en oublia pour un temps ses funestes rencontres. Les reines, qui étaient venues au-devant de leurs brus, les conduisirent dans leurs nouveaux appartements et c'est là, dorénavant, qu'elles se réjouirent auprès de leurs époux.

Un jour, le frère de la reine Kaikeyî manda près de lui le loyal Bharata. Obéissant à son oncle maternel, le jeune prince se rendit en ses domaines où, dès lors, il séjourna avec Çatroughna. Restés seuls, Râma et Lakchmana redoublèrent d'attention vis-à-vis de leur père. Râma vécut avec Sitâ de nombreuses saisons de bonheur et il se répétait parfois : « C'est l'épouse que m'a donnée mon père » et elle en devenait plus chère à son cœur. De même, la princesse, reconnaissant la perfection de son mari, le servait en tout point et le vénérât comme un dieu. Et chacun lisait sans peine dans les pensées de l'autre.

II. LE LIVRE D'AYODHYÂ

Bharata et Çatroughna partis, le vieux roi demeura seul avec Râma et Lakchmana dans la belle cité d'Ayodhyâ. Certes, il n'oubliait pas ses fils absents, mais son vrai bonheur, il le trouvait en Râma car ce prince se distinguait des autres par ses qualités supérieures. Nul, en effet, ne l'égalait en beauté, en courage, en patience. Son âme pacifique repoussait les passions. Il était maître de soi-même, ignorait l'envie, ne consentait jamais à la rancœur. Les offenses, il les oubliait ; mais le moindre service restait ineffaçable dans sa mémoire. Envers tous, il se montrait courtois. Il accomplissait avec scrupule ses devoirs, savait discerner le temps et le lieu de chaque entreprise et possédait admirablement l'art de la guerre. En outre, il était éloquent, attentif aux autres, juste et d'une piété solide. Enfin, il ne mentait jamais. Aussi, le roi Daçaratha se disait souvent : « J'aurais grand contentement à voir ce fils établi sur le trône. Qu'il règne à ma place, voilà ce que mon cœur désire ; la terre entière s'en trouverait heureuse. » Tout occupé à cette pensée, il décida de prendre conseil auprès de ses ministres et, pour bien s'assurer de leur approbation, leur rappela les mauvais présages récemment rencontrés, évoqua son âge avancé et l'éventualité de sa mort prochaine.

— A présent, conclut-il, j'aspire au repos. Le fardeau du pouvoir est devenu trop lourd. Râma sera pour vous le meilleur des maîtres. Sans différer, je veux donc remettre à ce prince le gouvernement de la terre.

A sa grande satisfaction, de joyeuses acclamations saluèrent son discours. Tout le monde tomba d'accord sur cette proposition et, dès ce moment, les ministres s'employèrent activement à la préparation du sacre.

De nouveau, Ayodhyâ fut en fête ; de nouveau, on arrosa les rues, on accrocha des guirlandes aux fenêtres et partout furent déployés des étendards. Sur l'itinéraire que devait emprunter le prince, les habitants répandirent des tapis de fleurs. On fit venir l'éléphant royal, splendi-

dement harnaché, porteur du parasol blanc. Sur des feux allumés de tous côtés, l'encens brûla. Chanteurs et bayadères, aussitôt avertis, arrivèrent en foule ; et l'armée s'apprêta pour une grande parade. Recevant alors son fils aîné en audience, le roi lui confia :

– Prince, tu sais que tu es mon fils préféré. Par ton attitude, tu t'es attiré l'affection du peuple. Demain doit se former dans le ciel une conjonction d'astres favorables ; demain donc, avec moi, gouverne le monde ! Je t'associe au commandement de l'empire. Sois modeste, pratique la mansuétude et reste fidèle à la Loi. Avant tout, réfrène tes sens, car à celui qui se domine, le monde se soumet. A présent, écoute encore ceci : cette nuit, j'ai rêvé que les étoiles tombaient du firmament avec un fracas épouvantable. En vérité, quand viennent de tels rêves, c'est signe que le roi meurt, ou qu'il est gravement menacé. En outre, les astrologues m'ont informé que la planète qui présida à ma naissance reste captive de redoutables constellations. Je suis âgé, ô Râghava, et nul être n'échappe au Temps. Demain, sois roi avec moi, et ma joie sera parfaite ! Maintenant, rends-toi chez Kausalyâ, ta mère – la première des reines – et fais-lui part de ma décision. N'attends pas, cher enfant, car en m'écoutant, tu combles le plus cher de mes désirs !

Sur-le-champ, Râma se rendit chez sa mère qu'il trouva en compagnie de Sîtâ et de Lakchmana. Joignant les mains contre son front, il s'inclina devant elle et lui fit part des volontés du monarque.

– Heureux sois-tu Râma, se réjouit la reine, qu'elle soit longue ta vie et nombreuse ta descendance ! Ainsi, elles n'étaient pas vaines les prières que j'adressais aux dieux, puisque j'ai enfanté un fils pareil ! Tu es le bonheur des tiens et de ton peuple : règne donc et que les hommes connaissent ta gloire !

Comme il s'en retournait, le prince aux yeux de lotus s'arrêta près de son frère et lui déclara :

– Partageons le gouvernement du royaume, ô Saumitri ! Tu es un autre moi-même et ma bonne fortune dépend de toi !

Puis, avec Sîtâ, il regagna son palais.

Cette nuit-là, sur les recommandations du pourohita, il la passa dans le jeûne et l'abstinence. Près de sa jeune épouse, étendu sur un lit d'herbes saintes, il médita sur les mystères divins et le sommeil ne vint point disperser sa contemplation.

LE LIVRE D'AYODHYA

Cependant, dans la ville, les citoyens en liesse attendaient le lever du soleil et la rumeur qui montait était semblable à la grande voix de la mer. Quelqu'un, toutefois, ne partageait pas cette satisfaction générale. Assise sur la terrasse de sa maison, la vieille bossue Mantharâ observait le mouvement de la multitude. Née dans la demeure paternelle de Kaikeyî, elle était restée attachée à cette reine et la servait à sa manière. « Que signifient tous ces va-et-vient » se disait-elle. « Que font les habitants d'Ayodhyâ et pourquoi ces cris joyeux ? » L'inquiétude et la méchanceté plissaient sa face dure, et quand elle sut la raison de ce délire, elle se précipita chez Kaikeyî, la rage au cœur :

— Sais-tu ce qui se passe, reine ? Ces rues festonnées de guirlandes, ces banderolles qui flottent au vent : c'est le sacre de Râma qu'on prépare !

— Alors, un grand bonheur nous arrive ! s'exclama la jeune femme le visage en fête. Pour cette heureuse nouvelle, je saurai te récompenser, fidèle servante.

Mais l'expression de cette dernière s'assombrit :

— Insensée, lui fit-elle remarquer d'un ton haineux, ne sens-tu pas que c'est ta perte qui se trame ? Naguère, le roi Daçaratha éloigna ton fils Bharata. Aujourd'hui, il souhaite d'associer Râma au gouvernement de l'empire : ne comprends-tu pas la malignité de sa ruse ? Ah ! il n'est point ton époux l'hypocrite qui fit un tel calcul, il est ton ennemi ! S'il est temps encore, sauve tes intérêts, sauve ton fils et sauve-toi ! Car elle est misérable la condition qui t'attend !

Mais la reine, sans tenir compte des vaticinations de Mantharâ, lui répondit :

— Entre Râma et Bharata : quelle différence ? Je me réjouis de cet événement. Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable.

Dans son excès de joie, la belle Kaikeyî offrit à la bossue une magnifique parure.

— Tu ne m'as pas comprise, s'écria celle-ci en rejetant la parure. Ta rivale, Kausalyâ, est à la veille de son triomphe et toi, tu t'enthousiasmes ! Tu vas devenir sa servante et tu jubiles ! Et ton fils qui sera le domestique de Râma ! Non, vraiment, ton aveuglement me fait pitié. Se peut-il qu'on applaudisse ainsi à son propre malheur ?

Cependant, Kaikeyî ne changeait point encore ; elle s'étonnait seulement de la véhémence de Mantharâ.

LE RÂMÂYANA

– Râma est pur et loyal. Quelle mauvaise action pourrait-il commettre à l'égard de ses frères ou de sa famille ? Et puis, il est l'aîné, c'est donc à lui que revient la couronne. Pourquoi t'irriter, ô Mantharâ ? Râghava devenu roi, Bharata le deviendra aussi : ses frères, qu'il aime par-dessus tout, il les a toujours considérés comme autant de parts de lui-même.

L'odieuse vieille prit alors un air perfide ; ses yeux brillèrent de cruauté, mais sa voix se fit de miel lorsqu'elle observa :

– Râma devenu roi, ses fils le deviendront, non ses frères. Toute autre éventualité engendrerait de graves désordres. En conséquence, Bharata n'aura point part au gouvernement. Quant à Kausalyâ, humiliée autrefois par les privilèges que le vieux roi t'accorda dans sa passion – toi dont la beauté est éclatante – elle se vengera. Dès lors, tu vivras dans l'ombre et la misère et ta gloire resplendissante s'éteindra.

Cette fois, les arguments de la bossue blessèrent le cœur de la reine. L'envie, la colère, la jalousie s'éveillèrent en elle et la disposition de son âme se modifia.

– C'est bon, siffla-t-elle soudain, je suivrai tes conseils. Mais comment obtenir l'éloignement de Râma ? Je ne vois guère de motif susceptible de transformer la situation présente.

Avec un sourire de triomphe, Mantharâ s'approcha alors de sa maîtresse :

– Ecoute, ô souveraine ! Le motif que tu cherches n'est pas loin. Tu l'as su, mais ta nature frivole n'a point retenu ce précieux trésor. Pour moi, il n'en est pas de même, ajouta-t-elle avec suffisance. Il y a longtemps, dans la terrible lutte qui opposa les démons et les dieux, ton seigneur marcha au secours de ces derniers. Il combattit avec courage, mais, couvert de blessures, le corps criblé de flèches, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. C'est alors que tu intervins, faisant transporter ton époux loin du tumulte, et que tu lui sauvas la vie. Dans l'ardeur de sa reconnaissance, il t'accorda deux vœux de ton choix, réalisables à l'heure qui te plairait. Ce récit, tu me le fis toi-même et, pour ton bien, je m'en souvins. Sur-le-champ, réclame donc deux choses à ton mari : d'abord l'onction royale pour ton fils ; ensuite, le bannissement de Râma. Durant quatorze années, que Râma séjourne dans la forêt de Dandaka et qu'il y mène la vie des ermites. Pendant ce temps, Bharata devenu roi du monde, s'attirera les faveurs

LE LIVRE D'AYODHYÂ

et l'amitié du peuple. Lève-toi maintenant, rends-toi à la chambre de la colère et, couchée sur le sol, les cheveux défaits et vêtue de méchants habits, exprime ta douleur. Pour toi, le roi sacrifierait les souffles de sa vie. Sers-toi donc de tes charmes et surtout, rappelle-lui les mots qu'il prononça au temps de sa détresse. Quant à son émoi, n'y prête aucune attention !

Gagnée à cette funeste résolution, la reine Kaikeyî promit une récompense à la bossue et se rendit à la chambre de la colère. Là, elle se dépouilla de tous ses atours, se jeta sur le sol comme une gazelle blessée, et se mit à gémir en poussant de brûlants soupirs. Dans l'intervalle, Daçaratha avait donné des ordres pour la cérémonie du sacre. Lorsqu'il entra chez ses épouses, Kaikeyî ne s'y trouvait pas. Inquiet, il chercha sa favorite dans le palais, mais en vain. Il apprit alors par une servante où se trouvait la jeune femme. Très intrigué, il la rejoignit aussitôt et grande fut sa surprise quand il l'aperçut, prostreée sur les dalles, sans ses bijoux et la coiffure défaite. Subjugué par sa passion pour la belle reine, il courut à elle et lui tint ce langage agréable :

— Pourquoi cette colère, douce amie ? Pourquoi cette désolation ? T'aurais-je offensée sans m'en douter ? Parle ! Qui dois-je punir que je n'ai pas puni, ou qui dois-je récompenser ? Je ne puis rien te refuser, tu le sais bien. Exige donc, et tu seras exaucée !

Encouragée par ces paroles, Kaikeyî fit promettre au roi d'accepter sa demande sans qu'il en connût le propos. Il acquiesça sans le moindre soupçon. Alors seulement, la perfide apprit au malheureux la raison de son comportement et lui révéla l'effroyable dessein de son âme. Pour Daçaratha, ce fut comme un arrêt de mort. Mais elle, sans compassion :

— Ce jour-là, après que je t'eus retiré de la mêlée sanglante, tu juras ; et tous les dieux t'entendirent. Le soleil et la lune, le ciel et la terre, les planètes, l'air, le jour et la nuit et les habitants des trois mondes, tous t'entendirent. Tous témoigneraient si par extraordinaire, tu ne reconnaissais point ton serment. Mais tu ne peux te renier, roi d'Ayodhyâ ! Sois fidèle à ta race : exile Râma et sacre Bharata !

Quant il eut écouté ces mots, le roi cessa d'être heureux.

— Malédiction ! s'écria-t-il, toi que Râma honora toujours comme sa propre mère, envers qui il se montra d'une attention parfaite, qui te

LE RÂMÂYANA

pousse ainsi à lui nuire ? C'est pour ma perte qu'un jour je t'accueillis dans mon palais ! Non, sache-le bien : je ne bannirai pas Râma ! Sans lui, le monde est vide et ma vie ne saurait durer. Voyons : n'as-tu pas pitié de mon âge ? Et que crains-tu, toi qui fus toujours mon épouse préférée ? Reviens sur tes noirs projets et chasse de mon esprit toute inquiétude !

Mais Kaikeyî ne l'écoutait pas, ne fléchissait pas, s'enhardissait au contraire :

— Si, m'ayant accordé deux faveurs, tu venais à t'en repentir, poursuivait-elle, c'en serait fait de ta loyauté. Que répondrais-tu à ceux qui te questionneraient ? Tu mentirais ? Le déshonneur alors t'atteindrait, redouté des princes. Tu deviendrais à la fois le juge et la victime et ton âme ne connaîtrait plus la paix. Un jour, l'Océan donna sa parole de ne pas dépasser ses rives : il ne fut point parjure. Fais de même, car désormais, rien ne saurait me satisfaire hormis l'exil de Râma !

Daçaratha la regardait fixement ; devant si froide détermination, il laissa s'épancher sa peine :

— Longtemps, je t'ai gardée comme un poison dont on doit mourir. Dans ma folie, je jouais avec toi, jouant avec la mort, sans m'en apercevoir. Ainsi l'enfant, dans la nuit, caresse un serpent venimeux. Mais je vois que rien n'ébranlera ton vouloir ténébreux et je suis enchaîné par les liens du devoir et de l'honneur. Tout est prêt dans la ville pour l'intronisation de Râma ; la nuit va faire place à l'aube et les astres favorables amorcent leur conjonction. Mais le Destin refuse !

Et c'est ainsi que Râma, pendant cinq et neuf ans, fut exilé du royaume que lui réservait son père. Lorsqu'il apprit la machination de la reine, il ne se départit point de son calme et seule la promesse engagée par Daçaratha retint son attention. Il se montra plein de respect vis-à-vis de Kaikeyî et l'entendit sans le moindre reproche. Car c'est elle-même qui lui notifia la sentence, le vieux monarque n'ayant pu prononcer une seule parole. Râma accepta tout. Sa grande âme ne se troubla pas.

— Qu'il en soit ainsi, noble reine. Quatorze années, j'habiterai la forêt, portant l'habit d'écorce et tressant ma chevelure à l'instar des ermites. Il n'est point d'acte plus vertueux que la soumission à la

LE LIVRE D'AYODHYÂ

volonté de son père. La promesse qu'il t'a faite et dont aujourd'hui tu exiges la réalisation, elle ne sera pas vaine. Que Bharata soit roi ; ce frère excellent saura se faire aimer, je n'en doute pas. Sous son autorité, l'empire oubliera toute vicissitude et des temps fortunés succéderont à son avènement.

En sortant du palais, Râghava aux yeux de lotus congédia ses gens, renvoya son char ainsi que la foule accourue pour son sacre. Il repoussa le parasol blanc et retourna dans sa demeure. La privation du royaume n'entama pas sa douceur habituelle et, tel celui qui a franchi tous les désirs, il ne manifesta aucune émotion.

Quant elle apprit ce revirement, Kausalyâ, par contre, céda à la plus vive affliction. Elle que la joie portait, un instant plus tôt, sentit ses forces et son courage l'abandonner :

— Il y a dix-sept ans que tu es né, ô mon fils ! J'ai vieilli, je comptais sur ta protection, et voilà qu'un autre va prendre ta place. Quel traitement me réservera ma rivale quand Bharata sera le maître ? Tu pars, ton père sombre dans la déraison : sur qui puis-je compter pour les années qui viennent ? qui sera mon rempart ?

Râma, cependant, l'écouta sans broncher. Et Lakchmana eut beau tenter de le convaincre, il n'obtint rien de mieux. Le Magnanime était inébranlable :

— Je m'incline devant toi, ô reine, mais je veux partir pour la forêt. Mon devoir, ici-bas, je l'accomplirai sans faute ; car le devoir est la racine de tout. Il représente ce qu'il y a de plus haut dans le monde. En lui reposent les assises de la vérité. A quoi me sert cette vie misérable si je renonce au devoir ? Toi qui es ma mère, tu ne peux ignorer la voie sacrée. Pour ce qui est de Kaikeyî, nous n'avons point à la juger. Je l'ai toujours aimée, toujours respectée : d'où lui viendrait la volonté de me nuire ? C'est le Destin qui l'inspira, ce pouvoir mystérieux que nul ne saurait forcer puisqu'on ne saisit jamais rien de lui si ce n'est le résultat. Mon sacre est contredit : faut-il s'en désoler ? Non, bien sûr ; ni non plus s'en réjouir. Inentamable est l'équilibre du sage. L'espoir, le regret, il les a effacés de son cœur.

— S'il en est ainsi, décida Lakchmana, je serai ton compagnon dans les bois solitaires. Sans toi, prince aux grands bras, je ne veux ni du monde, ni de la vie, ni du ciel même. Prends-moi avec toi, je

LE RÂMĀYANA

serai ton serviteur, te précédant sur les sentiers et te protégeant de mon arc.

– C'est bien, fils de Soumitra, dit simplement Râma. A l'instant même, va chercher nos armes et nos cuirasses. Fais tes adieux à tes amis et partons, cher frère.

Se tournant alors vers Sîtâ, Râghava lui tint ce langage :

– Quant à toi, belle épouse, reste auprès de mon père et console-le dans son chagrin. Honore-le ; honore aussi les reines et, dans la droiture, attends mon retour.

Mais Sîtâ ne pouvait comprendre de telles paroles :

– Toujours l'épouse suit la destinée de son mari, répliqua-t-elle. O mon seigneur ! avec toi, j'irai jusqu'à la mort ! Tu es ma voie unique. La femme que ses parents ont donnée à un homme lui appartient par-delà la vie. Si tu partais sans moi, je ne devrais voir aucun homme, même par la pensée. Le mari, c'est la divinité pour la femme. Emmène-moi ! Avec toi, c'est le ciel ; mais sans toi, c'est l'enfer. Plûtôt mourir que de vivre sans toi !

Et Râma, contemplant Sîtâ, lui répondit :

– Viens aussi, fille de Janaka, si ton cœur est brûlant comme les flammes. Viens ! Suis-moi ! Toi aussi remplis jusqu'au bout ton devoir.

La serrant alors dans ses bras, il versa dans ses yeux noirs la force de son regard.

– A présent, distribue tous nos biens aux brahmanes et prépare-toi !

Râma, accompagné de Sîtâ et de Lakchmana, s'en fut organiser son départ. Comme il traversait la Voie Royale, il l'illumina de son éclat tandis que le peuple, averti du bouleversement, pleurait son guide : « O râghava, toi qui es la racine de l'arbre humain ; toi en qui s'épanouissent douceur, obéissance et héroïsme ; qui possède l'autorité sur tes désirs : nous allons tout quitter pour te suivre. Nous abandonnerons Ayodhyâ à l'ignoble Kaikeyî. Qu'elle règne avec son fils sur une ville morte ! Pour nous, la forêt sera notre cité. Ne nous écarte pas, seigneur, nous aussi voulons être tes compagnons. »

Mais Râma, rappelant à ces hommes qu'ils servaient le roi Daçaratha, les dissuada de le suivre. Avant de partir, il se rendit auprès de son père qu'il trouva dans un état de profond désespoir.

LE LIVRE D'AYODHYÂ

— Râma, mon fils bien-aimé, puisque la faveur que j'octroyai jadis à Kaikeyî me fait sortir de mon bon sens, enferme-moi et sois roi aujourd'hui !

— Non, père magnanime, gouverne mille ans la terre et vis heureux : je ne désire point le trône. Dans quatorze ans, je reviendrai baiser tes pieds. Que Bharata, ce grand chef, règne avec toi. La promesse que tu fis autrefois, tiens-la ; le reste importe peu. Pour moi, je suis calme : qui pourrait troubler l'océan ? Ce que je veux, c'est accomplir ta parole. Ce royaume immortel, la terre entière, Sîtâ même, je n'en voudrais plus si je devais te rendre parjure. Tu aimerais différer mon départ, mais j'ai chassé de ma pensée le plaisir ; je ne puis donc le rappeler. Non, pour le bien de tous, je ne dois plus attendre, pas même un instant. L'ordre du roi, c'est la Loi elle-même ; c'est l'équilibre universel. S'y opposer serait détruire le monde.

Daçaratha avait écouté en silence, sans quitter Râghava des yeux. A nouveau sa voix s'éteignit. Les reines qui étaient présentes pleuraient, à l'exception de la mère de Bharata. Soumantra, l'écuyer du monarque, pleurait aussi et quand Râma fut sur le point de se séparer d'eux, il s'élança au-devant de Kaikeyî, terriblement indigné :

— Tu trahis ton époux et tu trahis ta race, créature malfaisante ! Malheur à toi ! La terre sans doute va s'ouvrir devant pareil forfait. Qu'elle s'attache à toi la malédiction. Ou bien renonce à ce crime, s'il est temps encore !

Mais la reine ne renonçait pas, restait de marbre, ne s'attendrissait ni ne s'effrayait. Aucune émotion désormais ne touchait plus son cœur insensible. C'est pourquoi Râma, suivi de son épouse et de son frère, quitta la citadelle d'Ayodhyâ pour se diriger vers la forêt de Dandaka, ainsi que le voulait le Destin. Vêtus de tuniques d'écorces et les cheveux roulés en tresses sur la tête, ainsi s'éloignèrent les deux frères, et Maïthilî marchait entre eux. Au moment de leur départ, la nature entière prit le deuil. Le vent se leva en rafales et la luminosité devint trouble ; les arbres, ployant leurs branches jusqu'au sol, semblaient se lamenter. Ils montèrent sur un char que conduisait Soumantra et le peuple, pendant quelque temps, les accompagna. Kausalyâ et

LE RÂMÂYANA

le roi étaient là aussi. Alors Râma pressa l'attelage afin de ne pas prolonger cette scène de désolation.

*

* *

Quand il eut franchi la frontière du pays des Koçalas – son royaume – Râma se retourna, salua une dernière fois la terre ancestrale et la confia aux divinités. Puis il émit le souhait d'y revenir et d'y trouver encore son père et sa mère. Maintenant, des régions étrangères s'ouvraient devant lui qui le conduisirent jusqu'au bord de la Gangâ, la rivière dont les trois courants passent successivement dans les trois mondes. Là, parmi le foisonnement des lotus, venaient s'ébattre des éléphants à la taille colossale ; des arbres couverts de fruits et de fleurs, peuplés d'oiseaux multicolores, s'élançaient en prodigieux enlacements. C'est en ces lieux que Râma rencontra son ami, le roi Gouha, et c'est chez lui qu'il fit sa première halte.

– Soyez les bienvenus, dit joyeusement le monarque, c'est un honneur pour moi que de vous offrir l'hospitalité.

Néanmoins, pour ne pas déroger à la règle de l'ascétisme, les voyageurs tinrent à passer la nuit dehors. Seuls, le conducteur et ses chevaux dormirent à l'abri. A la nuit finissante, le héros aux yeux de lotus dit à Lakchmana :

– La nuit fortunée s'est écoulée, voici le soleil qui monte. Entends le kokila chanter sa joie. Ami, c'est le moment pour nous de traverser la Gangâ dont le cours rapide s'en va vers la mer.

Gouha, dès qu'il sut leur décision, fit amener une barque avec son équipage. Râghava dit alors à Soumantra :

– Ici, ta mission s'arrête, fidèle écuyer. Retourne près de mon père et ranime son courage. N'oublie pas Kausalyâ ni Soumitra. A l'égard de Kaikeyî, contiens ta colère : ainsi le veut la sagesse. A présent, c'est à pied que nous devons continuer dans la grande forêt. Dans quatorze années, nous serons de retour. Je ne me plains pas ; ni Saumitri non plus ; ni Sîtâ. Désormais, la forêt sera notre empire où nous vivrons d'herbes, de racines et de fruits. Adieu, bon serviteur, et fais comme je te l'ai ordonné !

Soumantra, tout en larmes, s'inclina profondément, remonta sur

LE LIVRE D'AYODHYÂ

son char et fit claquer son fouet. Tout en s'éloignant, il se retournait souvent et faisait des signes avec ses bras. Enfin, il disparut dans la poussière que soulevaient les roues. Cependant, l'embarcation était arrivée et dansait sur l'onde transparente. Lakchmana fit alors monter Sîtâ, monta lui-même, et Râma le suivit. Après s'être rincé la bouche, selon les rites, ils rendirent grâce à la Gangâ et promirent un grand sacrifice à leur retour. Puis, ils passèrent le fleuve.

Maintenant, les forêts succédaient aux forêts ; les nuits aux jours. Un matin, ils arrivèrent en vue d'un monastère et Râma désira en rencontrer le maître. Comme celui-ci venait au-devant d'eux, le fils de Daçaratha lui demanda où il pourrait s'installer pour mener l'existence des solitaires.

– Il est une montagne appelée Citrakoûta qui sera pour vous une retraite agréable. Vous y trouverez le miel et les fruits indispensables à votre condition. Pour vous y rendre, écoutez ces renseignements utiles : au point de confluence de la Gangâ et de la Yamounâ, non loin d'ici, vous marcherez vers l'Ouest. Après avoir traversé cette seconde rivière – qui coule à contre-courant – vous rencontrerez un bois très dense. Parmi les arbres de ce bois, il en est un qui les dépasse tous et que les sages honorent : c'est là que prend le sentier qui mène au mont Citrakoûta.

Après une pause d'une nuit, tous trois reprirent leurs pérégrinations. Ils marchèrent jusqu'au point de confluence, franchirent les eaux qui vont à contre-courant, s'enfoncèrent dans d'épais feuillages et s'arrêtèrent devant l'arbre saint : un nyagrodha colossal aux délicieux ombrages. Ils s'engagèrent ensuite sur le sentier indiqué et gagnèrent le Citrakoûta. Cet endroit merveilleux les ravit, pénétrant leurs pensées d'une impression de plénitude.

– Restons ici, déclara Râma. Ce lieu plaît à mon âme. Toi, Lakchmana, construis-nous une habitation.

Et Lakchmana construisit une hutte charmante avec du bois et des feuillages. Alors, ils sacrifièrent une antilope au dieu de leur nouveau foyer et Râma entra dans la cabane. Après diverses offrandes et bénédictions pour la paix de la demeure, après les prières et le bain rituel dans la rivière, ils récitèrent un dernier verset pour l'effacement des

LE RÂMÂYANA

péchés. Enfin, ils réglèrent l'installation de l'autel et des enceintes sacrées propres à un ermitage.

*

* *

Pendant ce temps, Soumantra était revenu à Ayodhyâ. Il arriva dans cette ville silencieuse, pleine d'un peuple sans joie. Immédiatement convoqué par le roi, il lui narra ce qu'il savait, cherchant à le conforter de son mieux. Mais celui-ci avait perdu sa gaieté.

— Conduis-moi à Dandaka, brave Soumantra, sinon, la lumière de ma vie va s'éteindre !

Et la reine Kausalyâ se joignait à ses plaintes. Cependant, l'écuyer les dissuadait de ce projet :

— L'histoire de Râma s'écrit pour l'éternité. Ils s'affermissent dans le sentier de la sainteté ces trois jeunes gens qui obéissent à leur devoir. Nous n'avons pas le droit de les en détourner.

Alors la reine, se retournant vers son époux, lui reprocha d'être la cause de tous ces malheurs. Il ne répondit rien ; mais pendant la nuit qui suivit, il réveilla sa femme et lui dit :

— Six jours se sont écoulés depuis le départ de Râma. Or voici qu'un ancien épisode de ma vie me revient brusquement. Ecoute, reine aux grands yeux, ce qui probablement causa notre infortune.

Et le roi lui conta l'histoire d'un méfait commis par lui au temps de sa jeunesse. Assis, tout près de la reine, il la regardait fixement.

— Ce qu'on fait de bien ou de mal, dans l'existence, on en reçoit le salaire. Je vais te dire ce qui m'advint quand je n'étais qu'un tout jeune homme, ne te connaissant point encore. J'avais alors pour passion la chasse et, la saison des pluies venant d'arriver, je me livrais à mon exercice favori. Désireux de tuer quelque éléphant ou quelque gazelle, je m'éloignai du palais à la tombée de la nuit. Or voici que dans les ténèbres, j'entendis un bruit d'eau, sans doute un éléphant qui s'ébrouait. Expert dans la science de l'arc, j'étais capable de tirer uniquement guidé par le bruit. Je décochai donc une flèche dans la direction du clapotis. Hélas ! un cri humain déchira la nuit et je me sentis glacé d'épouvante. Immédiatement après, une voix articula : « Pourquoi ce crime inutile ? Pourquoi tuer un religieux qui vient

LE LIVRE D'AYODHYA

chercher de l'eau à la rivière ? Qui, désormais, prendra soin de mes parents aveugles ? Je vais retourner dans les cinq éléments, et nul doute qu'ils vont m'y suivre lorsqu'ils l'auront appris ! » Quand j'entendis cette voix, je m'élançai dans la direction d'où elle était partie, l'âme navrée. Je découvris alors, près de la rivière Sarayou, un jeune ascète blessé à mort étendu près de sa cruche. Je voulus le débarrasser du dard fatal mais il mourut sitôt après. Dès lors, pensai-je, comment serai-je heureux ? Néanmoins, je remplis la cruche et l'apportai à ses parents. « Pourquoi ce retard, mon fils » demanda le vieillard en entendant mes pas. Alors, je lui dis mon nom, le cœur plein de terreur et lui avouai mon acte effroyable. Tout d'abord, il resta sans voix, le visage inondé de pleurs. Puis, il me dit enfin : « Parce que tu as eu le courage de m'annoncer toi-même ton crime et parce que ce geste, tu ne l'as pas voulu, j'adoucirai ma malédiction. Cependant, tu m'as privé de ce fils indispensable : en raison de cela, un sort semblable t'adviendra auquel tu ne pourras échapper. Quand sera venue la fin de ta carrière, tu quitteras la vie, appelant ton enfant de tes vains désirs ! » Après avoir prononcé cette malédiction, l'aveugle me demanda d'incinérer le corps du jeune homme. Ensuite, il monta sur le bûcher avec sa femme et tous deux s'en allèrent droit au ciel. Voilà, Kausalyâ, la faute que j'ai commise et le fruit de cet acte, aujourd'hui, je le cueille. Puisse-t-elle être sans portée la colère du vieillard ! Mais hélas, mes yeux se voilent et mes pensées se troublent. A ces signes, je devine que les portes de la mort ne sont plus très lointaines.

Et c'est ainsi, en soupirant, que le roi Daçaratha toucha au terme de sa vie. Tandis que le remord étreignait son âme, l'astre de sa destinée pencha vers son couchant et s'enfonça dans l'obscurité des espaces intermédiaires.

*

* *

Le roi mort, il fallait procéder aux funérailles. Or les funérailles ne pouvaient se faire sans la présence d'un de ses fils. Vu l'impossibilité de les prévenir rapidement, on immergea le corps dans une cuve d'huile afin qu'il se conservât. La ville fut alors sans maître et les

LE RÂMÂYANA

temps qui suivirent flottèrent au gré d'inquiétantes incertitudes. Devant l'assemblée des ministres, le pourhita prit la parole :

— La situation que nous traversons est des plus périlleuses. Il a quitté la terre celui qui fut notre chef. Or, ceux qui sont sans roi, qui les protège ? Où est le bien ? Où est le mal ? Où est le droit ? Où est la vérité ? C'est l'ombre qui s'empare du royaume. Qui peut discerner ce qui est bon de ce qui ne l'est pas ? Consacrons un roi, car le désordre nous menace. Nul ne saurait rester sans maître !

Alors, en hâte, des messagers furent envoyés auprès de Bharata. Ils reçurent pour mission de le ramener sans lui apprendre l'exil de Râma ni le trépas de Daçaratha. Chevauchant sans répit, ce n'est qu'à la nuit de la troisième journée qu'ils arrivèrent. Or, cette même nuit, Bharata eut un songe : Daçaratha lui apparut, souillé et les cheveux épars ; il tombait du haut d'un roc dans une fosse immonde. Dans cette fosse était de l'huile et, du creux de la main, il en buvait, avec de fréquents éclats de rire. Puis, on le plongeait dans cette huile, la tête en bas. Il rêva aussi que l'eau s'était retirée de la mer et que la lune tombait sur la terre ; et le monde s'engloutissait dans les ténèbres. Le monarque lui apparut encore, monté sur un char que tirait un âne, et cet attelage filait à toute vitesse vers la région du Sud. « L'homme qui en rêve voyage sur un char attelé d'un âne, on voit bientôt la fumée de son bûcher funéraire » se dit-il en se réveillant et son cœur était plein de sombres pressentiments. « Râma, ou le roi, ou moi-même : l'un d'entre nous va mourir. Je ne vois pas d'autre sens à ces images terribles. » A ce moment, les messagers furent annoncés. S'adressant aussitôt à Bharata, ils lui dirent :

— Hâte-toi, grand prince, le prêtre d'Ayodhyâ t'appelle pour une affaire très urgente !

Ils ne soufflèrent mot des événements et, comme Bharata s'inquiétait des siens et de sa mère, ils répondirent :

— Ils sont heureux, ceux dont tu te soucies ; mais attelle ton char et surtout, ne prends aucun retard, car le temps presse !

Alors, avec Çatroughna, il prit la direction d'Ayodhyâ, traversé par d'étranges pensées. A peine arrivé, il se dirigea vers le palais royal. N'apercevant point son père, il courut chez la reine Kaikeyî. Les rues semblaient mortes et les habitants ne se montraient pas. Il trouva sa mère dans un pavillon, entourée de ses servantes. Voyant

LE LIVRE D'AYODHYÂ

son fils, elle s'élança vers lui et le serra dans ses bras ; puis, elle s'empressa autour de lui, lui posant toutes sortes de questions. Mais lui, malade d'inquiétude, ne pouvait cacher le fond de ses pensées :

– Où est mon père, que j'embrasse ses pieds, disait-il, et ses yeux ne quittaient pas la reine.

Alors, sans ménagement, Kaikeyî parla :

– Il a suivi la voie de tous les êtres, l'illustre souverain. La mort est venue le prendre et nous t'attendions pour le service funèbre.

A ces mots, Bharata sentit son esprit s'égarer et tomba en gémissant sur le sol. Mais sa mère :

– Debout, mon fils ! Où a-t-on vu une âme forte exhiber ainsi ses sentiments ? Resaisis-toi, vaillant héros, et procède aux rites nécessaires !

– C'est vrai, mère, mais avant dis-moi quelles furent ses dernières paroles.

Sans hésiter, Kaikeyî lui dit :

– « O Râma ! O Sîtâ ! O Lakchmana ! Certes, ils auront atteint leur but et ils connaîtront le bonheur, ceux qui les verront de retour ! » Voilà ce qu'il prononça, tandis que les souffles de la vie l'abandonnaient, ton père aux vertus immortelles. Ce furent là ces derniers mots, avant de tomber sous la loi du Temps.

Et Kaikeyî à la taille élégante lui raconta tout ce qui était advenu depuis le jour où il avait quitté Ayodhyâ.

– Aujourd'hui même, cher prince, empare-toi du pouvoir, ajouta-t-elle. Cest pour toi que j'ai tissé l'étoffe de cette intrigue. Refoule ton chagrin ! Ce peuple t'est donné. N'attends plus : deviens le chef du monde !

Mais au lieu de l'exaltation, ce furent la douleur et la colère qui envahirent le cœur du loyal Bharata :

– Mon seigneur, c'est donc toi qui l'as précipité dans la mort, femme cruelle et ambitieuse ! Tu es l'opprobre de ta race ! Qu'ai-je à faire de la royauté quand le désespoir m'accable ? Et Râma aux grands bras qui erre dans la forêt ! Non : même si je le pouvais, je refuserais de m'associer à tes calculs. Dans notre famille, c'est à l'aîné que revient la couronne. Ainsi le veut la loi. Je ne me prêterai point à tes fantaisies lugubres. Ce frère irréprochable que tu as fait bannir, sur-le-champ j'irai le chercher et lui seul régnera sur la terre !

LE RÂMÂYANA

Comme il s'apprêtait à partir, le pourohita lui rappela ses devoirs les plus immédiats :

— Non, noble enfant, tu dois d'abord t'occuper des obsèques du roi.

Alors, différant son départ, ce prince d'Ayodhyâ, avec beaucoup de faste, organisa la cérémonie. Pendant dix jours, le peuple exhala sa peine. Le douzième jour, Bharata fit distribuer de nombreux présents aux brahmanes. Le treizième se déroula le rite de purification. Après quoi, les officiants mirent le feu au bûcher où était exposé le roi. Et, tandis que se consumait le corps, le jeune homme s'écria tout en pleurs :

— La terre est veuve, ô mon père ! Nous entrons dans la nuit : où finira la nuit ? Tu es parti pour le grand voyage et nous laissons orphelins : qui sera notre guide ?

Alors, de toutes parts, éclatèrent les lamentations des femmes pendant que l'âtre fumée se dispersait dans le ciel.

Dans l'intervalle, Çatroughna s'était rendu chez la bossue Mantharâ et, n'eût été la loi qui protège tout ce qui est féminin, il l'eût certainement mise à mort. Brutalisée, frappée à coups redoublés, elle crut venue sa dernière heure et quand le prince, malgré son courroux formidable, l'abandonna, elle gisait sur le sol, la raison égarée par la terreur.

Le quatorzième jour, à la tête d'une imposante armée, entouré de conseillers et d'une foule de citoyens, Bharata s'éloigna, impatient de retrouver son frère. Parvenu sur les rives de la Gangâ, il fit bivouaquer cette multitude et procéda à une offrande de l'eau pour le repos posthume de son père. Comme il puisait l'eau sainte, le roi Gouha, sur l'autre rive, l'aperçut et se dit en voyant l'ampleur de ses bataillons : « Voici Bharata qui vient à l'improviste pour tuer Râma. » Il franchit donc le fleuve pour connaître les véritables intentions du prince. L'entrevue effaça tout soupçon de son cœur. Reconnaissant sa droiture, le monarque offrit à Bharata ses navires pour la traversée. Puis, il mit ses gens et ses terres à sa disposition. Le second fils de Daçaratha, sensible à cette générosité, n'en abusa point pourtant. Ayant accosté sur l'autre berge, il se sépara de Gouha et se dirigea, suivi des siens, vers le mont Citrakoûta. La troupe s'approcha alors de l'ermitage et tous étaient dans le ravissement à la vue de la montagne

LE LIVRE D'AYODHYÂ

sacrée. « Cette retraite est vraiment l'échafaudage du ciel » se disaient-ils entre eux. Comme ils avançaient toujours, ils remarquèrent une fumée :

– C'est ici que séjourne Râma, déclara Bharata. Que l'armée s'arrête : je veux m'y rendre seul !

Râma, qui avait entendu l'immense clameur, s'adressa à Lakchmana et lui dit :

– Va voir, Saumitri, quelle est la cause de ce bruit terrible ; on dirait le grondement du tonnerre.

Grimpant en haut d'un arbre, le jeune homme découvrit l'énorme armée avec ses milliers de chars, de chevaux et d'éléphants.

– Eteins ce feu, seigneur, et que Sitâ s'abrite dans une caverne : Bharata, pour s'emparer du pouvoir, vient nous tuer !

Pris d'une fureur soudaine, il voulait tout consumer de ses flèches.

– Quel besoin avons-nous de combattre, remarqua calmement Râma, je ne puis concevoir le bonheur sans mes frères. Bharata m'est plus cher que la vie. Rentré à Ayodhyâ, il a dû apprendre notre exil et voici qu'il vient nous rendre visite à l'improviste. Réfrène ta colère, car si tu l'outrageais, c'est moi-même que tu outragerais.

Tout confus, Lakchmana descendit de son arbre et reconnut :

– Tu as raison, Râghava, mon emportement est insensé : Bharata nous rend visite, c'est sûr. Peut-être même notre père l'accompagne-t-il ?

Pendant ce temps, l'armée, dans un ordre impeccable, s'était établie sur le Citrakoûta.

– Point d'infraction à la discipline, avait recommandé son chef, et chaque groupe, obéissant avec scrupule, arrangeait son cantonnement sans arrogance et sans bruit.

Parti seul en avant, Bharata ne tarda pas à découvrir la retraite de Râma. Il vit la cabane construite par Saumitri et, dedans, Râma, les cheveux tressés sur la tête, vêtu d'une peau d'antilope et d'un habit d'écorce. Dès qu'il l'aperçut, il se précipita devant lui et tomba à ses pieds. L'ayant rejoint, Çatroughna fit de même. Alors Râma, les relevant, les embrassa fraternellement et les contempla longuement.

– Quel est le sens de votre visite, frères bien-aimés, interrogea-t-il en les faisant asseoir. Que devient notre père ? et les reines ? et le peuple ?

LE RÂMÂYANA

Ainsi questionné, le fils de Kaikeyi sentit s'accroître sa douleur. D'une voix étranglée, il répondit à Râghava :

– Seigneur, il nous a quittés notre père ; il a rejoint le troisième ciel, succombant à la douleur de te perdre. Je suis ici pour te supplier de revenir : tu es l'aîné et ce trône libre t'appartient. Rentre : un pays ne doit pas rester sans conducteur. Ma mère n'a pas goûté le fruit de sa félonie ; sans doute tombera-t-elle quelque jour dans l'enfer plein d'épouvante. Que mérite-t-elle d'autre puisqu'elle a brouillé la paix du royaume ?

Râma, apprenant que son père était mort, connut la morsure lente du malheur. Son âme fut triste et la lassitude accabla son corps. Mais refoulant son affliction, il fit cette réponse à son frère :

– Ne juge point ta mère dont le Destin s'est servi. Pour moi, je reste ici ; j'obéis à l'ordre du roi et cela seul m'importe. Règne à ma place, glorieux héros, apaise les habitants d'Ayodhyâ et rends la sérénité à l'empire.

Se tournant cette fois vers Sitâ et Lackchmana, il leur annonça :

– Il est mort, ton beau-père, Maithili. Et toi, Saumitri, tu es orphelin. Remplissons pour le trépassé le rite de l'eau afin que s'ouvrent devant lui les portes de la cité céleste.

Tous quatre se dirigèrent vers la rivière ; là, puisant de l'eau dans ses deux mains rapprochées, le visage tourné vers la région de la mort, Râma dit en pleurant :

– O roi ! puisse cette eau sans souillure parvenir au monde où tu es !

Puis, se retournant :

– L'homme, ici-bas, ne fait point ce qu'il veut. Les choses passent. La nuit écoulée ne revient pas, comme la rivière en allée vers la mer. Jours et nuits s'enfuient, épuisant bientôt l'existence des êtres. La vie s'en va pour celui qui s'arrête comme pour celui qui court. Avec l'homme qui marche, la mort marche ; avec celui qui est assis, elle s'assoit. Tous se réjouissent du retour des saisons ; mais le passage des saisons emporte leur vie. Que sommes-nous ? Des morceaux de bois qui se rencontrent sur le vaste océan ; puis se séparent après avoir flotté quelque temps l'un près de l'autre. La mort est une caravane en marche ; un jour, nous y joignons nos pas. A quoi bon se désoler dès lors que nous sommes tous liés au même voyage ? Ce que

LE LIVRE D'AYODHYA

nous devons, c'est nous affermir dans le bonheur ; et le bonheur ne s'achète pas toujours avec une vie heureuse. Cessons de pleurer ce père, ô Bharata ! Retourne dans la ville aux beaux remparts et dans tes mains fermes, saisis les ren es de l'empire. En ce qui me concerne, je dois rester ici : c'est mon devoir le plus sacré. Je ne puis transgresser les ordres du roi. Il est notre père ! Il est notre sang !

Râma revint alors dans son ermitage. Comme il s'apprêtait à rentrer dans la cabane, un brahmane qui s'était approché tenta à son tour de le fléchir. Pour lui, le prince répondit encore :

— Si je choisis une conduite déloyale, à mon exemple, le monde entier n'écouterait que ses caprices. Car, telle la conduite des rois, telle celle des peuples. Le devoir a pour essence et racine la vérité ; et tout ce qui dure a sa base dans la vérité. Il n'est pas de bien supérieur. Elle soutient seule le monde ; elle soutient la famille ; elle est l'architecture du ciel. Que l'homme donc s'attache au vrai. Pour moi, je resterai fidèle à mon serment : la Loyauté convient à ma loyauté. Le fardeau que s'imposent les êtres en vue de la vérité me plaît. Ni l'ambition, ni l'égarement, ni l'ignorance ne me feront outrepasser ses digues saintes. Le pacte conclu entre mon père et Kaïkeyî, personne ne peut le rompre, et moi, je dois sauver mon père du parjure. On verra la splendeur abandonner l'astre des nuits, le mont Himavat se déplacer sur la terre, l'océan franchir ses rives, mais non Râma désertir sa promesse !

Alors, Bharata sentant son frère inébranlable dans sa résolution, lui fit cette dernière supplique :

— Seul, je ne puis gouverner l'empire. Aussi, tes sandales, donne-moi : elles assureront la concorde. Pendant ton absence, comme toi, je porterai le vêtement d'écorce et me nourrirai de racines. Hors de la ville, j'établirai ma demeure et ces sandales, je les placerai sur un trône d'or : elles gouverneront en ton nom. Dans sept et sept années, si tu n'es pas de retour, je m'immolerai par le feu.

— Soit, lui dit Râma, je reviendrai.

Et, sur ces mots, les deux frères prirent congé l'un de l'autre.

C'est ainsi que Bharata, déposant les sandales de son aîné sur le trône royal, se retira lui aussi pour mener une vie austère. Près des sandales, il fit porter le parasol blanc et ne proclama ses arrêts qu'en leur présence.

LE RÂMÂYANA

Bharata reparti, Râma reprit sa vie forestière. Au bout de quelque temps, il remarqua qu'une sourde inquiétude grandissait parmi les ermites du Citrakôûta. Comme il se demandait pourquoi, il vit venir un jour un vieillard qui lui dit :

— Vénérable prince, tes mérites sont grands, tes pénitences parfaites, ta vie conforme à celles des saints ; hélas, tant de qualités ont attiré dans nos régions les démons destructeurs du bien. Un certain Râksasa nommé Khara, le frère puîné de Râvana, nous tourmente. Du jour où tu t'établis parmi nous, lui et ses acolytes n'ont cessé de se manifester. Avant que ces tourments ne deviennent plus graves, nous avons résolu de quitter ce lieu et je venais t'en informer.

Après le départ des moines, Râma lui-même décida de se rendre en un autre endroit ; non par crainte des Râksasas — lui qui était né pour les détruire — mais parce que la présence des armées de son frère, peu avant, avait souillé les solitudes du Citrakôûta. Gagnant une autre contrée, à quelques journées de marche, il y établit son nouvel asile. Mais là encore, il entendit la même plainte : « Ces bois sont infestés de démons mangeurs de chair et buveurs de sang. Celui qui n'accomplit pas parfaitement ses offrandes ou ne se méfie pas, ils le dévorent. Néanmoins, si tu tiens à t'installer près de nous, voici un chemin qui te conduira à un emplacement convenable pour bâtir ta hutte de feuilles... »

Et Râma, pareil au soleil qui entre dans les nuages, pénétra dans la forêt périlleuse. La nuit était venue avec son brillant cortège d'étoiles et la lune, environnée de lumière, se levait au bas du firmament.

III. LE LIVRE DE LA FORÊT

Râma donc, le Magnanime, s'enfonça dans la grande forêt de Dandaka. Là, vivaient des solitaires qui ne se nourrissaient que de vent, d'autres que d'eau ; certains dormaient dehors sur des sommets inaccessibles ; d'autres encore méditaient sans cesse, ou se tenaient mille ans sur une jambe ; ou ne respiraient plus. En cet endroit, par conséquent, plus qu'ailleurs, sévissaient les noirs Râksasas.

Cependant, Sîtâ exhortait Râma à ne point s'abandonner aux penchants de sa caste guerrière :

– Le guerrier véritable ne doit se servir de ses armes que pour protéger les opprimés, et tu t'apprêtes à provoquer les Râksasas qui ne t'ont pas outragé. O Râma, ne commets pas ce délit ! Ta seule obligation, c'est de dégager la parole de ton père. Vivons en solitaires et n'attentions à la vie d'autrui en aucune manière !

Ainsi parlait la craintive Vaïdehî à son mari vénéré.

– Ton langage est sensé, belle Sîtâ, mais souviens-toi que j'ai promis aux habitants des forêts aide et assistance contre leurs ennemis. N'ont-ils point fait appel à ma vaillance ? Et moi, j'avais honte de voir à mes pieds ceux aux pieds de qui j'aurais dû être. C'est pourquoi je tuerai les Râksasas qui changent de forme. Certes, ces sages pourraient lancer leur malédiction contre les monstres – et la malédiction est terrible dans la bouche d'un saint – mais ils ont aussi renoncé à la colère dans leur désir d'être parfaits. Lors donc, j'interviendrai en leur faveur. Les guerriers, m'as-tu dit, portent l'arc afin qu'on n'entende plus la plainte des opprimés. Le moment est venu, je crois, d'appliquer ce principe.

Alors, pendant dix ans, Râma, Sîtâ et Lakchmana circulèrent dans la forêt de Dandaka, visitant tous les ermitages. Vers la fin de cette période, ils se rendirent chez un ascète fameux du nom d'Agastya. Ses mérites étaient si grands, ses pouvoirs si prodigieux que ceux qui lui voulaient du mal ne pouvaient s'approcher du lieu où il vivait. Les démons qui s'y aventuraient, il les consumait de son regard de feu. Sa

LE RÂMÂYANA

retraite était inviolable. Par contre, ceux qui venaient avec des intentions amicales, se sentaient reposés de leurs fatigues.

— Ta visite est heureuse, Râma ; dans mon âme, je la souhaitais, fit Agastya. Sois le bienvenu, prince aux grands bras !

L'anachorète le fit entrer. Ils eurent un entretien des plus cordiaux à la suite de quoi l'ermite lui donna des armes invulnérables.

— Par la puissance de mes vertus, je sais tout de toi, héros illustre. Près d'ici se trouve le Pancavatî, ce coin charmant que visitent des myriades d'oiseaux. C'est là qu'il faut t'arrêter Râma, car ce lieu t'attend, prêt pour ta grande histoire. Sois au rendez-vous avec ton destin, toi qui es le Destin du monde !

S'étant séparés d'Agastya, Sîtâ et les deux Râghavas se dirigèrent vers le Pancavatî. Comme ils progressaient le long des sentiers boisés, ils découvrirent soudain un vautour d'une taille effrayante et le prirent pour un Râksasa dissimulé sous une forme d'oiseau.

— Qui es-tu, interrogea Râma en brandissant son arc sonore.

— Sois tranquille, beau prince, lui répondit le vautour d'une voix douce, je suis un ami de ton propre père. Mon nom est Jatâyou. Si tu le souhaites, j'habiterai près de toi et veillerai sur Sîtâ durant tes absences.

Et l'oiseau lui raconta sa généalogie. Râma se souvint alors que son père, parfois, lui parlait de ce compagnon formidable. Il s'inclina devant lui, l'embrassa amicalement et lui confia Sîtâ. Puis il gagna le Pancavatî, sur les rives de la Godâvarî.

*

* *

Son séjour durait maintenant depuis quelques mois et l'hiver, insensiblement, succédait à l'automne.

— Elle arrive la saison que tu aimes, prince aux yeux roux, dit un matin Lakchmana à son frère. La terre scintille de givre, le mont Himavat se cache sous ses neiges. Ces bois dépouillés, comme ils sont beaux ! comme ils sont silencieux ! La lune ne brille plus, pareille au miroir embué par l'haleine. Les brouillards montent, le froid resserre ses machoires et le vent tatonne dans les abris. Les rayons du soleil rampent furtivement sur les couches de neige et le diamant des glaces étincelle !

LE LIVRE DE LA FORÊT

Chantant ainsi, Lakchmana se rendait à la rivière, avec Sitâ et son époux, pour y faire ses ablutions. Et voici qu'un jour, tandis qu'avec son frère il s'entretenait dans la hutte, une Râksasî nommée Çourpanakhâ se présenta à la porte. C'était la sœur du démon Râvana. Dès qu'elle vit Râma, elle s'enflamma d'amour pour lui et dit sans préambule :

— D'où vient-il que tu séjournes dans ces contrées hantées par mes semblables ? Par ton aspect, tu es le premier des hommes ; aussi, je veux m'unir à toi. Sois mon époux ! Je puis, quand je le veux, changer de forme à ma guise ; je me transporte où il me plaît. Epouvantant les êtres, je cours les bois. Râvana est mon frère, le puissant maître de Lankâ ; de même Koumbhakarna, qui dort une partie de l'année. A Khara et Vibhichana, je suis aussi unie par le lien fraternel. Mais je vois une femme près de toi : qui est-elle ? Je vais la dévorer, ainsi que ton compagnon ! Ainsi, nous pourrions explorer Dandaka selon nos caprices.

En disant cela, elle roulait des yeux passionnés vers le fils aîné de Daçaratha. Celui-ci, avec un léger sourire, lui répondit calmement :

— Cette femme dont tu veux te repaître est mon épouse bien-aimée, ô Çourpanakhâ ! quant à ce jeune homme, c'est mon frère qui désire prendre femme. N'est-il pas pour toi le mari idéal ?

La Râksasî que l'amour égarait se tourna incontinent vers Lakchmana, le regard plein de convoitise. Mais le jeune héros désignant Râghava, rétorqua :

— Non, vraiment, Râma sied mieux à ta beauté ; ton premier choix ne t'avait pas trompée. Fais son bonheur et le tien : je saurai renoncer au mien.

Et le frère la renvoyait au frère avec des paroles ironiques. Voyant cela, Çourpanakhâ se jeta sur Sitâ pour la tuer. Mais Râma, s'interposant, s'écria :

— Regarde, Saumitri, cet être difforme allait s'emparer de Maïthilî ! Châtie l'abjecte créature que sa passion enchaîne !

Lakchmana, de son épée, lui trancha les oreilles et le nez. Défigurée, ivre de rage et baignant dans son sang, Çourpanakhâ disparut dans les arbres en hurlant. Elle courut ainsi chez son frère Khara afin qu'il fût témoin de la barbarie des fils de Daçaratha. Khara, quand il vit sa sœur et qu'il sut ce qui s'était passé, entra dans une violente

LE RÂMÂYANA

colère et dépêcha sur-le-champ quatorze Râksasas chargés de capturer les princes.

– Qu'on les ramène vivants et Çôurpanakhâ boira leur sang !

Ils partirent, rapides comme les nuées que chasse le vent et quand Râma les entendit, il dit à son frère :

– Demeure quelques instants près de Sîtâ : je vais exterminer ces brutes malfaisantes.

Cependant, les noirs mangeurs de chair s'approchaient en ricanant, armés d'épieux énormes, avec leurs yeux rouges comme des braises. Quand ils furent suffisamment près, ils s'élancèrent au combat avec des hurlements sauvages. Mais les quatorze épieux lancés contre lui, Râma les brisa de ses flèches. Revenus à la charge, les rôdeurs de nuit brandissaient piques et massues.

– Tu es seul contre nous : quelle chance as-tu de t'en sortir ? Ne vois-tu pas venir le terme de ton existence ?

Exaspéré par ces fanfaronnades, le prince ajusta à son arc des traits d'Agni et ripostant avec une précision merveilleuse, réduisit au silence la totalité de ses antagonistes. L'engagement n'avait duré que quelques minutes. Voyant ses congénères mortellement frappés, Çôurpanakhâ qui les avait accompagnés s'en retourna précipitamment chez Khara.

– Que veux-tu, vociféra-t-il en l'apercevant, que te faut-il encore ?

– Le guerrier aux yeux de lotus a terrassé tes sujets, ô Khara ! Je tremble encore de cet exploit et mon humiliation grandit : ils ne m'ont point vengée tes fiers soldats, Râma les a pulvérisés en un instant. Et toi, visiblement, tu ne pourrais mieux faire !

A ces mots, Khara se dressa comme un serpent blessé :

– Qui crois-tu donc que je sois, explosa-t-il. Aujourd'hui même je le soumettrai, ce Râma, et la forêt je la reconquerrai. A l'instant, je pars avec mon armée. Ta vengeance, femme, tu auras bientôt le loisir de la savourer !

A la tête d'une armée de quatorze mille démons et malgré les présages sinistres qu'il rencontrait, Khara se précipita vers l'ermitage de Râma. Lorsqu'ils prirent leur vol, le ciel s'obscurcit tant était compacte leur horde. Ils jetaient des cris belliqueux et se poussaient les uns les autres. Leur clameur immense faisait vibrer l'espace jusqu'aux

LE LIVRE DE LA FORÊT

horizons et les bêtes apeurées fuyaient dans toutes les directions. Sombres et irascibles, ils avançaient comme un grand amas de nuages.

Râma aussi l'entendit, ce terrible vacarme.

— Prends à nouveau Vaïdehî et réfugie-toi dans une caverne, ordonna-t-il à Lakchmana. Je veux affronter seul ces rôdeurs impurs !

Par milliers, il les vit venir ces Râksasas farouches. Mais il ne broncha point. Debout, avec son grand arc, il semblait revêtu de splendeur. Il brillait comme le feu qui met fin à chaque humanité, et l'éclat qu'il projetait lui donnait l'apparence d'un dieu. A présent, les meutes endiablées, aussi nombreuses que les vagues de la mer, affluaient de partout et se ruaient vers lui. Il fit alors pleuvoir ses traits éblouissants sur la masse obscure qui l'assailait. Tel l'incendie qui dévore les taillis desséchés, Râma consumait les bataillons ennemis. Douçhana, leur général, constatant que la panique gagnait les rangs des combattants, entra lui-même dans la mêlée et son courage permit aux fuyards de se regrouper. Alors, d'une javeline tranchante, le prince aux yeux de lotus lui rompit les bras. La massue que tenait le héros tomba à terre et, poussant un grand cri, il perdit son âme.

Averti de ce désastre, Khara vint en personne combattre Râma et le duel qui s'ensuivit fit trembler le champ de bataille. Néanmoins, l'heure du trépas avait sonné pour ce Râksasa. De treize dards infaillobles, le fils de Daçaratha le priva de ses chevaux, de son char et de son écuyer ; puis il brisa son arc. Saisissant enfin une arme de Brahmâ, il en perça la poitrine du monstre qui s'effondra, brûlé par le trait divin. Alors, debout au fond du pré où s'était déroulé le carnage, Râma regarda en silence les monceaux de corps mutilés. Cet exploit, il l'avait accompli seul, à pied, avec son bras d'homme.

*

* *

Rescapé de la funeste bataille, un Râksasa parvint à s'échapper et rejoignit Lankâ, la capitale du puissant Râvana. En peu de mots, il peignit à son maître les principales phases de la catastrophe. Exaspéré par la nouvelle, le démon souffla comme un reptile et ses yeux lancèrent des éclairs :

— Il va mourir celui qui ose s'élever contre ma race ! Qui est ce

LE RÂMÂYANA

Râma ? D'où vient ce Râma ? Où séjourne-t-il, le misérable, que je lui retire son souffle ? Se doute-t-il de ma vigueur ? Sait-il qu'un jour, en combat singulier, je fis reculer la Mort ? Le Vent, qu'on le lui dise, je puis le vaincre à la course ! Le Feu, je le consumerais ! Non ! celui qui m'offense ne trouve plus de refuge ! Qui donc, aveuglément, excite ma colère ? Qui m'a privé de mes biens-aimés frères Khara et Doûchana ?

Se prosternant devant le souverain irrité, le messager lui répondit :

— On l'appelle Râma, l'assassin de tes glorieux frères. Toutefois, avant que de te voir engager une guerre à l'issue incertaine, qu'il me soit permis de t'apprendre la vaillance de ce prince ; et songe à cette foule de Râksasas qu'à lui seul il anéantit. Sache donc, ô Daçagrîva, que dans sa fureur, il abattrait le firmament et ses étoiles, l'invincible Râma ; la terre, si elle s'enfonçait, il la relèverait ; il contiendrait l'élan de la mer ; après avoir annihilé les mondes, il pourrait émettre une nouvelle création. Non, seigneur, personne ne résisterait à Râma dans la lutte. Si tu veux t'en défaire, il existe un autre moyen : ce héros à pour épouse la plus belle femme du monde, Sîtâ à la sombre chevelure. Ravis-lui sa bien-aimée ! Sans elle, tu peux en être sûr, ce fils de roi ne saurait vivre.

Semblable langage plut au chef des Râksasas. Montant aussitôt dans son char que tirait un attelage d'ânes, il s'élança dans le ciel ; et le grand véhicule, resplendissant comme la lune, suivit le sentier des étoiles. Râvana se rendit à la demeure de Mârîcha, ce démon au savoir étendu, expert dans les artifices.

— Râma a massacré mes armées de Dandaka, lui expliqua-t-il en arrivant, tu dois m'aider à lui enlever sa femme.

Mârîcha resta quelques temps silencieux, puis il répondit prudemment :

— Il souhaite la mort des Râksasas celui qui t'a donné ce conseil. Rejette ce projet : mieux vaut te jeter dans les bouches de l'enfer. Toi et tes épouses, réjouissez-vous sur votre île lumineuse ; et laissez Râma se réjouir en son ermitage. Je t'en conjure : n'entame pas d'hostilités qui décimeraient ton peuple ! En guide avisé, évalue le poids vrai de tes décisions et n'entreprends rien qui ne soit dégagé de toute passion.

Momentanément convaincu, Râvana aux dix têtes revint dans son

LE LIVRE DE LA FORÊT

palais. Mais, comme il arrivait, survint aussi sa sœur, horriblement mutilée et tremblante de rage. Considérant son puissant frère, Çourpanakhâ reprit espoir : il avait vingt bras et dix cous ; son corps portait encore les blessures reçues pendant la terrible guerre contre les dieux. Sur sa poitrine se voyaient toujours les cicatrices des déchirures causées par les défenses d'Airâvata, l'éléphant monstrueux d'Indra. Les océans impossibles à soulever, il les soulevait sans peine de ses bras énormes. Farouche, impitoyable, il aimait à nuire aux êtres ; à transgresser les lois ; à outrager les femmes d'autrui. Il avait la soif du désordre et de l'iniquité. Çourpanakhâ vit ce frère barbare et sa frayeur disparut.

— Tu dois te venger et tu dois me venger, siffla-t-elle en guise d'introduction. Tes hordes dévastées, ta sœur défigurée : autant de taches sur ton honneur. Oublie un instant les plaisirs auxquels tu te livres et qui font de toi leur mol esclave. Oublie ce monde insipide et changeant, et songe à consolider ton royaume. Je me suis échappée à grand-peine pour venir te trouver. Maintenant, tu dois m'écouter ! Voici ce que je te propose : Sitâ au teint d'or, à la belle chevelure, il te faut la conquérir ; c'est une épouse digne de toi. Aucun être féminin, dans les trois mondes, ne l'approche en beauté. Saisis-toi d'elle et ramène-la dans ta cité. Râma, dépossédé de la princesse, en mourra, parce qu'elle est sa vie ; ainsi seront lavées tes défaites de Dandaka et je considérerai cette action comme une réparation aux outrages que j'ai subis. Va, ravis la belle ! Je sais déjà qu'elle te séduira jusqu'au plus intime de toi-même !

A ces mots, tout émoustillé, Daçagrîva se retira pour examiner l'affaire. En secret, il revint près de Mârîcha et, connaissant les dispositions de ce dernier, tenta de le persuader par la flatterie :

— Tu es ma suprême ressource, commença-t-il, l'armée de mon frère Khara est détruite ; lui-même a trouvé la mort sous les coups furieux de Râma. Obéissant à mes ordres, ces fidèles soldats devaient occire ou expulser les ermites de Dandaka. Or, pas un n'a échappé au courroux du fils de Daçaratha. Je suis malheureux, aide-moi ! Ma sœur a supporté les raffinements de sa cruauté, pour le punir, je veux lui prendre sa femme et j'ai besoin de tes services. Tu es passé maître dans l'art de la grande magie ; avec toi pour conseiller, je ne redouterai rien. Prends la forme d'une gazelle d'or et promène-toi près de la

LE RÂMÂYANA

hutte de Râma. Sîtâ, voulant te posséder, enverra les princes à ta poursuite. Alors, je t'enlèverai cette fille de Janaka ! A son retour, Râma cherchera sa compagne et nul doute, en découvrant la vérité, qu'il mourra de chagrin.

En entendant ces propos, le visage de Mârîcha se flétrit de terreur. Il évoqua une première et redoutable rencontre avec Râma alors âgé de douze ans ; puis la seconde, au monastère de Viçvâmitra où il avait manqué perdre la vie. Puis, il prédit à Daçagrîva la ruine de Lankâ. Mais rien n'y fit. L'irascible monarque ne l'écoutait pas, poussé par son destin. Pire : voyant que ses propos flatteurs n'avaient pas abouti, il le menaça de mort et Mârîcha, désespéré, dut se plier à ses caprices. Une dernière fois cependant, il renouvela son avertissement solennel :

« Ils périront tous tes Râksasas, et Lankâ sera brûlée ! En ce qui me concerne, une troisième rencontre avec Râma me sera fatale. Mais sache aussi que le rapt de Sîtâ te coûtera la vie et qu'à cause de ce crime, tu verras périr tes fils et tes frères !

— Partons, coupa Râvana, monte vite avec moi dans ce char merveilleux et rendons-nous à l'ermitage du prince d'Ayodhyâ !

Ainsi firent-ils, et le puissant char s'éleva à nouveau dans les airs. Quand ils eurent atteint la forêt de Dandaka, Mârîcha, se dépouillant de sa silhouette de monstre, revêtit celle d'une antilope merveilleuse. Cet animal fantastique avait des cornes d'opale, des sabots d'émeraude, et sur ses flancs chatoyaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour séduire Vaïdehî, il allait sur les pelouses et son pelage scintillait de mille taches d'argent. Il passait et repassait tout près de l'ermitage. Pour ne pas dévoiler sa nature foncière, le Râksasa se retenait de dévorer les autres gazelles qui l'approchaient. Alors, Sîtâ vit la bête enchantée qui errait çà et là, illuminant les bois de sa beauté. Cette bête, comme personne n'en avait jamais vue, provoqua chez la princesse un étonnement extraordinaire :

— Râma ! Lakchmana ! Vite, vite ! Venez voir !

A cet appel, les deux jeunes hommes accoururent. Quant il aperçut l'antilope, Lakchmana dit sans hésiter :

— Un tel animal n'existe pas dans l'univers. Un démon, sans doute, est caché dessous !

LE LIVRE DE LA FORÊT

Mais Sîtâ, fascinée par la trompeuse image, poursuivait sans l'écouter :

– O prince, cette bête sans pareille me ravit l'âme. Amène-la moi ! Si tu ne parviens pas à la capturer vivante, prends sa fourrure : les yeux ne s'en lassent pas ! Va, Râma ! cette gazelle me met comme hors de moi !

Et Râma, cédant aux instances de la jeune femme, ensorcelé lui-même, dit gaiement à son frère :

– Regarde, Lakchmana, comme la convoitise de Maïthilî est allumée ! Avec l'oiseau Jatâyou, aie bien soin de la princesse. Pour moi, je reviens dans un moment, et si cette antilope n'est qu'un déguisement, alors je la tuerai !

Sur cette recommandation, le héros prit son arc et partit sur les traces du cerf enchanté. Mais tantôt l'animal se laissait approcher, tantôt il s'éloignait, et si, dans la poursuite, il sentait son avance diminuer, alors, brusquement, il se rendait invisible. Ainsi apparaissait et disparaissait cette créature de l'illusion, entraînant Râma toujours plus loin dans sa course. La chasse eût pu durer longtemps si le prince, irrité, n'eût levé son grand arc en direction de la proie fuyante, au moment où elle venait à se montrer encore. Il encocha un trait de Brahmâ, effrayant à voir, et dans son impatience, perça le cœur de la gazelle. Celle-ci fit un bond prodigieux en poussant un hurlement terrible. Aussitôt, Râma reconnut la voix de Mârîcha. En mourant, le monstre quitta son corps d'emprunt et l'on vit se dessiner peu à peu sa forme véritable. Se souvenant alors de ce qu'il était venu faire, il cria de toutes ses forces en imitant la voix de son vainqueur : « Ah ! Sîtâ ! Ah ! Lakchmana ! » Puis, se débattant sur le sol, il mourut. Une angoisse poignante étreignit Râma quand il eut entendu ce cri.

Au loin, Sîtâ l'entendit aussi :

– Ecoute, Saumitri, c'est Râma qui demande de l'aide ! Pars vite ! Cours à son secours ! Sauve ton frère s'il n'est pas trop tard !

Cependant, Lackchmana résistait à ses supplications ; il se souvenait de l'ordre de Râma.

– Tu médites peut-être la mort du prince, s'écria Vaïdehî, sans doute nourrissais-tu quelque passion pour moi, ami perfide, et voilà qu'une occasion se présente de te débarrasser de ton rival !

LE RÂMÂYANA

— Tes paroles sont dures, fille de Janaka ; néanmoins, je ne puis te laisser seule. Depuis le meurtre de Khara, les rôdeurs de nuit poussent de grandes clameurs dans la forêt. Moi parti : qui te protégerait s'ils survenaient soudain ?

— C'est bien moi que tu veux, conclut Sîtâ sans l'écouter, mais dis-toi bien que sans Râma, je ne vivrai pas un instant sur la terre. Reste donc, puisque telle est ton intention, mais sois la honte de ta lignée !

Malgré son indignation, le fils de Soumitra joignit les mains contre son front et, se prosternant devant sa belle-sœur :

— Je ne puis te répondre, car tu es ma divinité. Et pourtant, je ne puis tolérer ce langage. Que tous les habitants des bois me soient témoins : malheur à toi, tu vas périr pour t'être méfiée de moi ! Adieu, princesse au beau visage, qu'ils veillent sur toi les dieux sylvestres ! Puisses-tu être là à mon retour, car ils sont terribles les présages que j'aperçois !

Alors, en se retournant souvent, Saumitri s'éloigna dans la direction qu'avait prise Râma.

*

* *

Sur ces entrefaites, sous le déguisement d'un moine mendiant, Râvana pénétra dans l'ermitage. Il portait un habit brun et des sandales ; dans sa main, il tenait un bâton de pèlerin. A l'aspect du monstre qu'elle reconnut immédiatement, la nature entière fit silence. Les feuillages cessèrent de bruire ; le vent suspendit ses passages ; la rivière freina ses eaux. Sous cette apparence vertueuse, le fléau des mondes se présenta à la craintive Vaïdehî, semblable à un affreux puits dissimulé sous les herbes. Lorsqu'il fut près d'elle, il s'arrêta pour la contempler et l'amour incendia son cœur. S'avancant encore, il se mit à louer cette beauté sans rivale :

— Qui es-tu, femme aux formes délicieuses ? En vérité, dans les trois mondes, jamais je ne vis créature aussi parfaite ! Mais pourquoi vivre ici ? Cette solitude ne te convient guère. Ne redoutes-tu pas les féroces Râksasas qui courent les bois et changent de forme à volonté ?

LE LIVRE DE LA FORÊT

Ce silence effrayant, cette nature incertaine : il n'est rien de rassurant en ces lieux sauvages !

Voyant cet inconnu portant l'habit religieux, Sîtâ ne se méfia point et le fit entrer. Elle lui offrit un siège et lui donna de l'eau pour se laver les pieds ; puis elle lui présenta de quoi se restaurer. Lui, de ses prunelles ardentes, la regardait, et son désir de l'enlever croissait à mesure. Sîtâ, parfois, fouillait du regard la forêt profonde, mais elle ne distinguait ni Râma ni son frère.

Cependant, comme le lui demandait son visiteur, la fille de Janaka lui raconta ses origines et son histoire. Quand elle eut terminé, le questionnant à son tour, elle dit :

— Et toi, Brahmane, quel est le sens de ton voyage ? et ton nom, quel est-il ?

— Je suis Râvana, répondit alors le moine avec brusquerie, celui qui fait trembler les dieux et les hommes, le chef des Râksasas ! Depuis que je t'ai vue, mon cœur s'est embrasé d'amour. De toutes celles que j'ai enlevées, deviens la première ! Tu régneras sur Lankâ, ma capitale bâtie sur une montagne au milieu de la mer. Tu me plais, belle Sîtâ : sois mon épouse, à l'instant, partons pour ma citadelle invincible !

— Tu m'abusais donc en t'approchant sous ton vêtement de mendiant, s'écria Maïthilî avec véhémence. Maudit ! tu me convoitais et maintenant tu voudrais t'emparer de moi ! Mais qui serait assez stupide pour arracher une dent dans la gueule d'un lion affamé ? Sous peu, Râma sera de retour, alors, ta vie ne sera plus grand-chose devant sa colère !

Mais, ce disant, la jeune femme tremblait comme une fleur fragile dans la tempête. Frémissant d'orgueil, le rôdeur de nuit lui rétorqua d'une voix terrible :

— Je ne crains rien, femme insensée, mais tout me craint ! En ma présence, les forêts se taisent et les fleuves suspendent leur cours ; les rayons du soleil deviennent froids ; le vent lui-même se fait craintif et se disperse. Partout où je vais, les choses s'immobilisent et tout ce qui vit retient sa respiration. Qu'ai-je à faire de Râma, moi devant qui tout recule ?

Prenant un ton plus doux, il poursuivit :

— Lankâ, ma riche cité, est inabordable : qui viendrait m'y sur-

prendre ? Pour toi, derrière ses blancs remparts, s'étalent de merveilleux jardins. C'est là que tu dois vivre. Tous les plaisirs, tu les goûteras, oubliant ce Râma mortel et les tristes distractions de ce lieu solitaire. Suis-moi ! ne me résiste plus : viens te délasser sur l'île en compagnie du maître du monde !

– Non, je ne te suivrai pas, lâche qui prend la femme d'un héros en son absence ! Ton désir te perdra que tu ne sais pas contenir. Déjà, je vois ton destin s'inscrire et rien ne saurait l'entraver.

Cette fois, Daçagrîva renonça à toute mansuétude. Frappant dans ses mains, il développa démesurément sa taille et hurla comme un tonnerre :

– Vois ma force, à présent, créature obstinée ! Regarde bien : de mes bras, je soulèverais la terre ; je boirais l'océan, si je le désirais ; la Mort même, je la terrasserais !

Les yeux couleur de cuivre de Râvana brillaient comme le feu et soudain, il reprit sa forme habituelle, avec ses dix visages et ses vingt bras. Râvana, le rôdeur colossal, reprit sa silhouette réelle, avec sa tunique rouge et ses cheveux rouges. De ses regards lourds de convoitise, il fixait Sîtâ, Sîtâ, qui ressemblait à l'aurore.

– Si tu souhaites un époux fameux, je suis celui-là !

A nouveau, il se fit élogieux, car l'amour l'aiguillonnait. Alors, ne se contenant plus, il s'approcha tout à coup de Maïthilî et la saisit par les cheveux. Puis il monta dans son grand char.

Lorsqu'elle se vit enlevée dans les airs par le roi des Râksasas, Sîtâ appela Râma à son secours. Mais le guerrier ne pouvait l'entendre. Désespérée, elle s'adressa aux arbres, à la rivière, aux oiseaux, aux fauves. Dans sa frayeur, elle leur disait :

– Je vous en conjure, êtres mobiles et immobiles, quand vous verrez Râma, apprenez-lui que Sîtâ a été enlevée par Râvana ! Que toute bête qui rampe ou qui vole répète à Râma : Sîtâ a été enlevée par Râvana ! Grands fauves, oiseaux gracieux, singes agiles, et toi, Godâvarî aux flots brillants, annoncez à Râma : Sîtâ a été enlevée de force par Râvana !

Tandis qu'elle gémissait ainsi, Maïthilî aperçut, perché sur un arbre, le vautour Jatâyou.

– Je sais que tu ne pourrais contraindre mon ravisseur, mais pré-

viens le prince aux yeux roux, noble oiseau ; sois le messager de cette triste nouvelle !

Jatâyou dormait profondément sur sa branche. Cette voix, pourtant, il l'entendit dans son sommeil. Soulevant alors sa tête de sous son aile, le plus puissant des oiseaux réalisa la situation. Sur un ton de reproche, il apostropha le démon :

— Monarque inique, ne commets point pareille forfaiture ! Tu connais ton devoir : comment un roi fidèle à son devoir peut-il voler une femme qui n'est pas la sienne ? Depuis soixante mille ans je parcours la terre et jamais rien de semblable ne s'offrit à mes yeux. Relâche Vaïdehî ! C'est la mort que tu attaches à ton cou en emmenant la princesse ! Toutefois, si tu n'écoutes pas mon conseil, tu ne quitteras point ce lieu sans combat. Te voici bien hardi en l'absence des princes, mais moi vivant, tu n'emmèneras pas Sîtâ ! Ma vie, je la risquerai pour le fils de Daçaratha, comme je l'eus risquée pour Daçaratha lui-même.

Là-dessus, il se jeta sur le Râksasa et une lutte à outrance commença. Tels deux nuages chargés de foudre, les deux adversaires se heurtèrent et chacun usa de sa parfaite connaissance des arts martiaux ; et chacun déploya sa vigueur extrême, sans négliger la ruse. Criblé de flèches, Jatâyou ressemblait à un oiseau qui a regagné son nid. Cependant, secouant ses ailes, il fit tomber cette multitude de projectiles et, s'élançant avec plus de force encore, saisit dans ses serres énormes le grand arc de Râvana et le brisa. Puis, il tua les ânes qui tiraient le char, et ce char, il le démolit. D'un coup de bec enfin, il ôta la vie au cocher. Sans arc, sans ânes, sans char et sans écuyer, Daçagrîva tomba à terre, tenant toujours Sîtâ contre lui. Voyant que le vautour était fatigué, il en profita pour prendre la fuite. Mais Jatâyou le rattrapa, l'accablant de reproches, et s'abattit lourdement sur son dos. Furieux, le monstre lâcha Sîtâ et, tirant son épée, trancha les ailes de son ennemi. Sans ailes, le puissant vautour s'effondra sur le sol, blessé à mort. A ce navrant spectacle, Sîtâ courut vers le malheureux et l'embrassa en pleurant. Elle le tint serré contre elle et l'inonda de ses larmes.

Découvrant cela du haut de sa demeure céleste, Brahmâ, l'Aïeul aux quatre visages, prononça ces paroles définitives :

— Tout se fait comme nous l'avions dit : le Destin est en marche !

Et tous les habitants des cieux comprirent que la destruction de Râvana était dès lors arrêtée par le sort.

Cependant, sur le lieu de la bataille, le démon resaisissait l'infortunée princesse et reprenait les chemins de l'espace. Les fleurs qui ornaient la chevelure de Sîtâ, dans cette fuite précipitée, s'éparpillèrent en tous sens ; elles recouvrirent aussi Daçagrîva et lui donnèrent l'aspect d'une grande comète. Et tous deux filaient dans le ciel en laissant derrière eux une traînée de pétales multicolores. Tout en se débattant, Vaïdehî disait à Râvana :

— A ce jour, scélérat, tu es tombé au pouvoir de la mort. C'est sa chaîne que tu emportes, croyant me saisir. Tu es au bord d'un précipice. La rivière de l'enfer, ce torrent formidable, tu la vois désormais ; sa forêt fantastique dont les feuilles sont des épées, tu la vois. Le forfait dont tu te rends coupable, inévitablement, tu vas le payer.

C'est alors que Vaïdehî, des hauteurs de l'espace, aperçut cinq puissants singes assis au sommet d'une montagne. Passant au-dessus d'eux, elle laissa choir ses parures et son manteau. « Puissent-ils informer Râma de mon enlèvement » se dit-elle. Enivré par sa capture, Daçagrîva ne remarqua rien. Il franchit la Pampâ, cette rivière merveilleuse aux ondes d'argent, survola de nombreux bois et parvint aux abords du grand océan. Alors, il obliqua vers Lankâ, son imprenable citadelle. Le cœur en fête, serrant la princesse contre son sein, il regagnait sa capitale. L'océan, il le traversa, telle une flèche rapide, et quand il fut en vue de Lankâ, il se dit : « A présent, je vais tuer Râma, comme il a tué mes frères. Puis, ma vengeance accomplie, je posséderai Sîtâ ! » Rentrant dans la ville, il déposa la jeune femme au gynécée et dit expressément aux servantes qui l'accueillaient :

— Que personne ne voit Sîta ; que personne ne lui parle ; qu'elle ne sorte pas d'ici ! Celle qui désobéit à mes ordres, je la tuerai !

Ensuite, il désigna huit Râksasas afin qu'ils se rendissent à Dandaka pour espionner Râma. Resté seul, Râvana se livra aux transports d'une joie insensée. Blessé par les traits puissants de l'amour, il ne possédait plus son esprit. Il revint en hâte auprès de Vaïdehî et la supplia de l'épouser. Mais l'irréprochable princesse repoussa toutes ses avances, invariable sur le chemin de la fidélité. Dévoré par l'impatience, le roi de Lankâ lui fit alors ce terrible avertissement :

— Je patienterai douze mois, fière Sîtâ ; mais si au bout de ce délai

LE LIVRE DE LA FORÊT

tu ne consens pas à me satisfaire, mes cuisiniers te hacheront en menus morceaux pour mon repas !

Sur quoi, il manda d'horribles Râksasîs à qui il ordonna de conduire secrètement la princesse dans un bosquet d'açokas.

— Par des flatteries ou par des menaces, brisez sa résistance. Sur-tout, qu'elle ne s'échappe point ! Malheur à celle qui s'en rendrait coupable !

Les Râksasîs entourèrent Maïthilî et l'entraînèrent vers le bosquet où elles montèrent la garde à tour de rôle. C'était un bois merveilleux tout planté d'arbres extraordinaires et donnant à tout moment, toutes sortes de fruits désirables. Des bandes d'oiseaux y prenaient leurs ébats et des parfums de fleurs flottaient dans les brises. Néanmoins, nonobstant les enchantements de ce site, la fille de Jarâka, affolée d'inquiétude, accablée de chagrin, ne pouvait trouver de repos. Au souvenir de son époux, la tristesse la privait de tout autre sentiment.

*

* *

Lorsqu'il eut tué Mârîcha, Râma se pressa sur le chemin du retour, mortellement inquiet. Comme il se hâtait, coupant à travers halliers et broussailles, un chacal hurla sinistrement derrière lui. « Ces cris annoncent un malheur » se dit-il en redoublant de vitesse. Toutes les bêtes qu'il rencontrait le laissaient à leur gauche. Il aperçut alors Lakchmana qui accourait, tout pâle.

— Malheureux ! Tu as laissé Sîtâ pour venir ici ? Aurais-tu oublié la recommandation que je t'avais faite ? Que sera-t-il arrivé en ton absence ? Hâtons-nous, mon frère, et souhaitons de retrouver Vaïdehî dans l'ermitage, car sur mon chemin se sont multipliés les mauvais présages !

Tout en courant, Lakchmana lui expliquait comment les choses s'étaient passées ; comment, à l'appel de Râma, Sîtâ lui avait ordonné de partir ; comment, sur le refus qu'il lui avait opposé, elle l'avait soupçonné de mauvais désirs. « Alors, indigné, je quittai l'ermitage et partis à ta recherche. »

— Ami, tu n'as pas bien fait de venir ici sans elle ! La voix que tu

LE RÂMÂYANA

as entendue était celle de Mârîcha. Il imitait la mienne, tandis que la mort l'emportait, et Sîtâ imagina que j'étais en danger. Non, mon frère, tu ne devais point laisser la princesse ! Qu'allons-nous découvrir à présent ?

A la cabane, ils ne trouvèrent pas Sîtâ. Ils longèrent la rivière, fouillèrent les bois, visitèrent les cavernes sans résultat. Prenant alors la nature à témoin, Râma s'abandonna au désespoir :

— O soleil, ô toi qui vois ce qui se passe et ce qui ne se passe pas, dis-moi la vérité : où est Sîtâ ? Et toi, Vayou, l'invisible Vent, puisqu'il n'est rien que tu ne saches en ce monde où tu cours toujours, conduis-moi près de celle que je cherche. Sîtâ morte, qu'ai-je à faire de la vie ? Les grands fauves me regardent sans cesse : ils voudraient parler, je le vois à leur expression. A ma question : où est Sîtâ ? ils se dressent soudain et regardent le Sud. Puis, en criant, ils fuient dans cette direction. Viens Saumitri : marchons vers le Midi. J'irai jusqu'au bout de la terre, mais je retrouverai ma bien-aimée. Sans elle, à quoi bon la vie, la gloire, la terre entière ! L'exil semblait léger avec Maïthilî ; sans elle, c'est la nuit qu'aucune aube ne viendra finir.

Ils marchèrent donc vers le Midi. Or le sol était jonché de fleurs coupées :

— Regarde, Lakchmana, ce sont les fleurs que j'avais cueillies pour elle ce matin même !

Plus loin, imprimé dans l'herbe, ils aperçurent le grand pied de Râvana, les signes de sa fuite et l'empreinte légère de Maïthilî. Puis, ce furent les débris de l'arc, du char et des deux carquois. Du sang brillait encore sur les feuillages.

— Des monstres ont dévoré Sîtâ, gémit le prince, et son désespoir redoubla.

Avançant toujours, ils virent les ânes et l'écuyer massacrés.

— En ce lieu, comme tous ces signes le montrent bien, se déroula un combat singulier, observa Lakchmana avec justesse. Nul vestige d'une grande armée. Quelqu'un a lutté contre l'agresseur de Vaïdehî. Cherchons ! Toi et moi, explorons le monde. Les océans, les monts, les forêts, les grottes immuables : ensemble explorons-les, armés de nos grands arcs, jusqu'à ce que nous retrouvions le ravisseur de ton épouse !

LE LIVRE DE LA FORÊT

Cependant, dans son cœur, l'aîné des Râghavas sentait monter une colère aveugle :

– Je poursuivrai de ma vengeance tous les habitants du triple univers si l'on ne me rend pas Sîtâ ! Je suspendrai la course des constellations, j'obscurcirai la lune, je détruirai le Feu et le Vent, je voilerai la face du soleil ! Les monts, je les ébranlerai ; je déracinerai les forêts ; j'assécherai la mer ! Tout ce qui existe, je le soumettrai au pouvoir de Kâla ! Je dépeuplerai la terre, je renverserai les barrières du monde ! La vieillesse, la Mort, le Temps, le Destin : je les anéantirai si l'on ne me redonne pas Maïthilî !

Dans sa fureur, Râma ressemblait au Temps lui-même, quand il met fin aux périodes de l'humanité. Le voyant ainsi, Lakchmana, les mains jointes contre son front, lui dit d'un air abattu :

– Tu ne dois pas, pour la faute d'un seul, détruire les mondes. Que sont devenues ta douceur, ta patience ? Cherchons encore tous les deux et qu'aucun endroit n'échappe à nos regards. Si nos efforts restent inutiles, si nos investigations se révèlent impuissantes, si les dieux, en cette entreprise, te refusent leur aide, alors, mais alors seulement, tu feras ce qui te semble opportun.

Calmé par ces paroles et repoussant les assauts de la colère, Râghava recouvra sa sérénité. Il éloigna ses sombres pensées et, tout en marchant avec son frère, considéra la situation. C'est alors qu'il découvrit Jatâyou, étendu sur la terre et couvert de sang. L'oiseau vomissait une écume sanglante et remuait faiblement. Quand il vit s'approcher ses amis, il souffla d'une voix éteinte :

– Ne cherche plus, Râma : comme il s'est emparé de ma vie, Râvana s'est emparé de ton épouse. Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. Mais contre le Destin, on ne lutte pas !

Le prince, à ce désolant spectacle, posa son arc et pleura.

– O Saumitri ! la perte de mon royaume, l'exil, la mort de mon père, le rapt de Sîtâ et maintenant la fin de ce compagnon : vois comme est terrible mon infortune ! Le roi des vautours, il va périr par l'effet de ma mauvaise chance. Il meurt pour moi, cet ami loyal ; ses souffles vitaux l'abandonnent, ses forces s'évanouissent. O Jatâyou ! si c'est encore possible, parle-moi de ce qui arriva quand tu vis le grand Râksasa !

LE RÂMÂYANA

Et le vautour que Râma caressait en pleurant, lui conta la terrible bataille. Il y usa les derniers restes de sa vie.

— Maintenant, voici ma fin, murmura-t-il. En conséquence, je te révélerai cet ultime détail : l'heure où Râvana s'enfuit avec Maïthilî, c'est l'heure où l'on retrouve ce que l'on a perdu. On l'appelle Vina. Il n'y prit pas garde, le démon aux yeux rouges, mais toi, dorénavant, tu le sais ! Tu as perdu ta bien-aimée pendant l'heure Vina ; c'est pourquoi tu la retrouveras. Inéluctablement !

— Parle, parle encore ! s'écria Râma. Mais le souffle étant sorti du corps de l'oiseau se dissipa dans l'espace.

— Il est mort Jatâyou ! mort à notre service, dit en gémissant Râma. Cette disparition est ma plus grande douleur. Viens, Saumitri, rendons les honneurs funèbres à cette créature au cœur loyal !

Alors, les deux frères, pleins d'une tristesse poignante, dressèrent un bûcher où ils brûlèrent leur compagnon. Tournés vers la région de la mort, ils récitèrent les prières pour sa rapide entrée au ciel, comme s'il se fut agi d'un parent.

*

* *

Après la cérémonie, les deux Râghavas reprirent résolument leurs recherches. Ils franchirent entièrement la forêt de Dandaka, débouchèrent sur une vaste savane, traversèrent plusieurs autres bois et arrivèrent en vue d'amoncellements rocheux. Là, s'ouvraient des cavernes où régnaient des nuits éternelles. Ils n'avaient pas parcouru un demi yojana qu'une innombrable clameur retentit dans la jungle en même temps que des craquements d'arbres qu'on brise. Tout à coup, parut une créature formidable à l'aspect le plus répugnant. Une chose sans tête se dressa devant eux, avec un œil sur la poitrine et une bouche sur l'abdomen. Sa taille atteignait les nuages et sa voix vibrait comme mille orages. Ce tronc décapité, pourvu de jambes, était épouvantable à voir. Un frisson parcourut les deux hommes, tant cet être était laid. Il n'y avait plus moyen de l'éviter car, non seulement il obstruait le sentier mais encore, armé de deux bras immenses, inouïs, il les allongeait en tous sens avec une vélocité prodigieuse. Tout ce qui passait à

LE LIVRE DE LA FORÊT

sa portée, il s'en emparait. Découvrant les deux princes, il n'eut aucune peine à les empoigner :

— Ce jour est fortuné qui vous conduit jusqu'à moi, tonna le géant. Hélas ! votre vie touche à son terme, chétifs humains : je vais me repaître de votre chair !

Râma dit alors à son frère :

— Nous ne pouvons périr ainsi, la honte retomberait sur notre descendance. Coupons ces bras monstrueux qui font la force de cet être !

Disant ces mots, Râma coupa de son glaive le bras qui le retenait prisonnier ; de son côté, Lakchmana fit de même. Amputée de ses membres, l'affreuse forme s'écroula en hurlant.

— Qui êtes-vous, disait-il au milieu de ses cris, quels sont vos noms ? quelle est votre origine ?

— Nous sommes les fils de Daçaratha, répondit Saumitri, nous cherchons Sîtâ que le démon Râvana vient d'enlever.

En entendant cela, l'informe Râksasa ouvrit démesurément son œil unique et, joyeux soudain, s'exclama :

— Soyez les très bienvenus, illustres princes d'Ayodhyà ! Sachez que depuis des années sans nombre, je vous attends. Permettez-moi, à l'instant, de contracter avec vous une amitié véritable.

Alors, il leur raconta comment la malédiction d'Indra avait fait de lui cet effroyable monstre, lui jadis d'une ineffable beauté. « Un jour, pourtant, tu seras délivré de ce châtement » avait ajouté le dieu. « Ce jour-là, les fils du roi Daçaratha te couperont les bras et brûleront ton corps. »

— Depuis ce temps, grâce aux bras immenses qui me furent accordés, j'attrape tout ce qui passe à ma portée et à chaque prise je me dis : inévitablement, Râma et son frère me tomberont sous la main, quelque jour. Or, le voici ce jour ! Soyez bénis ! Ce que vous cherchez, je vous indiquerai la façon d'y parvenir. Je ne sais rien moi-même du lieu où se trouve la belle Sîtâ, mais le nom de celui qui vous y conduira, je pourrai vous le dire sitôt que j'aurai repris ma forme première. Pour cela, creusez une large fosse et brûlez-moi selon les rites !

Obéissant à la minute même, Râma et Lakchmana creusèrent un trou énorme où ils brûlèrent le Râksasa monstrueux. Tout à coup,

LE RÂMÂYANA

dans les flammes qui jaillissaient sans fumée, se dessina un être lumineux issu du gigantesque cadavre ; il était d'une indescriptible beauté. Du haut des airs, il s'adressa à Râma :

– Vaillant guerrier, si tu veux revoir Vaïdehî, il va falloir te faire un ami. Voici comment : il est un singe nommé Sougrîva qui demeure sur une haute montagne, non loin de la Pampâ, la rivière merveilleuse. Avec quatre de ses sujets, c'est là qu'il vit, chassé de son royaume par son frère Vâlin. Il sera ton allié. Il n'est rien qu'il ne sache dans les trois mondes, car il les a parcourus autrefois pour des raisons que tu apprendras. Va trouver les singes qui changent de forme à leur guise. Sîtâ, fût-elle aux extrêmes confins du ciel ou de la terre, ils te la ramèneront les excellents Kapis, après avoir massacré tes ennemis.

L'être de feu leur enseigna la route à suivre et, les saluant avec les deux mains jointes, s'évanouit au milieu des guirlandes de flammes qui montaient du brasier.

Armés de ces précieux renseignements, les deux Râghavas se mirent en route pour la troisième fois. Ils marchèrent longtemps. Sur le chemin qu'ils suivirent, ils rencontrèrent sept lacs que par leurs mérites et la puissance de leur méditation, d'anciens sages avaient fait paraître. Tout le paysage était resté illuminé de leur sainteté. A la vue de ces merveilles, la joie revint dans le cœur des princes. Comme ils approchaient de la montagne où séjournaient les singes, ils découvrirent la Pampâ aux eaux délicieuses à boire, bordée de bosquets enchanteurs que fréquentaient des multitudes d'oiseaux. Râma dit alors à son frère :

– Voici la montagne que nous cherchons : va trouver le valeureux Sougrîva. Cette rencontre est importante ; or, le lieu et le moment en sont venus. Entre les mains de ce noble singe repose notre fortune.

IV. LE LIVRE DE KICHKINDHÂ

Le printemps était venu quand les deux princes atteignirent les rives de la Pampâ. A la vue de ses ondes limpides, de ses berges peuplées d'oiseaux et couvertes d'un gazon verdoyant, Râma sentit s'animer son cœur :

— Regarde, Saumitri, comme ils sont beaux ces bois ; écoute le doux chant de la forêt ! C'est la saison des brises fortunées, c'est le mois parfumé du printemps où naissent les amours. Comme il souffre mon cœur au souvenir de Vaïdehî, comme elle est lourde la nostalgie ! Le bruissement du vent se joint au bourdonnement des abeilles ; des souffles légers jouent dans les feuillages où s'ébattent des êtres multicolores. Naguère, dans notre ermitage, la voix de ma bien-aimée résonnait. Où est-elle, ma jeune épouse aux yeux noirs ? Tout me parle d'elle tandis que la nature se renouvelle. Ecoute, Lakchmana, la chanson des cascades ! Le feu du printemps me dévore ! Les paons dansent sur les prairies neuves, ouvrant leurs plumes couvertes d'yeux. Ce mois des fleurs, qu'il est dur à supporter loin de Sitâ ! L'amour de Maïthilî a envahi mon âme. Vois ces manguiers épanouis : on dirait des êtres égarés par l'amour ; et la Pampâ aux flots brillants se couvre de lotus et de roses. Comme elle brille cette rivière avec ses nénuphars ! Et la brise qui court d'arbre en arbre chuchote des paroles éternelles parmi les fleurs rouges comme du sang !

Ainsi Râma laissait s'exhaler sa plainte et la tristesse enténébrait ses pensées.

— Reviens à toi, ami, s'exclama Lakchmana. Renonce aux engourdissements de ton rêve ! Une longue entreprise t'attend. Réveille tes forces : l'énergie est puissante, seigneur, rien ne l'emporte sur elle ; mais avec elle, tout se peut. Nous retrouverons la fille de Janâka ! Oublierai-tu ta résolution ? Allons ! comme tu me l'as ordonné, je vais m'aboucher avec le noble Sougrîva aux nombreuses ressources !

Du haut de son pic, le roi des singes les avait aperçus. Il vit ces

LE RÂMÂYANA

héros à la démarche superbe, aux épaules larges, et il eut peur. Interpellant ses compagnons, il leur dit :

– Ces inconnus, soudoyés par mon frère Vâlin, viennent sans doute nous espionner. Restons sur nos gardes car je soupçonne quelque machination.

Hanoumat, son premier conseiller, s'avança alors et lui fit remarquer ceci :

– Ici, sur le Malaya, le plus haut des monts, nous n'avons rien à craindre. Ce lieu est inaccessible à ton frère et il le sait. C'est ton naturel simien qui t'égare : tu n'arrives pas à garder l'esprit ferme !

Sougrîva, néanmoins, gagna lestement une cime plus abrupte d'où il commanda à Hanoumat :

– Marche à la rencontre de ces deux archers à la stature redoutable et sonde leurs intentions !

A cet ordre du roi des Kapis, le fils du Vent – Hanoumat aux bras infatigables – se défaisant de sa forme animale, prit les dehors d'un religieux et s'avança vers les princes. Parvenu à leur hauteur, il s'inclina profondément et, plein d'une courtoise modestie, s'informa des raisons de leur présence :

– Je suis le singe Hanoumat. Sougrîva, mon maître, m'envoie connaître le motif qui vous a conduits jusqu'à nous. Il désire votre amitié. Sachez que je suis son ministre venu jusqu'à vos devants sous l'apparence d'un ermite, car je vais où je veux sous les apparences qui m'agrément.

– Réponds au sage Hanoumat, ordonna Râma en se tournant vers Lakchmana. Ce ministre est plein d'éloquence et de qualités ; un ignorant ne saurait tenir ce langage. Ce qu'il dit, comme ce qu'il fait, s'accorde à la bienséance. Dis-lui qui nous sommes et ce qui nous amène.

Ainsi fit Lakchmana. Dépouillant alors son apparence de moine, Hanoumat, le puissant Kapi, fit monter les deux héros sur son dos et gravit, en quelques bonds, les hauteurs où s'étaient réfugiés ses congénères.

Lorsqu'il eut rejoint Sougrîva et l'eut renseigné sur l'origine et les intentions des princes, il ajouta :

– Ils désirent ton alliance ces deux frères. Chasse toute anxiété et

LE LIVRE DE KICKINDHĀ

reçois-les en amis, car s'ils ont besoin de toi, n'oublie pas que toi-même as besoin d'eux.

Rassérééné, Sougrîva s'avança vers Râghava :

– Le fils du Vent m'a fait le meilleur portrait de toi, illustre guerrier ! De plus, la proposition que tu me fais m'honore grandement. Donc, puisque tu le veux, prends ma main dans la tienne ; ensemble, faisons un pacte solide. Que mon bonheur naisse de ton bonheur et le tien du mien, comme les moissons naissent de la pluie dans une terre féconde.

Pendant qu'ils s'embrassaient et se serraient les mains, Hanoumat fit du feu avec deux morceaux de bois et alluma un brasier entre eux. Les deux chefs tournèrent autour en le laissant à leur droite : ainsi fut consommée leur alliance. Sougrîva, rompant alors une branche fleurie, la disposa sur le sol en guise de siège et offrit à Râma de s'asseoir. De son côté, Hanoumat en fit autant avec Lackhmana. Ainsi posté, le roi des singes commenta aux fils de Daçaratha le récit de ses mésaventures. Il leur conta pourquoi l'irascible Vâlin – son frère – l'avait chassé du royaume après lui avoir ravi son épouse ; pourquoi celui-ci l'avait poursuivi par toute la terre jusqu'à ce qu'il découvrit ce lieu rendu inabordable par une ancienne malédiction.

– Il me persécute, ce frère, il est mon pire ennemi ! Toi qui es le soutien du monde, délivre-moi de ces tribulations !

– Tu m'as donné ton amitié, je t'ai donné la mienne, répondit le descendant de Manou, je t'aiderai.

A son tour, le roi Sougrîva jura :

– Quelle soit au ciel ou en enfer, ou partout ailleurs dans les trois mondes, je la délivrerai ta belle épouse ! C'est bien elle, comme je l'avais deviné, qui passa dans les airs emmenée par le méchant Râvana. Lorsqu'elle m'aperçut, elle laissa choir sa cape et ses bijoux. Vois, Râma, nous les avons conservés, tu vas pouvoir les reconnaître.

Découvrant ces objets ayant appartenu à Sitâ, Râma sentit ses yeux se voiler de pleurs et il les pressa longuement sur son cœur.

– Je ne reconnais point les bracelets ni les boucles d'oreilles, remarqua Lakchmana, mais les anneaux de ses chevilles sont bien les siens.

Car c'est ainsi : le noble héros n'avait jamais levé les yeux sur la

LE RÂMÂYANA

femme de son frère ; dans son respect absolu, il n'avait jamais regardé que ses pieds !

Ainsi donc, étroitement unis l'un à l'autre, l'homme et le singe, tous deux, se jurèrent de mettre en commun leur fortune, bonne ou mauvaise.

— Ecoute, maintenant, l'histoire de ce frère aîné, l'indomptable Vâlin, commença Sougrîva. Autrefois, quand mon père mourut, Vâlin devint roi selon la loi immuable. Et personne n'eut à s'en plaindre dans les débuts. Je l'avais moi-même en grande estime et le peuple nourrissait pour lui une véritable vénération. Un jour, pour une femme, il eut à lutter contre un démon puissant que par son extraordinaire bravoure il mit en fuite. Insatisfait de cette victoire, il se lança à sa poursuite. Comme j'aimais beaucoup ce frère, je me joignis à sa course et cette aventure nous entraîna fort loin. Cependant, le démon perdait du terrain. Avisant alors une fissure qui s'ouvrait sur le sol, il s'y engouffra et disparut à nos yeux. Penchés sur le bord de cette excavation béante, nous en scrutions l'obscurité. « Attends-moi » me dit alors Vâlin, et il pénétra seul dans le trou. Une année entière s'écoula et je le pensai mort. Fermant alors ce trou à l'aide d'une roche pesante, je m'éloignai tristement. De retour dans notre ville — la ravissante Kichkindhâ, creusée à même la montagne — et après délibération des fonctionnaires de l'État, on me sacra roi et je gouvernai avec justice, affligé par la disparition de mon frère. C'est à ce moment qu'il revint. Entrant dans une immense colère, il enchaîna ses ministres et m'accabla de reproches. Pendant tout le temps de son absence, tandis que je montais la garde près de la fissure, il avait poursuivi le monstre. L'ayant enfin rejoint et à l'issue d'un effroyable combat, il l'avait tué. Comme le sang de son ennemi remplissait peu à peu le souterrain, il avait cherché la sortie mais elle était fermée. Après de nombreux efforts et grâce à sa force prodigieuse, il avait pu libérer l'orifice. Mais j'étais déjà reparti. Protestant contre son injustice, je lui racontai mon attente et ma désolation ; mais lui, définitivement, m'avait fermé son cœur. Il me maudit et me chassa avec pour tout vêtement ma fourrure naturelle. Cependant, il retint mon épouse et s'adonna, avec les siennes, à une vie de plaisir. A présent, voici le récit de quelques exploits de ce singe incorrigible.

Et Sougrîva, bien assis sur sa branche fleurie, continua :

LE LIVRE DE KICHKINDHÂ

— D'un point à l'autre du globe, avant que le soleil ne se lève, Vâlin court inlassablement. Il arrache les montagnes, il les lance en l'air et les rattrape, tant sa vigueur est colossale ! Rien que pour se divertir. Un monstre énorme à la forme de buffle, orgueilleux de sa force, avait dit un jour à la Mer : « Luttons ensemble, car je ne connais pas encore les limites de ma vigueur ! » « Ton défi, je ne le relèverai point » lui répondit la Mer, « mais va trouver le roi des montagnes, celui-là te donnera le plaisir que tu cherches. » Le monstre se rendit aussitôt auprès de l'Himavat et le provoqua en combat singulier. « Tu souhaites un adversaire, habitant des ténèbres » interrogea le mont, « pour moi, je ne suis que l'asile de pacifiques anachorètes. Il ne me sied pas de combattre qui que ce soit. Mais je vais t'indiquer le rival qu'il te faut : Vâlin est son nom, le fils d'Indra dont la renommée est illimitée. Hâte-toi vers sa capitale et provoque-le au combat ! » Furieux, le démon s'en vint tonitruer sous les murs de Kichkindhâ et Vâlin, importuné par ce vacarme, sortit et s'écria : « Cesse donc de beugler, créature absurde, et tâche au moins de te défendre ! » Alors, ils luttèrent les deux géants ; et Vâlin, plus il se dépensait, plus il sentait son énergie grandir. La brute n'y résista point. Sur quoi, saisissant l'énorme cadavre par les cornes, il le lança à une distance considérable. Le grand corps, traversant l'espace comme un bolide, retomba près d'un ermitage et le saint qui demeurait là fut tout éclaboussé de sang. Ce dernier, par la force de sa sagesse, connut l'auteur de ce geste et pour le punir, prononça contre lui cet anathème : « Qu'il ne pénètre jamais ici, celui qui a souillé ce lieu, et s'il y pénétrait, qu'il meure ! » Depuis, Vâlin n'approche plus de cette contrée, évite même de la regarder. Or, cet endroit n'est autre que celui où nous parlons en ce moment même. Protégé par la parole du saint, il nous assure de la plus parfaite tranquillité.

Ici, Sougrîva fit une pause et se tourna vers la forêt :

— Vois-tu, là-bas, ces arbres aux branches majestueuses, aux troncs énormes, dit-il au premier-né de Daçaratha, ils sont au nombre de sept. Vâlin, les secouant l'un après l'autre, les dépouilla de leur feuillage. Si tu es capable d'en percer un seul de ta flèche, je ne douterai pas de ta victoire contre lui.

— Cette confiance, inestimable à la guerre, je vais te l'inspirer, répondit en souriant Râma.

LE RÂMÂYANA

Le squelette du monstre qui gisait toujours là, du bout de son orteil, il le lança si loin qu'ils le perdirent de vue. Mais le roi des singes lui fit remarquer :

— Quand mon frère projeta le cadavre, il avait encore toutes ses chairs ; aujourd'hui, desséché par l'ardeur du soleil, son poids n'est en rien comparable. Qui donc est le plus fort de toi ou de Vâlin ? La chose est difficile à dire !

Râma, souriant toujours, prit alors son arc et visa le premier des arbres. Or la flèche, le traversant, traversa aussi les sept autres ; puis, continuant sa trajectoire, perça la montagne et s'enfonça dans la terre jusqu'à la septième région.

— Tu as transpercé les arbres, le mont et la terre entière : je sais maintenant que personne au monde ne peut te résister !

Et Sougrîva, enchanté de cette prouesse, les mains jointes contre son front, se prosterna devant le héros.

Dès lors, ils quittèrent le mont Malaya et se rendirent à Kichkin-dhâ, la métropole des Kapis.

— Provoque ton frère, lui conseilla Râma et que s'ensuive un combat singulier. Je viendrai à ton aide.

Sougrîva s'aventura jusque sous les remparts et poussa un cri à fendre le ciel. Dès qu'il l'entendit, Vâlin sortit en rage et se précipita sur son rival. Un pugilat terrible, à mains nues, commença. Râma, l'arc à la main, les regardait. Mais ses yeux les virent tous deux égaux par le corps, semblables exactement l'un à l'autre ; et quand Sougrîva, vaincu, horriblement maltraité, dut se réfugier dans la forêt, le prince lui fit cette remarque :

— Je n'ai point lancé mon trait, ami, car il m'était difficile de savoir qui était Sougrîva, ou qui était Vâlin. C'est pourquoi, arborer un signe, ô chef des Vânaras, afin de m'éviter cette mortelle confusion.

Lakchmana qui les écoutait tressa avec des lianes un collier qu'il passa au cou du Kapi. Alors, une seconde fois, Sougrîva poussa sa terrible clameur et ce cri géant fit trembler les êtres. Cependant, dans la ville des singes, Târâ, l'épouse de Vâlin, s'adressant à son seigneur, lui donna ce sage avertissement :

— Sire, ton frère revient. Habile et prudent comme il est, il n'agit pas ainsi sans s'assurer d'une aide efficace. Ecoute ce que m'a dit ton

LE LIVRE DE KICHKINDHÀ

fil, le jeune prince Angada : deux guerriers incomparables sont venus donner leur soutien à Sougrîva. Il se passe des choses qui menacent ton avenir. Aussi, ne t'enferme pas dans ta rancune et réconcilie-toi avec ce frère qui te servit jadis. Crois-moi : associe-le au trône ; ainsi raccommo   avec lui, tu seras en même temps l'allié des deux héros.

Mais V  lin, emporté par son destin, ne tint pas compte de ce conseil avis  .

– Comment pourrais-je supporter la présence d'un ennemi qui vient rugir à ma porte avec une telle arrogance et qui n'est, après tout, que le voleur de ma couronne ? Mon front n'est pas accoutumé à l'injure et je n'ai jamais reculé dans la bataille. Vois le toupet de l'imposteur, cette résolution, ce tonnerre dans sa voix ! Non : cela n'est pas d'une légère importance ! Tolérer cette offense est bien plus difficile que la mort ! Toutefois, ne te trouble pas, belle T  r  , car si j'  te    Sougrîva sa superbe, je respecterai sa vie.

Alors, T  r   embrassa V  lin de qui la vue était bien chère à ses yeux et celui-ci, rouge de fureur et retroussant son habit, courut mettre un terme au défi de son frère. La lutte fut plus sauvage encore. A coups de pieds, à coups de poings et de genoux, les adversaires se martelaient ; comme deux grands nuages, ils s'entrechoquaient bruyamment. Cependant, V  lin l'emportait sur Sougrîva ; et plus durait l'échange, plus s'accroissait sa vigueur. C'est pourquoi Râghava, qui suivait les assauts des deux coureurs des bois, leva lentement son arc et l'arma d'un trait qui porte la mort. La corde, en se détendant, r  sonna jusqu'aux extrémités du monde et le dard implacable, dans un sifflement terrifiant, s'enfonça dans la poitrine de V  lin.

L'impétueux Kapi gisait maintenant sur le champ de bataille. Mais la vie était encore en lui. Quand il vit Râma s'approcher, il l'apostropha violemment :

– Quel mérite peux-tu tirer de m'avoir vaincu quand j'étais occupé à en combattre un autre ? Je n'ai jamais ravagé ta ville ni jamais ne t'ai insulté : pourquoi me frapper ainsi ? Coupable de cette bassesse, que diras-tu à ceux qui te questionneront ? Pour rendre service à Sougrîva, tu m'as abattu. Sais-tu que si tu m'en avais confié la mission, j'  usse ramené S  t   après avoir terrassé le démon qui l'emporta ? Or, tu me tues lâchement, accomplissant un geste à jamais indigne de ta race !

LE RÂMÂYANA

A ces reproches, Râma fit calmement la réponse suivante :

— La terre est sous le gouvernement des hommes, ô Vâlin ! Mais toi, tu oubliais déjà ta nature simienne. Dès lors, ce sont les hommes qui font justice. Apprends maintenant pourquoi je t'ai châtié : tu as agi envers la femme de ton frère au mépris de la Loi éternelle. Tu vivais avec Roumâ, ô pervers ! Par mon appartenance à l'ordre chevaleresque, je ne pouvais tolérer cette scélératesse. Celui qui fait de sa fille, de sa sœur ou de la femme de son cadet l'objet de sa passion, sa punition, c'est la mort. Et si la Loi n'est pas appliquée, le monde n'en a plus pour longtemps à vivre. Mais il est une chose que tu dois savoir : celui qui accepte le châtiment du maître, celui-là est lavé de sa faute. C'est par ton ignorance de la Loi que tu as agi ainsi. A présent donc, repens-toi et songe à ton existence future.

Après cette harangue, la vérité devint manifeste à Vâlin. Il pleura sur ses torts et, s'adressant au prince :

— Tu as raison, Râma, le roi qui accepte le vice se souille soi-même. Toi, tu vois le but ; tu en connais la nature ; tu sais parfaitement la cause et ses effets. Maintenant, sois-moi secourable, ô guerrier fameux : protège mon fils Angada et Târâ, sa mère, afin que mes mauvaises actions ne retombent pas sur eux !

Et Râma consola Vâlin qui avait gardé toute sa connaissance ; d'une voix douce il le consola. Le grand singe qui n'avait plus qu'un souffle de vie aperçut alors son frère qui s'était avancé :

— Notre lot, en cette existence, n'était pas de vivre heureux l'un près de l'autre ; il en fut décidé autrement. En ce jour, tu retrouves ton royaume ; moi, je pars pour l'empire des ombres. Deviens un père pour Angada, et son bienfaiteur. A présent, prends cette guirlande d'or qui orne mon cou : elle sauvegarde les souffles de la vie et, avec elle, je ne saurais mourir ; or, la flèche qui m'a frappé me fait horriblement souffrir.

Sougrîva, de joyeux qu'il était, devint triste. Cependant, sur l'ordre de son aîné, il enleva la guirlande donnée en d'autres temps par les dieux. Alors, le regard perdu, ses dents formidables s'entrechoquant, le puissant coureur des bois perdit la vie.

Dans les jours qui suivirent eurent lieu les funérailles. Puis, devant Râma, Sougrîva fut sacré une seconde fois. Le fils de Daçaratha demanda alors au chef des Kapis d'associer son neveu Angada au

LE LIVRE DE KICKINDHÂ

gouvernement. Ce qu'il fit. Après quoi, ils prirent ensemble rendez-vous après la saison des pluies afin d'organiser la recherche de Sîtâ.

— Lorsque sera venu le mois de Kârtika, apprête-toi à faire mourir Râvana ; c'est notre pacte à tous les deux. Mais dans l'immédiat, ami, retourne dans ton habitation et profite de ta fortune retrouvée.

Râma et Lakchmana s'installèrent non loin de la cité des singes. Dans le ciel commençaient à s'amonceler les nuages, annonciateurs de la saison bienfaitrice.

*

* *

Cependant, Râghava privé de sa chère épouse, se morfondait. Le sommeil le fuyait. Les nuits succédaient aux nuits et la lune qui brillait au firmament lui rappelait Sîtâ, faisant saigner son cœur. Les pluies vinrent. Le ciel déchiré d'éclairs criait de douleur ; les chemins désertés des hommes se creusaient d'ornières. Râma, plongé dans une langueur infinie, pleurait son amour perdu :

— Les nuages sombres, chargés d'ondées nouvelles, semblent soulevés aux nuages sombres ; ils leur ressemblent les grands éléphants gris que fouettent les averses. Ces flots soudains qui couvrent la terre en larges nappes, Sougrîva les écoute avec plaisir, lui qui a recouvré son empire. Mais moi, sans Vaïdehî, banni de mon royaume, je suis pareil aux berges d'une rivière que le courant emporte. Ma peine me tue et l'eau des pluies me ferme toutes les routes.

Pendant ce temps, dans sa citadelle reconquise, Sougrîva se laissait gagner par les plaisirs et la date promise allait passer. Hanoumat l'exhortait fréquemment à rassembler ses troupes, mais il traînait encore. Un jour, Lakchmana se présenta aux portes de Kichkindhâ. Voyant arriver le guerrier aux grands bras, tout en armes et les sourcils froncés, le roi des Kapis quitta précipitamment son trône et courut se cacher. De loin, il entendit la voix du jeune homme qui lui disait :

— Tu dois savoir que pour l'ingrat, il n'y a pas d'expiation possible. La voie par où Vâlin s'en est allé, elle n'est point fermée, que je sache ! Sois fidèle à ta promesse, monarque, et redoute le courroux de Râma !

— Ils vont venir aujourd'hui même, les bouillonnants Kapis, dit alors Târâ qui s'était avancée. Par milliers de millions tu les verras surgir des quatre coins de l'univers. Il n'a rien oublié notre roi, mais sortant d'une longue période de malheur et tout à sa joie nouvelle, il n'a pas vu venir la date prescrite. Rassure-toi : ils se rassemblent les Haris à la taille colossale et bientôt, se soumettant à ton autorité, ils marcheront pour la grande entreprise.

Entendant ce discours, Sougrîva, penaud, sortit de sa cachette et s'inclina bien bas devant Lakchmana. Il apaisa sa colère et, quittant aussitôt ses divertissements, se mit en devoir de lever son armée.

— Assemble rapidement tous les singes du monde, dit-il à Hanoumat. Qu'ils viennent de toutes les régions. Dans dix jours, ceux qui n'auront pas répondu à ton appel, je les ferai mettre à mort : car c'est l'ordre du souverain que tu transmets !

Dès lors, il en arriva de partout : les Vânaras jaunes comme l'or qui habitent les cavernes ; ceux qui vivent sur les rivages de la mer de lait ; les terribles coureurs de l'Himavat ; ceux qui peuplent les forêts inextricables. Tous, sans exception, accoururent à l'ordre de leur maître. Grim pant alors sur son palanquin, Sougrîva convia Saumitri à prendre place près de lui et c'est ainsi qu'ils s'avancèrent à la rencontre de Râma.

Lorsqu'il découvrit cette immense armée, Râghava fut satisfait du prince des Kapis. La terre entière était couverte de singes. Sautant, pirouettant, criant, gesticulant, les coureurs des bois entouraient leur souverain. On procéda alors au recensement de cette foule. Puis, le roi des singes voulut remettre le commandement au roi des hommes. Mais Râma refusa :

— Il convient que ce soit toi qui restes le maître de ce peuple agile. Tu connais leur nature et sais comment les diriger. Tu es des leurs.

Docile aux injonctions de Râma, Sougrîva composa quatre groupes qui reçurent pour mission de fouiller les quatre régions de la terre. Ils partirent donc vers les quatre points cardinaux, fiers de leurs forces et avides d'aventures.

— Mille singes brillants comme la lune partiront vers l'Orient. Qu'ils marchent sans cesse jusqu'à l'île célèbre des Sept Royaumes — île d'or et d'argent peuplée d'orfèvres. Ils la traverseront. Au-delà, ils

LE LIVRE DE KICHÏKINDHA

trouveront cette première porte ouverte sur la terre, le lieu où le soleil se lève et qu'on nomme Orient. Plus loin, c'est la nuit : cette région, nous ne la connaissons pas. Qu'ils cherchent partout sur leur chemin le démon Râvana ; et si, au bout d'un mois, ils ne le trouvent pas, qu'ils reviennent ! Un mois seulement. Tout retardataire sera passible de mort.

L'expédition du Sud, il la confia à Angada. Avec lui se trouvaient aussi Hanoumat et le vieux Jâmbavat.

— Fouillez les montagnes et les rivières ; ne négligez rien dans votre avance ! Marchez jusqu'au séjour des Saints dont le corps est semblable au soleil, à la lune et au feu. C'est là, au bout de la terre, que sont établis ces terribles conquérants du ciel. Vous ne sauriez dépasser leurs frontières formidables. Là, aussi, se trouve le séjour de la Mort qu'enveloppent d'effrayantes ténèbres. Ceux qui le dépassent ne reviennent plus. Si l'un d'entre vous, le mois achevé, peut me dire « j'ai vu Sîtâ », qu'il soit mon égal dans le gouvernement !

Se tournant ensuite vers le troisième groupe, il dit :

— Vous autres, vous vous dirigerez vers l'Occident. Tout ce que le soleil illumine depuis son lever jusqu'à sa disparition derrière le mont Asta, vous devrez le parcourir. Mais ne dépassez point l'Asta ! Au-delà sont des espaces privés de lumière, illimités, que nous ne connaissons pas. Si vous retrouvez Maïthili, heureux soyez-vous !

S'adressant enfin aux explorateurs du Nord, il ordonna :

— Pour vous, vous marcherez vers le Septentrion, cherchant partout l'illustre épouse de Râma. A vous de parcourir l'Himavat. Dans ces lieux reposent les grandes Eaux. Au milieu d'elles se dresse le mont Somagiri, tout en or, colossal. Ce pays, bien que sans soleil, est éclairé par les reflets du mont. Brahmâ, le maître et père des dieux, y séjourne. Ne vous aventurez pas plus loin : lorsque vous aurez vu le mont Somagiri, le mois passé, revenez au plus vite ! Par-delà règnent des nuits éternelles.

Ainsi s'exprima-t-il, le chef des Vânaras, devant les quatre groupes qu'il avait formés. Conférant ensuite avec Hanoumat, il lui exposa ses plans en détail. Râma comprit alors à quel point il faisait confiance au grand singe et se dit à soi-même : « Ce puissant Kapi au corps de diamant a toute l'amitié de son roi. Il n'est point d'endroit sur la terre, dans les airs comme au sein des eaux où il ne puisse se

LE RÂMÂYANA

rendre. C'est à lui que je donnerai l'anneau où est gravé mon nom ; grâce à quoi, s'il la retrouve, la fille de Janaka n'hésitera pas à le reconnaître pour mon messenger. » Se tenant devant lui, l'aîné de Daçaratha lui dit tout haut cette fois :

— Je me repose sur ta vaillance. Ramène-moi Sîtâ, fils de Vâyou ! Le succès est écrit dans tes yeux !

Et, disant cela, il lui remit l'anneau.

Hurlant, vociférant, faisant claquer leurs machoires, les Kapis prirent la direction des points cardinaux, satisfaits de leur mission, ardents à fouiller le monde. Au bout d'un mois, les troupes de l'Est, de l'Ouest et du Nord revinrent bredouilles. Villes, campagnes, forêts, lacs, montagnes : ils avaient tout visité. Consternés, ils racontaient leurs inutiles recherches.

De leur côté, le singe Hanoumat et ses compagnons avaient soigneusement ratissé la région du Sud. Eux aussi n'avaient rien trouvé. Cette région, ils l'avaient parcourue en tous sens, ne négligeant rien. Mais Sîta était demeurée introuvable.

— Nous sommes tous épuisés de fatigue et nos efforts n'aboutissent pas, constata Angada. Pourtant, nous ne pouvons rentrer les mains vides : la honte nous poursuivrait et la colère de Râghava nous anéantirait. Cherchons encore !

Ils redoublèrent d'application. Or, un jour, ils atteignirent les limites de la terre, le bord du grand océan où s'agitent les vagues monstrueuses. Hélas, ce même jour, le délai accordé prenait fin : un mois entier s'était écoulé depuis leur départ.

— Notre but est manqué et nous avons transgressé les ordres du roi ; il nous reste à mourir, puisque telle est la convention. Pourtant, plutôt que d'encourir cette disgrâce, laissons-nous mourir de faim.

Ainsi s'entretenaient ces singes harassés dont le courage était parti. Un chef proposa d'habiter un souterrain inexpugnable ; mais Hanoumat l'en dissuada :

— Les flèches des deux Râghavas auraient tôt fait de nous en déloger : il n'est rien qui puisse arrêter leur colère.

On en revint donc à la première solution :

— Il n'est pas envisageable de revenir les mains vides. Mourons ensemble !

Tous alors, la face tournée vers l'Orient, firent leurs ablutions et se

LE LIVRE DE KICHKINDHÂ

disposèrent à entamer le jeûne suprême. Ils s'assirent, face à l'étendue redoutable de la mer, et la grande attente commença. Certains se parlaient entre eux et se remémoraient les épisodes de la vie de Râma.

*

* *

Les singes en étaient là quand un vautour vint à passer. Apercevant tant de Kapis réunis et résolus à abandonner leur vie, il se dit, joyeux : « L'une après l'autre, je les mangerai ces créatures, à mesure qu'elles mourront. ». Et il s'en approcha. Ravi de sa découverte, il se posta sur un rocher et attendit. Afin de tromper son impatience, il se mit à écouter leurs propos. Il apprit donc comment Râma avait renoncé au trône et s'était retiré dans la forêt de Dandaka ; comment Mârîcha l'avait trompé par sa magie et comment Jatâyou avait succombé sous les coups de Râvana. Au nom de Jatâyou, il eut un brusque sursaut et s'écria :

— Qui parle de Jatâyou ? où est cet oiseau que j'aime le plus au monde ? Je suis Sampâti, son frère. Aidez-moi à descendre, amis, le soleil m'a brûlé les ailes et j'ai beaucoup de peine à me mouvoir.

— Il veut nous dévorer, se chuchotèrent les singes en découvrant le grand vautour, mais il n'importe : qu'il fasse de nos corps son festin, puisqu'aussi bien nous avons décidé d'en finir. Ainsi, nous atteindrons la perfection.

Néanmoins, Angada que questionnait Sampâti, lui expliqua les raisons de leur présence sur cette grève et pourquoi ils avaient décidé de mourir.

— N'en faites rien, s'exclama le vautour. Je suis sans ailes mais c'est par la parole que je viendrai en aide au fils de Daçaratha. Voici : j'ai vu, moi aussi, le démon Râvana qui franchissait l'espace avec la belle Sîtâ. Elle appelait Râma et Lakchmana et agitait ses bras dans sa détresse. Apprenez maintenant où se trouve le méchant Râksasa : il habite Lankâ, sur une île de l'océan que cent yojanas séparent de cette grève. C'est là qu'il retient Sîtâ prisonnière. Or, je le sais de science certaine, vous l'y trouverez et la ramènerez. Je vois Sîtâ, je vois Râvana. Je possède une énergie visuelle qui me permet de voir à des distances énormes. Trouvez donc le moyen de traverser la mer et la victoire est entre vos mains ! A présent, sachez comment je perdis

LE RÂMÂYANA

mes ailes en cherchant à protéger mon frère : certain jour, avec Jatâyou, nous rivalisions de force et, plein d'ardeur, nous nous élançâmes sur les traces du soleil. Cependant, l'astre arrivant au zénith, Jatâyou se sentit fatigué. Voyant mon jeune frère que le dieu tourmentait de ses rayons, je lui fis un abri de mes ailes. C'est alors qu'elles brûlèrent et que je tombai à pic sur les roches où vous m'avez trouvé. Depuis, je dois ma subsistance à mon fils compatissant qui vient me nourrir régulièrement. Mais je sais qu'un jour mes ailes et mes forces reviendront. Voici la prédiction qui me fut faite il y a cent ans : « Quand viendront les Vânaras innombrables, ce jour-là finira ton malheur. Ne quitte jamais ce roc et surveille inlassablement qui approche. » Ainsi me parla un pieux ermite que j'étais allé consulter dans mon infortune.

Il achevait juste son histoire, le vieux Sampâti, que devant tous les coureurs des bois, ses ailes repoussèrent. Son corps se couvrit de plumes rousses et les forces de la jeunesse envahirent son être. Il frémit de joie. Alors, l'illustre vautour, impatient d'essayer les chemins aériens, s'envola sous les regards heureux des Kapis.

Les choses en étaient là maintenant. Forts de ces renseignements précieux, la horde des singes manifesta sa joie bruyamment. Quand ils se furent calmés, ils se mirent à contempler le grand miroir de l'univers : et tantôt l'océan semblait endormi, tantôt il dressait ses vagues en amas menaçants. L'armée avait fait halte et chacun se disait : « Que faire ? Comment traverser l'onde salée ? » Angada rassembla ses conseillers et leur demanda :

— Qui, actuellement, se sent capable de traverser la mer ? Qui peut franchir cent yojanas et revenir ! Que tous s'interrogent et réfléchissent à cette difficile entreprise.

Alors, un grand singe s'avança et dit :

— Je suis capable de franchir dix yojanas d'un seul bond ; au-delà, mes forces ne sauraient suffire.

Un autre en pouvait sauter vingt ; un troisième trente et ainsi de suite jusqu'à quatre-vingt-dix. A son tour, Angada déclara :

— Pour moi, je puis sauter cent yojanas. Mais après, me restera-t-il assez de forces pour rentrer ?

— Quand bien même en franchirais-tu mille, toi, notre chef, il ne conviendrait point que tu t'en chargeasses, lui fit remarquer Jâmbavat.

LE LIVRE DE KICHKINDHÀ

Le chef envoie en mission mais ne doit en aucun cas être missionné soi-même. Ta place est parmi nous. Si tu t'absentes, l'expédition s'éteint. Que peut espérer une armée sans son guide ?

— Qu'il en soit ainsi, admit Angada, mais alors, il ne nous reste plus qu'à recourir au jeûne suprême.

— Point de jeûne, coupa Jâmbavat. Cette mission, je vais t'indiquer celui qui l'accomplira.

Et il se tourna vers Hanoumat, le prodigieux fils de Vâyou. Celui-ci, paisiblement assis à l'écart, écoutait sans mot dire la conversation.

— C'est à toi que revient cet incomparable exploit, reprit-il. Tout enfant, il m'en souvient, tu vis le soleil se lever et tu pensas qu'il s'agissait d'un fruit. Cherchant à l'atteindre, tu bondis vers le ciel. « Je vais m'en emparer » calculas-tu dans ta candeur juvénile, « ainsi, ma faim ne reviendra plus ! » Tu bondis donc et parcourus ainsi trois mille yojanas. Le soleil, n'appréciant guère ta tentative, te frappa de sa foudre et dans ta chute, tu te brisas la mâchoire. Le Vent, ton père, dans sa douleur, ne souffla plus et le trouble se répandit dans les trois mondes. Pour l'apaiser, Brahmâ t'accorda d'être invulnérable dans les combats et le soleil, calmé, te permit de choisir le temps de ta mort. A présent, devant nous, déploie ta valeur, héros, car tu es le plus agile de nous tous. Franchis la vaste mer : l'armée entière désire contempler ce haut fait.

Sous les acclamations de tous les Vânaras, Hanoumat s'avança, le poil hérissé. Alors, il se dilata démesurément, agitant sa queue de plaisir, montrant à tous sa vigueur. Puis il bâilla, et sa bouche ressembla aux cavernes de l'enfer. Debout, ses épaules touchant les nuages, il salua ses congénères et déclara :

— Puisqu'il est fait appel à moi, me voici. Ordinairement, j'oublie ma force insensée, mais Jâmbavat vient de me la rappeler. Apprenez donc que je puis, sans me reposer, faire mille fois le tour du mont Mérou ; je puis, de mes mains, soulever l'océan et submerger le monde ; le soleil, avant qu'il ait regagné l'Asta, je saurais le rattraper à la course, car je dépasse en vitesse tous les êtres qui voyagent dans les airs. Aujourd'hui même, le monde sera témoin de ma course effrayante !

LE RÂMÂYANA

A ces mots, l'allégresse inonda le cœur des Haris. Dans leur enthousiasme, ils s'écriaient :

– Traverse la grande mer, nous autres resterons debout sur une jambe en attendant ton retour ! Nos existences dépendent de toi !

Hanoumat leur répondit :

– Ainsi soit-il ! Je prendrai mon élan sur le mont Mahendra. Je ne sache personne au monde qui puisse me suivre.

Et le grand singe escalada le mont. La foule l'applaudissait, mais lui, déjà, concentrait son esprit sur la vitesse et, par la pensée, se transportait d'avance à Lankâ.

V. LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

Tourné vers l'Orient, les mains jointes à l'intention de son propre père, Hanoumat se préparait à franchir l'océan. La montagne trembla sous son poids formidable. Quand il en atteignit le sommet, il secoua sa fourrure, frémit et poussa un grand cri. Perché tout en haut de ce pic majestueux, il ressemblait à un énorme nuage. Levant alors la queue, il l'agita en tous sens, puis la replia sur son dos. Ensuite, il raidit ses jambes et se ramassa sur soi-même. Il réfléchissait en même temps au chemin qu'il devait prendre, contenant son souffle dans sa poitrine. Il développa encore son buste et ses bras, prit une forme allongée, coucha ses oreilles et, les deux pieds fermement appuyés sur le sol, se lança dans le ciel immaculé. Arrachés par son élan irrésistible, de nombreux arbres en fleurs le suivirent un moment dans sa course. Les pétales, retombant par milliers sur les vagues, leur donnaient l'aspect du firmament quand apparaissent les étoiles. Hanoumat, les deux bras étendus dans l'espace, filait comme la flèche qui a quitté l'arc. Lancé ainsi sur les sentiers du Vent, il allait comme l'éclair et ses prunelles, semblables à deux brasiers, luisaient — ses prunelles rouges. Il grondait. Sa queue parfois fouettait l'onde salée et l'ombre immense qui l'escortait courait sur la houle affolée.

Alors l'Océan, soucieux de rendre service au terrible Kapi, se dit : « Si je ne prête main-forte au singe Hanoumat, tous les êtres de la création me blâmeront. Il faut éviter qu'il ne succombe à la fatigue, sans quoi la mer l'engloutirait. Il est donc prudent qu'il se repose. » Ayant ainsi réfléchi, Sâgara, fit paraître le puissant mont Mainaka du milieu des gros bataillons de lames de mer. Ce mont, depuis le début du monde, repose sur une des bouches de l'enfer et l'obture. Il sortit donc des vagues sous lesquelles il se tenait caché et fit resplendir son aveuglante masse d'or. Du haut du ciel, Hanoumat pensa : « Qui dresse ainsi une barrière à ma course ? » et, le heurtant de sa poitrine, il le culbuta. Enthousiasmé par la vigueur du singe, le Maïnaka s'écria :

LE RÂMÂYANA

– Viens, illustre fils de Vâyou, fais le reste du voyage sur mon dos ! Je me déplacerai du temps que tu te délasseras. En t'honorant de la sorte, c'est le Vent que j'honore, car je lui dois beaucoup à ton père, ô grand Kapi ! Vois-tu, cher enfant, dans un autre âge de l'humanité, les monts avaient des ailes. Aussi les hommes se demandaient : « S'ils viennent à tomber parfois, que deviendront nos existences ? » Pris de pitié, le roi des dieux leur déclara : « C'est bon, je leur ôterai ces ailes et le relief, dorénavant, sera stable. » J'allais subir ce sort cruel quand Vâyou, soufflant plus violemment, me précipita dans les flots marins. Mes ailes, je les gardai grâce à lui. Tu le vois maintenant, c'est un lien bien puissant qui nous unit. Accepte, en retour, de te reposer parmi mes forêts ; sois mon invité et je t'amènerai jusqu'au rivage que tu cherches !

Ainsi parla le Maïnaka superbe, mais Hanoumat lui fit cette réponse :

– Merci de ton attention, vénérable roc ! Cependant, j'ai hâte d'accomplir ma mission et le jour s'avance. Si je voyageais avec toi, quand serions-nous au but ? En outre, j'ai promis de ne m'arrêter nulle part.

Par amitié néanmoins, le fils du Vent s'appuya d'une main sur le rocher. Puis il reprit sa course vertigineuse. Il s'éleva très haut alors et s'engagea sur les pistes invisibles de son père. Mais voici qu'apparut Sourasâ – la reine des Serpents – envoyée par les dieux afin d'éprouver le singe. Elle avait pris la forme d'un monstre et s'avavançait à sa rencontre :

– Le Destin fait de toi ma pâture, glapit-elle, entre dans ma bouche : je vais te dévorer !

Ouvrant une bouche énorme, elle se tint devant lui.

– Après avoir retrouvé Vaïdehî, je reviendrai me jeter dans ta bouche, je te le promets ! répondit en souriant le Hari.

– Tu crois peut-être t'en tirer par cette boutade, siffla la reine en furie, tu vas apprendre que jamais personne ne m'échappe.

– Ouvre alors une bouche assez grande ! s'impatiente le singe.

Elargissant ses mâchoires, la souveraine ouvrit une bouche de dix yojanas. Mais le Kapi devint large de dix yojanas. Sur quoi Sourasâ l'ouvrit jusqu'à vingt. Alors, d'un seul coup, Mârouti comprima son

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

corps et se fit plus petit qu'une noix. Puis il entra dans l'effroyable gueule et en ressortit aussi vite :

— Je suis entré et sorti : ton privilège est sauf ! A présent, laisse-moi poursuivre mon voyage !

Retrouvant sa forme véritable, la reine, pleine de respect, salua le héros et lui accorda le passage. Hanoumat reprit son vol fantastique, labourant de ses bras les grands nuages. Parfois, il croisait des êtres aériens montés sur leurs chars, ou des bienheureux à qui leurs mérites inouïs avaient ouvert les portes du ciel. Envolé sur le chemin des étoiles, il semblait lui-même une grande étoile.

Alors, une Râksasî nommée Simikâ, le voyant évoluer dans l'azur, se dit avec satisfaction : « Il arrive à point ce grand être, voici bien longtemps que j'étais sans nourriture ; cette fois, je vais pouvoir me rassasier ! » Et, tout en remuant ces agréables pensées, elle saisit l'ombre d'Hanoumat. Son ombre ainsi captive, le Vânara devint pensif : « Voici que quelque chose m'immobilise, je suis comme un navire que malmènent des vents opposés. » Il regarda à droite, à gauche, en haut, en bas et découvrit une créature aux proportions fabuleuses, debout sur les vagues et qui lui criait :

— Où t'en vas-tu, géant que mon appétit désire pour repas ? Viens donc réjouir mon estomac depuis longtemps à jeun !

Voyant la Râksasî se précipiter sur lui, le fils du Vent se grandit encore. Mais la bouche de Simikâ s'ouvrit davantage. Renouvelant alors sa ruse, le singe réduisit brusquement son volume et pénétra à l'intérieur du monstre. Puis, d'un coup, il reprit ses vastes proportions, déchirant les entrailles de son ennemie. Simikâ, en lambeaux, s'abîma dans le bassin bleu de Sâgara.

Comme il se lançait à nouveau sur les chemins invisibles du ciel, il discerna à l'horizon les contours d'une île. « Voici Lankâ » se dit-il plein d'admiration. Songeant alors à sa situation, il pensa : « Lorsqu'ils verront ma dimension formidable, les rusés Râksasas se méfieront. Soyons plus discret ! » et il reprit une taille commune. Parvenu au bout de ce voyage impossible à tout autre, le Kapi s'abattit sur un mont de corail. De son plus haut sommet, il découvrit Lankâ et la contempla. Ce singe, doué d'une merveilleuse résistance, venait de traverser cent yojanas sans ressentir la moindre fatigue. A présent, il contemplait cette ville que le soleil, honteux, évitait d'éclair-

LE RÂMÂYANA

rer tant elle brillait ! Inexpugnable citadelle perchée à la cime d'un roc inaccessible et dont la beauté défiait toute imagination. « On dirait qu'elle lèche le ciel tant elle est haute » se disait-il. Des douves insondables l'entouraient ; sur ses murailles, de redoutables archers allaient et venaient. Elle était ceinte de remparts d'or et sur le toit des maisons s'agitaient des centaines d'étendards et de bannières. Elle paraissait bâtie en plein ciel et flotter parmi les nuages. Telle était Lankâ aux mille tours, aux remparts formidables, née de la pensée d'un dieu — imprenable !

Sur sa montagne solitaire, Hanoumat méditait : « Ce soir, je m'introduirai dans la place forte sous une forme adéquate, car le Vent lui-même ne saurait circuler en ces lieux sans être remarqué. Je conserverai mes traits extérieurs, mais je réduirai ma taille. Puis, à la faveur de la nuit, je tromperai ces gardiens expérimentés que sont les mangeurs de chair et je retrouverai Sîtâ. » Quand le soleil eut disparu derrière l'Asta, Mârouti, rapetissant sa stature, adopta la taille d'un chat et se glissa dans la cité merveilleuse. En vérité, il était bizarre à voir le redoutable Vânara, avec une si petite corpulence ! Cependant, comme il entra dans les rues, il s'arrêta, fasciné par leur inimaginable splendeur ; et son cœur vibra d'une joie forte. Il admira les palais blancs, les jardins nombreux pleins de bosquets parfumés et de fontaines. La lune, tout en haut du ciel, semblait l'escorter avec ses bataillons d'étoiles ; elle couvrait le monde de ses rayons et le singe blanc, immobile, contemplait sa lumière sur les jardins enchantés.

Soudain, le spectre de la ville se dressa devant lui ; revêtue d'une apparence monstrueuse, cette femme lui dit :

— Je suis Lankâ, chétif animal, je t'ai vu t'introduire ici : quel est le sens de ta visite ? Réponds, coureur des bois, tant que la vie habite en toi !

— Nous autres Vânaras, sommes d'un naturel curieux. Pour moi, j'aurais plaisir à découvrir ce lieu : peut-être seras-tu mon guide ?

— Tu ne donnes point tes raisons, singe menteur, tu vas mourir ! siffla l'apparition et, poussant un grand cri, elle frappa le Hari. Furieux, celui-ci bouscula l'étrange gardienne et la renversa. Toutefois, il se garda de la tuer parce qu'elle était femme. Lankâ, se relevant, lui dit alors :

— Je suis l'âme de cette ville. Tu m'as vaincue ; en conséquence,

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

écoute la révélation que je vais te faire et qu'en des temps lointains Brahmâ me fit savoir : « Quand un Vânara te soumettra » me dit-il, « sache que les Râksasas cesseront d'être dangereux ! » Ces temps sont venus puisque tu es là. Entre donc, et fais ce que tu dois !

Alors, Hanoumat inspecta la ville en tous sens. De-ci de-là se promenaient des espions de Daçagrîva ; ces êtres n'avaient qu'un œil, qu'une oreille, qu'une mamelle et ne portaient pas de vêtements. Il les évita grâce à sa forme naine. Il sillonna des boulevards pleins de guerriers, de chevaux, d'éléphants énormes, de chars débordants d'armes de toutes sortes. L'éblouissante montée de la lune accusait la noirceur des Râksasas qui maraudaient dans ces rues, s'interpellant avec violence, secouant leurs bras énormes et proclamant des paroles insensées. Il vit des amoureux aux regards éperdus qui s'enivraient dans la douceur du soir ; ils flânaient, dans ce monde de la belle lune, se livrant aux transports de leur passion. Il rencontra d'éminents sages qui discourent entre eux et dont l'intelligence était si vive que même leur laideur ne se voyait plus. Mais Sîtâ, dont le pied ne dévie jamais de sa route, il ne la remarqua point.

Parvenu près du palais de Râvana, il s'y introduisit et chercha le harem. Circulant à sa guise dans les somptueux appartements, le Kapi visita la demeure de Daçagrîva. D'infatigables guerriers y montaient la garde, porteurs d'armes terribles et montés sur des éléphants à crinières. Les murs brillaient de pierres précieuses incrustées et de revêtements de métaux rares. De partout sourdait une musique divine. Ces salles resplendissantes de bijoux, le singe les fouilla. Mais Sîtâ, il ne la rencontra pas. Et son cœur se serra tandis qu'il continuait sa ronde.

Il découvrit alors, au milieu du palais, le char Pouchpaka, le meilleur des chars, jadis conquis par Râvana pendant sa lutte contre les dieux ; véhicule merveilleux dont la brillance, un jour, avait fait reculer les ombres effroyables de l'enfer. Il étincelait ce char conçu par Brahmâ, recouvert de diamants et de perles. Obéissant aux mouvements de la pensée, il allait sans conducteur, tiré par des loups en or. Sa rapidité égalait celle du vent. Escaladant les marches qui y menaient, le vaillant Hari y pénétra et en parcourut l'intérieur. Or, toutes sortes de parfums en sortaient, souffles invisibles aux caresses légères, cousins du Vent. Ces fumets divins, Hanoumat les reconnut comme ses parents.

LE RÂMÂYANA

— Viens, lui dirent-ils, c'est par là que repose le monarque !

Hanoumat obéit et se retrouva dans une salle immense dont la magnificence écrasait la pensée. « Ne suis-je pas entré dans le Paradis » se demandait Mârouti tout en découvrant les décors extraordinaires. La nuit, cependant, basculait dans la seconde moitié de sa carrière ; un lourd sommeil pesait sur les êtres. Il y avait là un grand nombre de femmes au centre desquelles brillait Râvana, tel le roi des étoiles au milieu de son cortège scintillant. Comme un nuage gros de foudre, il reposait sur un lit de cristal, les membres oints de santal et de safran. L'orgie finie, il sommeillait, étendu sur son divan de parade. L'excellent Vânara se blottit dans l'angle d'un escalier et l'observa. Ses bras terribles portaient les cicatrices nombreuses de ses combats ; ses doigts, semblables à des massues, il les avait allongés sur sa couche opulente. Et le singe contemplait les deux bras de Râvana, paresseusement abandonnés sur les draps précieux, pareils à deux serpents endormis. Couvert de parures, soufflant comme un éléphant, le monumental Râksasa jouissait de la nuit et des rêves. Toutes ces femmes qui l'entouraient, ils les avait conquises et enlevées par force ou par ruse. Parmi elles, il y en avait une qui semblait d'une beauté divine — un astre décroché du ciel. Sa perfection répandait la perfection autour d'elle, comme la lumière fait rayonner le matin. « C'est elle » pensa le chef Kapi et, faisant mille cabrioles, il manifesta sa joie sans retenue. Filant dans toutes les directions, il revenait en dansant, et personne ne le remarquait grâce à son volume minuscule. Il grimpa le long des colonnes, puis se laissait glisser jusqu'au sol, embrassait sa queue, détalait encore, sautait partout, trahissant de cette façon le fond simien de sa nature. Redevenant enfin sérieux, il s'avisa brusquement qu'il ne pouvait s'agir de Sîtâ. « Non » conclut-il fermement, « loin de Râma, Sîtâ ne saurait dormir, ni festoyer, ni se parer, ni boire : cette belle courtisane n'est point la fille de Janaka. Il me faut chercher encore. »

Il visita alors la salle des banquets, jonchée des plats succulents de la veille. Partout des monceaux de viande, des vins de toute origine. Tout en se promenant au milieu des marmites et des outres, il se faisait cette réflexion : « Inspecter les épouses d'autrui n'entraîne pas dans ma mission ; de plus, la Loi l'interdit. Cependant, rien de bas ne s'est présenté dans mon cœur. Or le cœur est le moteur de tout : des bon-

nes et des mauvaises actions, et le mien est inébranlable. » Rassuré sur soi-même, l'excellent singe, s'éloignant du gynécée, redoubla d'attention. Malgré tout, Maithilî demeurerait introuvable. Il fouilla les tonnelles, les chambres, les belvédères, les pavillons : en vain. « Sîtâ n'existe plus » finit-il par admettre. « Pour avoir observé son devoir, elle aura encouru la colère de Râvana. Hélas ! comment me représenter devant Râma ? Il me reste à mourir ! C'est inutilement que j'ai franchi l'océan puisque mes démarches n'aboutissent pas. » Il s'absorba un instant dans ces sombres pensées, puis, se souvenant d'un vieux proverbe « la persévérance est le commencement de la réussite », il revint sur ses pas. Les salles, les charmillles fleuries, les lieux de divertissement, il les visita à nouveau, perquisitionnant avec ardeur. Il descendit, monta, vint et revint, retourna tout, sauta dans les placards, ouvrit les portes, regarda dans les coffres, secoua rideaux et tentures : pas un espace d'un empan qu'il n'explorât minutieusement. Toutes les femmes du Râksasa, il les revit ; mais de Sîtâ, point. Toutes ces belles endormies, une seconde fois il les passa en revue, mais il n'aperçut pas la douce épouse de Râma.

L'âme accablée, il cessa de chercher. S'élançant du haut du palais, il s'abattit sur les remparts. Assis sur les murailles, la queue pendant dans le vide, le singe demeura perplexe. La nuit s'avancait lentement tandis qu'il méditait sur son infortune : « Est-elle ici, réellement », calculait-il, « Sampâti ne se trompe-t-il point ? Non ! c'est impossible ! Et si le roi de Lankâ l'avait laissée tomber dans sa fuite ? A moins que, de frayeur, elle ne soit morte entre les bras du monstre ? Sinon, dans leur cruauté, les Râksasas l'auront peut-être dévorée ? Quoi qu'il en soit, je ne puis rentrer sans nouvelles. D'un autre côté, si je ramène le funeste message, une grande calamité suivra mon retour, car le malheur engendre le malheur. Il me reste à vivre ici, retiré dans une forêt solitaire, me nourrissant de racines et de fruits. Ou bien je mourrai par le feu ; ou par l'eau ; ou je cesserai de manger. Mais point de retour sans Vaïdehî. » Ainsi erraient les pensées d'Hanoumat, le brave Kapi, et sa silhouette se détachait tout en haut des murs de Lankâ. Derrière lui montait la lune ; à jets continus, l'astre froid déversait ses rayons nacrés sur la terre et sur l'océan. C'est alors que visité par une inspiration, le fils de Vâyou se leva tout droit sur les créneaux et s'écria :

LE RÂMÂYANA

— Voici, là-bas, un bosquet d'açokas dont les branches font un épais rideau ; je n'ai pas encore promené mes regards en ce lieu. Mais d'abord, concentrons-nous et rejoignons la princesse par la pensée !

Alors, rendant grâce à son père, aux divinités, à Râma, il salua les points cardinaux. Puis il se rendit en esprit dans le bosquet merveilleux et vit Sîtâ, aussi nettement qu'un voyageur découvre un paysage où le soleil darde ses rayons. Sans attendre davantage, il quitta les remparts et se hâta vers le jardin.

Rapide comme l'éclair, il sautait de branche en branche, éveillant mille volatiles endormis. Apeurés, ceux-ci fuyaient de tous côtés, secouant de leurs ailes les ramilles et faisant tomber les pétales, par milliers. Le Vânara, couvert de fleurs, continuait sa course et les êtres disaient en le voyant passer : « C'est le Printemps ! » puis ils le perdaient de vue, le retrouvaient plus loin tout chargé de lianes, franchissant par bonds rapides les clairières inondées de lune. Sur son passage, Mârouti remarqua de beaux étangs couverts de nénuphars ; le sable de leurs rives était fait de coraux et de perles. Avisant alors un grand arbre, il grimpa lestement jusqu'aux plus hautes branches. « D'ici » se dit-il, « j'apercevrai Vaïdehî. Certes, ce ravissant bosquet est digne de la princesse ; néanmoins elle y est prisonnière et je suis ici pour la délivrer. » De son poste d'observation, sa vue englobait toute l'étendue du bois. Dissimulé dans l'épaisse frondaison, il pouvait tout surveiller à sa guise.

De fait, il était inimaginablement beau ce site, d'une beauté supérieure, pareil à un second ciel ; avec ses arbres fleuris en toute saison, ses bassins pleins de reflets et ses temples brillants, il ressemblait au Paradis. Bien calé sur une fourche altière, Hanoumat voyait tout cela, humant les arômes exquis que promenaient les souffles de la nuit.

C'est alors qu'il vit venir une jeune femme aux vêtements usés, aux traits tirés, au visage triste mais dont l'expression lui parut céleste. D'horribles Râksasîs l'accompagnaient. Toutes se dirigeaient vers un cours d'eau limpide qui serpentait au pied du grand arbre. Cette femme, le singe supposa que c'était Sîtâ. « Sa taille est charmante, son visage à lui seul repousse l'obscurité, ses yeux ressemblent à de grands lotus kamala. Je ne puis me tromper : c'est bien là l'épouse de Râma. » Il songea alors : « Qu'ils sont harmonieux ces deux êtres, les centres de leurs cœurs sont confondus, si bien que l'esprit de l'un s'est

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

arrêté sur celui de l'autre. Ils ont le même souffle vital, en sorte qu'ils ne sauraient vivre un seul instant sans songer l'un à l'autre. » Envahi par ce sentiment, le Kapi se réjouit jusqu'au fond de son âme. « En vérité » conclut-il, « le triple univers entier ne vaut pas un sourire de cette déesse aux cheveux noirs ! »

Maintenant, la nuit touchait à son extrémité. Au loin, Hanoumat entendit les prêtres de Lankâ réciter leurs prières. Dans son palais, le puissant monarque s'éveilla. Sitôt levé, il pensa à Vaïdehî et sa passion se ralluma. Oubliant tout le reste, il ne souhaite plus que de la rejoindre et, entouré de nombreuses courtisanes, il se dirigea vers le bosquet d'açokas. Au bruit des anneaux de chevilles, le Kapi sut que Râvana approchait avec ses concubines. Ivre d'orgueil, d'amour et de vin, drapé dans sa tunique écarlate, les yeux brillant d'un rouge intense, le monstre parut. Blotti derrière son écran de feuillage, le fils de Vâyou le dévisageait. « C'est Râvana » se dit-il avec admiration, et, descendant de sa cachette, il en chercha une autre plus sûre où il se rendit invisible.

Alors, la princesse leva les yeux sur le grand Râksasa et, telle une graminée qu'une rafale agite, elle trembla. Sous le poids de son excessive douleur, elle était comme une barque trop chargée qui sombre ; ou une harpe dont on ne touche plus les cordes. S'approchant d'elle, Daçagrîva, adoucissant sa voix, lui tint ce langage flatteur :

— Je t'aime, femme incomparable, mais je vois que tu es sans passion pour moi. Aussi me garderai-je de te toucher. Rassure-toi ! Je cherche ta véritable affection. Cependant, réfléchis : elle va passer ta séduisante jeunesse et ce que le temps emporte, il ne le rend plus. Sois donc mon épouse, Dame craintive, n'attends plus trop longtemps. L'Auteur de la Beauté, lorsqu'il t'eut façonnée, il chôma, j'en suis sûr ! C'est pourquoi celui qui te rencontre ne peut plus t'oublier. Tu auras tout, près de moi. Sois ma femme et fuis cette tristesse qui ne te va point !

Ainsi s'exprima le chef des Râksasas ; mais derrière ses paroles mielleuses, de ses yeux rouges, il la convoitait.

— La richesse ni la gloire ne pourraient me séduire, maudit ! Détourne-toi de moi qui appartiens à un autre, car je suis à Râma comme la lumière est au soleil ! Rends-moi à mon bien-aimé ! Si tu refuses, tu entendras le bruit formidable de son arc !

A ces fières paroles, Daçagrîva répondit d'un ton désagréable :

— Plus on fait preuve de galanterie avec les femmes, plus on tombe dans leur esclavage ! C'est mon amour pour toi qui te protège, sans quoi tu serais morte. Souviens-toi de ceci malgré tout : il te reste encore deux mois pour te plier à mes désirs ; au-delà, mes cuisiniers feront de toi mon repas du matin !

Sur cette redoutable menace, plein de rage, le monstre à dix têtes avec ses dix diadèmes se retira dans sa demeure. Il partit, le colosse effroyable, semblable au voile de la nuit, et ses pas faisaient trembler la terre. Aussitôt après, les Râksasis qui gardaient la fille de Janaka firent cercle autour d'elle. De leurs voix perçantes, elles l'apostrophaient :

— Comment peux-tu mépriser l'illustre Râvana, femme déraisonnable ! Lui, le souverain de l'univers dont la gloire n'a pas sa pareille ! Tu dédaignes un maître opulent pour un vagabond qui a perdu son royaume ! Qu'attends-tu pour te soumettre à la volonté de Daçagrîva ? Comprends-tu que tu pourrais devenir la première femme de Lankâ ?

Et tantôt elles la menaçaient, tantôt elles cherchaient à la convaincre avec de perfides discours. Mais la belle Sîtâ, sourde à leurs criaileries, se désolait, en proie au plus vif désespoir.

— Déchirez-moi, s'écriait-elle, je voudrais mourir, tant il est dur de vivre sans Râma ! Qu'elle soit maudite la condition des hommes puisqu'on ne peut, librement, abandonner l'existence ! Seuls sont heureux ceux pour qui l'amour ne peut engendrer ni passion ni douleur parce qu'ils ont renoncé à l'une et à l'autre.

Et, saisie de longs tremblements, elle se ramassait sur soi-même, cachée sous ses beaux cheveux noirs.

Revenu dans son arbre, tapi au plus épais des feuilles, Hanoumat écoutait et dans son esprit se disait ceci : « J'ai tout vu de Lankâ ; la puissance de cette ville, je la connais ; de même celle de son chef. Rassurer la gracieuse épouse du prince, voilà ce qu'il me faut faire à présent. Je vais redonner espoir à Vaïdehî. Parler en présence de ces geôlières hideuses est impossible. M'adresser à elle en sanscrit, avec ma taille minuscule et ma silhouette de singe la jetterait dans l'épouvante : elle me prendrait pour un Râksasa qui change de forme. Il faut pourtant trouver un moyen avant la naissance du jour. Je vais

donc lui parler de Râma, du haut de ma retraite, sans bouger ; à voix basse, je lui rapporterai les paroles de son cher époux.

Alors, d'un ton doux et agréable, selon les lois inflexibles du langage, des rythmes et de la scansion, dissimulé dans l'entrelacs des branches, le singe dont les yeux luisaient comme des braises lui raconta l'histoire entière de Râma. En entendant le récit merveilleux, l'infortunée princesse sentit frémir son âme. Levant alors les yeux, elle aperçut le ministre de Sougrîva. Elle vit le Hari vêtu de blanc, brillant comme l'aurore, et tout d'abord elle eut peur. Puis, le considérant encore, elle se dit : « C'est un songe, une illusion ! Pourtant, je ne dors point et sa forme semble bien distincte. De toute façon, ce qu'il vient de raconter me convient. Qu'il en soit donc comme il le dit ! » En l'entendant, Hanoumat descendit de sa cachette et, plein de compassion, l'expression empreinte de modestie, il s'inclina devant elle en joignant les mains sur sa poitrine. De sa voix douce il demanda :

– Qui es-tu, femme irréprochable ? et pourquoi ces pleurs ?

– Je suis Sitâ, la fille de Janaka, l'épouse de Râma à l'immortelle sagesse, lui répondit la jeune femme et elle lui fit le résumé de son histoire.

Mârouti, reprenant la parole, annonça simplement :

– Je suis le messager de Râma. Je viens te rendre courage.

Une joie extrême les envahit alors tous les deux et, dans une confiance réciproque, ils se mirent à converser plus librement. Cependant, plus il se rapprochait, plus Sitâ redoutait que cet être à l'extérieur de Kapi ne fût Râvana. C'est pourquoi le Vânara lui dit :

– Le ministre de Sougrîva, c'est moi, le singe Hanoumat. Je suis entré dans Lankâ après avoir traversé l'océan. Je suis venu te voir. Ne redoute plus rien : je ne suis pas celui que tu crains !

Hanoumat fit alors un portrait précis de Râma ; puis il parla des objets qu'elle avait laissé tomber pendant que le démon l'enlevait.

– Les parures que tu laissas choir, mon souverain les présenta toutes au fils de Daçaratha. A présent, regarde cet anneau où est gravé son nom : c'est pour que tu me croies qu'il me le confia. Prends-le et ne te trouble plus, ton infortune va cesser !

Maïthilî saisit l'anneau que lui tendait le singe et ses yeux s'embaïrent, tant était forte sa joie. Elle connut alors qu' Hanoumat était vraiment un singe, l'allié de Râma, et que les jours approchaient

où elle reverrait son seigneur. Dès lors, le messenger fut son ami et elle se tut pour l'entendre parler encore. Avec une vive allégresse, le Kapi lui dit :

– Je te le jure, ô déesse, tu le retrouveras sous peu ce mari incomparable dont la parole m'est devenue plus précieuse que ma propre vie ! Lorsque je lui aurai parlé, il accourra pour te libérer. Mais non ! si tu le souhaites, je vais te libérer sur l'heure : monte sur mon dos et promptement nous allons passer la mer ! Ma force est telle que je pourrais, si je le désirais, transporter Lankâ, son maître et toutes ses armées ! Aujourd'hui même je te remettrai au prince et, pour le bonheur de toute la terre, vous serez réunis. Monte sur mes épaules, belle Sîtâ, partons sans attendre !

Mais Sîtâ le regardait en souriant :

– Comment, toi qui as une si petite stature, pourrais-tu m'emmener si loin, excellent singe ?

Hanoumat, à ces mots, s'avisa qu'il avait conservé sa petite taille. « Elle ignore tout de mon pouvoir et de ma vigueur » pensa-t-il tout bas, « je vais lui montrer ce dont je suis capable. » Il se mit alors à grandir et se fit aussi vaste qu'une montagne.

– Seul un être exceptionnel pouvait parvenir à ces rivages inabornables. Je reconnais ta vigueur, terrible fils du Vent, et te crois capable de me délivrer. Mais cet acte-là revient à Râma. C'est pour sa gloire que j'attendrai encore afin que lui, et nul autre, me rende la liberté. Et puis, ne l'oublie pas : lui seul aussi peut me toucher sans employer la force ou la ruse.

Ces raisons plurent au singe :

– Je pars, dit-il, Râma apprendra de ma bouche tout ce que tu dis et fais. Maintenant, donne-moi un signe de reconnaissance pour qu'il ne doute point de mon témoignage.

– Eh bien, lui répondit Sîtâ, parle-lui du corbeau qui se jeta sur moi et me déchira si cruellement. Cette histoire, nous ne sommes que deux à la savoir. Rappelle-lui aussi cette marque qu'il peignit un jour sur mon front : ce détail, qui, hormis lui, pourrait le connaître ? Rapporte ces choses au Magnanime, et il saura dans son cœur que tu m'as rencontrée.

Puis, Maïthilî décrocha une perle qui ornait sa chevelure et la donna au grand Kapi comme complément à son message.

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

— Il m'a aidée à vivre ce bijou ; je le voyais, je voyais Râma. Sans lui, je ne saurais résister longtemps. Va vite et rejoins le prince : ma vie est entre tes mains !

Hanoumat prit la perle et la dissimula avec soin. Puis, ayant fait trois fois le tour de la jeune femme en la laissant à sa droite, il se prépara à partir.

*

* *

Une fois seul, le valeureux singe se prit à réfléchir : « Avant de rejoindre l'armée qui m'attend, je vais me faire une idée de la résistance de l'ennemi. Il faut qu'il sache, l'orgueilleux Râvana, ce que vaut sa force par rapport à la mienne. Ce bois d'açokas rempli de merveilles, je vais le saccager. Irrité, le roi de Lankâ engagera le combat et je mesurerai la valeur de ses guerriers. » Il médita cela, le meilleur des Vânaras et se mit, incontinent, à culbuter les arbres, à arracher les lianes, à dévaster les pièces d'eau. Il mit le bosquet à sac. Après avoir donné à Râvana cette grave raison de mécontentement, il s'assit sur un portail en arcade et attendit.

Le cri des oiseaux, le craquement des arbres fracassés s'entendirent jusqu'à Lankâ. Alertées par ce vacarme, les gardiennes de Sîta constatèrent la dévastation. Découvrant alors le singe colossal, elles coururent chercher de l'aide. Hanoumat, pour les effrayer, avait excessivement développé sa silhouette.

— Dans ton bosquet d'açokas, déclarèrent-elles à Daçagrîva, un Hari aux dimensions prodigieuses converse avec Sîtâ. Il a tout ravagé sauf le lieu où se tient la princesse. Sa force est incalculable. A présent, il attend sans doute que se manifeste ta colère afin de te défier. Punis cet impudent de façon exemplaire si tu ne veux pas que ta renommée en souffre !

A cette nouvelle, le monarque furieux dépêcha instantanément quatre-vingt mille guerriers pour s'emparer du singe. Dès qu'ils le virent, ils se ruèrent dans sa direction avec toutes sortes d'armes. Lui, conscient de sa force, haut comme un mont, fouettant la terre de sa queue, lança une grande clameur. D'une voix énorme, il criait :

— Gloire à Râma et à ses alliés ! Victoire au maître de la terre !

LE RÂMÂYANA

Moi, je suis Hanoumat aux bras infatigables ; ma force n'a d'égale qu'elle-même !

Saisissant alors une gigantesque barre de fer appuyée près du portail, il s'élança contre ses ennemis et en fit grand carnage. Lorsqu'il les eut tous anéantis, il déposa la barre et revint s'installer sur le portail. Alors, Râvana envoya contre lui son fils Prahasta. Cependant, perché sur la porte, Hanoumat se disait : « J'ai ravagé le jardin d'açokas, c'est le temple à présent qu'il me faut démolir. » Prenant son élan, il grimpa tout en haut du temple. Les gardes qui l'avaient vu se jetèrent sur lui ; mais, attrapant une colonne et faisant avec elle de terribles moulinets, il les massacra. Puis, il mit le feu à l'édifice et à nouveau fit retentir sa clameur :

— Victoire à Râma ! Victoire à Sougrîva ! Je suis Mârouti, leur serviteur, le fils chéri de Vâyou ! Que pourraient cent Râvana contre ma fougue irrésistible ?

Et il regagna le portail. Pendant ce temps, l'armée de Prahasta était arrivée et un combat sauvage s'engagea au cours duquel le fils de ce chef trouva la mort.

Daçagrîva, que la rage consumait, envoya alors successivement les sept fils de son premier ministre avec leurs troupes ; puis cinq généraux et leurs armées. Mais rien n'y fit. Mârouti, debout sur le portail, combattait comme mille éléphants. Parfois, en incursions rapides, il sautait dans les rangs ennemis, leur infligeant des pertes sévères ; puis il revenait vers son portail. « J'ai vu des singes d'une vigueur exceptionnelle : Vâlin ou Sougrîva, Jâmbavat aussi » songeait Râvana, « mais comme celui-là, jamais ! Cet être détient une force et une intelligence supérieures. » De fait, le grand Kapi, brillant comme le soleil, tenait tête à toutes ces armées intrépides. Ce fut alors le tour du jeune Akcha, l'un des fils du roi de Lankâ, connu pour son audace. Pendant l'engagement, il réalisa de surprenantes prouesses. « Certes, ce n'est point là l'œuvre d'un enfant ce qu'accomplit ce Râksasa » pensait Hanoumat, « sa hardiesse me touche ; il me fait face, plein de fierté ; il me défie sans baisser les yeux. Non ! un tel adversaire n'est pas méprisable ! Hélas, pourtant, le Destin tatonne autour de lui : il est tout proche le terme de sa vie ! » Soulevant alors le char monstrueux du jeune héros, il le projeta sur le sol. Empoignant ensuite Akcha par les jambes, il le fit tourner dans l'espace et le

fracassa contre un arbre. Après quoi, le fils de Vâyou retourna sur son portail, impatient d'affronter d'autres antagonistes.

Cette fois, Râvana fit appeler son fils préféré, Indrajit, dont les mérites égalaient les siens.

— Il n'est aucun exploit que tu ne puisses accomplir, observa-t-il, ton énergie vaut la mienne. Cours et retire à ce Kapi son arrogance en même temps que sa vie !

Affamé de combats, le bouillonnant Indrajit se pressa vers le champ de bataille. Hanoumat, entendant le roulement de son char et la vibration de son arc, frémit de joie. Dès qu'ils se virent, sans se soucier du danger, les deux héros se jetèrent l'un contre l'autre. Mais ni le singe ni le Râksasa n'arrivait à prendre son adversaire en défaut. L'un se précipitait sur l'autre ou l'autre sur l'un sans jamais faire pencher la balance de la victoire. « On ne saurait tuer un tel ennemi » réfléchissait Indrajit, « il faut user de ruse car ce guerrier est invulnérable ». Il eut alors recours à une flèche dont le pouvoir était de paralyser celui qu'elle frappait. Cette arme de Brahmâ, le Vânara dut la supporter. Atteint au beau milieu de la lutte, il sentit ses forces se souder ensemble. « Je ne puis me soustraire au pouvoir de ce dard » calcula-t-il « cependant, l'Aïeul des mondes s'est toujours montré compatissant envers moi et cette flèche lui appartient : je m'en remets donc à son bon vouloir. Du reste, je ne ressens aucune peur. Au fond, qu'ils me capturent les Râksasas, cela me vaudra au moins une entrevue avec leur chef ! » Son plan arrêté, le Hari demeura immobile. Aussitôt les coureurs de nuit l'assaillirent, le bousculant et l'injuriant. Dans leur hargne, ils allèrent même jusqu'à le lier avec des cordes de chanvre, sans se douter qu'ils le délivraient ainsi du lien de Brahmâ. En effet, cette arme ne pouvait retenir celui qu'enchaîne un nouveau lien. Indrajit le vit cependant et se dit en soi-même : « Hélas ! mon exploit perd toute sa valeur ! Or, ce lien magique détruit, il ne m'est plus possible de le reproduire. » Hanoumat, bien que libre, n'en montra rien. Sans répliquer, il se laissa houspiller par la bande des Râksasas.

Il fut ainsi traîné devant le roi.

— Qu'on le brûle ! criaient certains. Qu'on le mange ! vociféraient d'autres.

Et tous se moquaient de lui ; et tous le frappaient de leurs poings

LE RÂMÂYANA

noirs. Pousse dans une vaste salle, il découvrit Râvana, colossal, assis sur son trône avec ses conseillers près de lui. Le monstre, immobile, le regardait. « Quelle puissance, quelle majesté » se dit Mârouti, « sans sa nature perverse, ce souverain pourrait être le maître du monde ! » Et il s'avança vers lui.

— Qui est-il ce gredin, et pourquoi ces désordres, rugit le monarque au comble de l'exaspération. Quelle raison motive sa présence sur mon île ? Qui se dissimule sous son apparence de singe, car sa force immense n'est assurément pas celle d'un Kapi ? Qu'il réponde ! Qu'il dise la vérité ! D'où vient-il réellement ?

Le fils de Vâyou, que Râvana dévisageait, répondit tranquillement :

— Je suis venu sur l'ordre de Sougrîva, ô roi ! Je suis son messager. En vérité, je suis bien un singe et c'est pour te rencontrer que j'ai dévasté ton bosquet. Je n'avais point d'intentions belliqueuses, mais quand tes soldats sont venus, c'est pour me défendre que je les ai affrontés. Pour ce qui est du trait que ton fils Râvani m'a envoyé, l'ignorance de tes guerriers m'en a délivré. A présent, sache que Râma, assisté par des milliers de Vânaras qui changent de forme, s'apprête à franchir la mer pour te vaincre. Avant que ne se produise l'inéluctable, libère la fille de Janaka, rends-la au prince très-redoutable ! Pour moi, je serai capable de ruiner ta ville, mais il ne me revient pas d'accomplir ce geste. Quant à lui, il peut tout. Amende-toi s'il n'est pas trop tard et réintègre le chemin du devoir !

En guise de réponse, Daçagrîva, le visage convulsionné par la rage, ordonna qu'on le mît à mort.

Toutefois, cette condamnation n'obtint point le suffrage de Vibhîchana, son plus jeune frère :

— Sire, tempère tes passions, lui dit ce Râksasa qui respectait la Loi : il existe une règle inviolable que tu connais et ne pourrais enfreindre sans t'exposer à de terribles conséquences : le messager, jamais on ne lui prend la vie. Le fouet, la mutilation, la tonsure, toute marque imaginable est permise. La mort, jamais. Cela, on ne le vit en aucun temps.

— Tu as raison, admit Râvana après réflexion, le meurtre d'un messager est une faute. Trouvons donc un autre châtiment. Les singes, ma foi, tiennent leur queue en grande estime. Qu'on la lui brûle et

qu'il rentre sans queue ! En attendant, promenez-le ainsi dans les rues de la ville afin que tous le voient !

A ce commandement, les noirs Râksasas s'empressèrent autour du Hari. Ils fixèrent un tampon d'étoupe le long de sa queue, après quoi, l'ayant imbibé d'huile, ils y mirent le feu. Puis ils l'entraînèrent dans les rues. « Ces liens, je pourrais les briser et faire un nouveau massacre de ces brutes. Mais il est meilleur de patienter. La ville, je l'ai visitée pendant la nuit et tout n'y était pas visible ; maintenant qu'il fait jour, je pourrai y faire d'intéressantes observations et mieux connaître la défense des Râksasas. » Tout en calculant de la sorte, le Vânara fouettait les monstres de sa queue flamboyante.

Là-bas, dans le bosquet d'açokas, la nouvelle parvint à Sitâ :

— Ce singe au visage roux, on lui brûle la queue pour ses actes barbares ! lui annoncèrent les Râksasîs.

Dans sa peine, Maïthilî invoqua le dieu Vâyou et lui dit :

— Si je suis restée fidèle à Râma, ô divin porteur d'offrandes, souffle froid pour ton fils !

Descendant aussitôt de l'éther illimité, Vâyou se fit glacial pour réjouir Sitâ et le grand Kapi dont la queue brûlait se demandait : « D'où vient-il que ces flammes ne me font point souffrir ? Un ruisseau de fraîcheur circule dans ma queue. D'où m'arrive cette précieuse protection ?

Et il sentait comme un froid de neige se déposer sur lui.

— Et puis quoi, s'écria-t-il tout à coup, ces choses ont assez duré ! Donnons une leçon à ces mauvaises créatures !

Rompant alors ses liens et renversant ses tourmenteurs, l'impétueux Vânara s'élança vers les portes de Lankâ. Découvrant un rondin de bois, il le brandit pour repousser ses poursuivants. Puis, escaladant les murailles, il se hissa sur les toitures et, de sa queue ardente, entreprit d'incendier la ville.

Il courait d'un toit à l'autre, entraît dans les palais, ressortait par les balcons, tel un tourbillon de feu. Quand il jugea l'embrasement suffisant, il gagna la plus haute tour et se reposa. Toutefois, il avait épargné la demeure de Vibhîchana. Assis en ce lieu qui dominait tout, plein d'orgueil, il contemplait son œuvre. Cependant, le vent s'était levé ; dans un crépitement assourdissant renforcé par l'éclatement des

LE RÂMÂYANA

pierres, la citadelle entière flambait comme une torche. Debout sur la vertigineuse terrasse, Hanoumat se mit à briller comme plusieurs soleils. Clamant alors son nom, il bondit hors des remparts, rejoignit le bord de l'océan et y plongeait sa queue pour l'éteindre.

Lankâ flambait au loin. Brusquement, le Hari pensa : « Et si la princesse avait péri dans ce brasier formidable ? Si, dans ma fureur, j'avais anéanti mon projet ? Ma mission, après tout, se bornait à revenir près de Sougrîva pour lui annoncer la découverte de Sîtâ. Que soit maudite ma nature de singe ! Ces tendances capricieuses, impulsives, sans frein ! Pas de doute : je suis le fléau du monde ! A moins que par ses mérites infinis, la jeune femme ait échappé au sinistre ? C'est vrai cela : que peut le feu contre le feu ? La perfection est un abri contre tout. Les flammes, très certainement, elle pourrait les consumer cette déesse ! » Ainsi couraient les réflexions du Kapi et, comme il méditait sur le pouvoir des vertus, il entendit des voix qui venaient du ciel et qui disaient : « Elle a subi de grands dommages la ville de Râvana ; mais pour Sîtâ, rassure-toi : elle n'est pas morte ! » La gaieté revint alors dans son âme et il se précipita vers le bois d'açokas.

Maïthili était assise au pied de l'arbre, indemne. Le fils de Vâyou en ressentit une joie profonde.

— Si cela t'agréait, repose-toi ici une journée, lui proposa la princesse, ta présence sera pour moi comme un baume sur ma tristesse. Demain seulement tu rejoindras les tiens et prépareras ma délivrance.

Mais le singe, soucieux de son devoir, lui répondit :

— Non, femme aux yeux de gazelle, ils m'attendent les Haris qui changent de forme à leur gré ; le mois a passé que m'avait donné mon suzerain : je ne puis m'attarder davantage. D'ailleurs, plus tôt je partirai d'ici, plus tôt elle reviendra l'armée des Vânaras et tu reverras ton seigneur.

Il dit cela, le vertueux Kapi, et se prépara à quitter l'île. Gravisant alors le mont le plus élevé, il fit face à la mer. A perte de vue s'agitaient les vagues sous lesquelles se jouaient des poissons monstrueux. Mârouti, concentrant ses forces, grandit encore et, dans un vacarme invraisemblable, s'élança dans la direction du Nord. Sous

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

l'écrasante poussée du singe, la montagne, avec ses arbres renversés, s'enfonça dans la terre.

*

* *

Jetant de grands cris, le Kapi s'en revenait plein de gloire. Ses clameurs retentirent aux quatre points cardinaux. Au milieu des nuages blancs, avec son blanc vêtement, il devenait parfois invisible. Pressé de rejoindre ses amis, il dévorait l'espace. A travers le ciel – cet océan sans rivage – il courait, franchissant parfois de longues bandes de brouillard, telle la lune dans les nuits d'automne. Enfin, il reconnut le mont Mahendra d'où il était parti. Agitant sa queue en vastes cercles, il gronda de joie comme un tambour. Sur la grève, par milliers, les Vânaras entendirent la jubilation d'Hanoumat.

– Mârouti revient ! hurlèrent-ils.

Réunissant immédiatement une assemblée, Jâmbavat leur dit :

– Il a réussi, le prodigieux héros, sans quoi, il ne pousserait pas une clameur pareille !

Se dé faisant de leurs habits, les Haris les accrochaient à des bâtons qu'ils agitaient en direction de la mer. Là-haut, dans les airs, le messager tonitruant approchait. Il s'abattit finalement sur le pic vénérable et la troupe des Vânaras l'entoura aussitôt. Lui, cependant, s'avança vers le prince Angada. Joignant les mains contre son front, il annonça :

– J'ai vu la déesse ! et, prenant par la main le fils de Vâlin, il alla s'asseoir dans un ravissant bosquet du mont Mahendra.

Autour d'eux dansaient les Kapis, fous de joie, imitant des bruits de trompettes avec leurs bouches et agitant leurs longues queues en tous sens. Quand fut revenu un certain calme, ils disposèrent des quartiers de roches autour de leurs chefs et s'y installèrent, impatients d'entendre le récit du grand singe.

Leurs yeux ronds fixés sur le fils de Vâyou, les Haris se tenaient immobiles ; ils le restèrent aussi longtemps qu'il parla. Mârouti leur narra toute l'affaire en ses moindres détails. Quand il eut terminé, il ajouta ceci :

– Il peut s'estimer heureux, le chef des Râksasas, d'avoir pu

LE RÂMÂYANA

approcher Sîtâ sans dommage, car elles sont si extraordinaires les vertus de la princesse que tout être malintentionné ne peut espérer repartir sain et sauf. Dès lors, ayons à cœur de la délivrer ; et puisqu'à moi seul j'ai semé la désolation parmi les monstres noirs, que n'accomplirons-nous pas tous ensemble !

— Fort bien, approuva Angada, tuons Râvana et ramenons Sîtâ à son maître !

— La chose serait possible avec le concours d'Hanoumat, remarqua Jâmbavat. Toutefois, là n'est pas notre tâche. Nous avons reçu l'ordre d'explorer la région du Sud, non celui de ramener Sîtâ. Râma ne serait pas content. Ainsi donc, revenons près de Sougrîva afin qu'il sache le fruit de nos recherches.

Ces propos pleins de sagesse firent l'unanimité et, se levant tous, les Kapis entreprirent de rentrer. Comme ils avançaient sur le chemin du retour, ils rencontrèrent une forêt et décidèrent de s'y arrêter. Or l'abord en était interdit sur les injonctions mêmes de Sougrîva qui l'avait placé sous la surveillance de son oncle maternel. Ce bois regorgeait de miel jaune, délice de tous les Vânaras. Sur leurs demandes répétées, Angada permit qu'ils prissent de cet aliment défendu. Immédiatement, la horde des singes se rua sur les arbres où bourdonnaient les abeilles et mangèrent ce miel qui donne l'ivresse. Ce fut alors une liesse générale : ils riaient, fredonnaient, déclamaient ; ou bien se prosternaient ; ou faisaient des grimaces. L'un soutenait l'autre ; tous s'interpellaient ; et tous se poursuivaient dans les arbres énormes. Certains se lamentaient ; ou s'accablaient de coups. Et, de Kapi en Kapi, la confusion gagna l'armée entière. Les gardiens du bois, indignés, tentèrent de repousser leurs congénères ; ce qui déclencha une mêlée furieuse ainsi que la dévastation totale de la forêt. Les grands Haris couleur de miel molestèrent rudement ceux qui s'opposaient à eux. Puis le festin reprit. Saisissant les rayons succulents, ils les dévoraient en groupes joyeux ; après quoi, ils rejetaient la cire et s'en bombardaient. Ils chantaient à tue-tête et entendaient tout de travers. Par moment, ils se souffletaient ou s'agonisaient d'injures. D'aucuns, alourdis de nourriture, s'arrangeaient des lits de feuilles et s'y allongeaient.

Pendant ce temps, l'oncle de Sougrîva courait chez ce dernier pour lui faire part du sacrilège :

LE LIVRE DE LA BEAUTÉ

— Sire, le bois que tu m'avais confié, ils l'ont ravagé tes Kapis, après en avoir mangé tout le miel. Maintenant, ils dorment, ivres-morts, roulés dans les feuillages. Nous n'avons pu contenir cette troupe turbulente. Que vas-tu faire pour les punir ?

— S'ils ont enfreint mes ordres en pénétrant dans la forêt interdite, c'est qu'ils ont retrouvé Sîtâ les vaillants compagnons d'Angada ! s'écria le roi en guise de réponse. Sois béni, cher parent qui porte d'aussi bonnes nouvelles ! Il m'est doux que ce bois ait été mis à sac : l'effronterie est permise à ceux qui ramènent la victoire. Retourne là-bas bien vite et envoie-moi ces braves que je brûle d'interroger !

L'oncle s'inclina et s'en revint dans la forêt aussi vite qu'il le put. Il retrouva les Kapis debouts, dégrisés, lâchant par-ci par-là de l'eau sucrée. Abordant Angada, il lui dit :

— Oublie notre querelle, beau prince, et rends-toi sur-le-champ auprès de ton roi : il m'a chargé de te le faire savoir.

— Partons ! répondit le prince et, sans se retarder, la bande des Haris bondit dans l'espace.

Au palais de Sougrîva, on entendit la rumeur sourde qui grandissait.

— C'est eux ! s'exclama le roi, et il devint tout joyeux.

Ils arrivaient les hardis explorateurs du Sud, Angada et Hanoumat à leur tête. Sougrîva, les deux Râghavas et la foule les attendaient. Leur troupe s'arrêta un peu avant les murs d'enceinte et Mârouti s'avança seul. Il vint jusque devant Râma, se courba profondément et dit simplement :

— J'ai vu Sîtâ !

Le fils aîné de Daçaratha, de tous ses yeux, contemplait le grand Kapi blanc. Après avoir salué Lakchmana et son souverain, le héros commença le récit de son épopée :

— Il y a un bocage, dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel, et pour lequel le matin et le soir n'existent pas. La belle Dame dont l'âme se confond à la tienne, c'est là qu'elle t'attend. Tu es dans ses yeux ; tu es dans sa pensée ; tu es dans sa bouche ; tu es dans son cœur : dire qu'elle est séparée de toi peut-il être vrai ?

Il fit alors le compte rendu minutieux de ses investigations. Quand il eut tout raconté, il évoqua l'histoire du corbeau et celle du signe peint sur le front de Sîtâ. Puis il remit la perle à Râma. Et Râma,

LE RÂMÂYANA

tenant la perle sur son cœur, pleura. Longtemps il regarda ce bijoux, fasciné ; ce bijou que le roi, son père, avait offert à Vaïdehî au temps de leur mariage.

— Répète encore ce que t'a dit ma belle épouse, ô serviteur incomparable ! Verse l'eau de ta parole sur le feu de ma souffrance !

Hanoumat, que le prince écoutait avidement, répéta très scrupuleusement ce qu'il avait entendu dans le bosquet d'açokas.

VI. LE LIVRE DE LA BATAILLE

Râma, les yeux fixés sur Hanoumat, écouta pour la deuxième fois les paroles de Vaïdehî. Quand le grand Kapi eut fini, il lui dit :

— Ce que tu viens d'accomplir, fidèle serviteur, est inestimable. Hormis toi, personne n'en aurait trouvé les moyens. Comment te récompenser ? Sans mon royaume et sans mes biens, je ne puis rien t'offrir. Et pourtant, tu es vraiment le parfait serviteur ! celui qui engendre la confiance et le repos du maître ; et sa joie.

S'avançant alors vers lui, le premier des hommes embrassa le premier des singes. Puis, s'adressant à tous :

— Et maintenant, que l'armée des singes se mette en marche : le soleil approche de la constellation de la victoire, il est temps de partir !

De partout ils surgirent les fiers Vânaras. Dans leur enthousiasme, ils se grimpèrent sur le dos les uns des autres et se jetaient par terre. Par myriades ils surgirent et la poussière épaisse qui montait du sol troubla la lumière du jour. Râma prit place sur les épaules d'Hanoumat, Lakchmana sur celles d'Angada et le départ fut ordonné. En chemin, Râghava demanda au fils du Vent :

— Le Râksasa aux dix têtes, de quelles forces dispose-t-il ? Et sa ville, comment est-elle protégée ?

— Lankâ a quatre portes, expliqua le singe, avec des battants hauts comme des arbres. Ses remparts sont prodigieux, inaccessibles, tout en or et défendus par des combattants sans peur ; des douves profondes, glacées, où foisonnent les crocodiles, baignent leur pied. A l'intérieur sont massées quantité d'armes inouïes, d'engins de guerre. Aucun vaisseau n'aborda jamais l'île, car il n'y a point de port, mais partout rochers et falaises effrayants. Cette citadelle, unique au monde, personne sur cette terre, fors moi-même, n'en a franchi l'enceinte ni vu les contours. Mais rassure-toi, beau prince, bientôt, nous foulerons ensemble ses ruines !

— Qu'il en soit comme tu le dis ! acquiesça Râma.

Les singes progressaient en colonnes interminables. Ils traversèrent

LE RÂMAYANA

des plaines, escaladèrent des monts, passèrent des rivières jusqu'à ce qu'un jour, devant eux, l'océan sans limite arrêta leur avance. Ils avaient atteint le grand réservoir du monde où foisonnent les serpents et les monstres. Près de l'immense grève battue par les vents, ils bivouaquèrent, délibérant sur le parti à prendre. A la clameur des vagues répondait celle des Haris et la nuit qui tombait vit se lever une lune éblouissante que l'onde tumultueuse refléta. L'eau se confondit avec le ciel et le ciel avec l'eau. En bas, l'écume blanche accourait ; en haut, les blancs nuages fuyaient sous les vents invisibles. L'océan plein de perles, le firmament rempli d'étoiles : la ressemblance était parfaite. Immobiles, fascinés, les Kapis accroupis sur le sable regardaient la mer de leurs yeux fixes. « Comment passerons-nous » se disaient-ils, et la multitude des vagues défiait la multitude des singes.

*

* *

Dans le même temps, de l'autre côté de la mer, après l'effroyable destruction d'Hanumat, le roi des Râksasas réunissait ses ministres. L'humiliation et l'inquiétude empoisonnaient son cœur :

— Comment eût-il été possible qu'un simple singe fouillât tout Lankâ et la mit en danger si le Destin ne l'eût permis ? Le Destin est donc la plus grande des merveilles ! Mais alors, qu'allons-nous devenir en face d'un si redoutable adversaire ?

— Pourquoi te troubler, observèrent les conseillers, n'as-tu pas vaincu les dieux autrefois ? Souviens-toi de tes hauts faits ; pense à ton meilleur fils, Indrajit, ton égal presque : qui donc de par le monde pourrait vous résister ? Ce qui vient d'avoir lieu n'était qu'une escarmouche où tes véritables forces de guerre n'étaient pas engagées !

Les généraux, prenant à leur tour la parole, firent étalage de leurs prouesses, se gonflant démesurément et se gaussant à l'envi de l'ennemi. L'un d'eux, pourtant, ne cédait point à ce délire : c'était Vibhichana, le frère puîné de Râvana dont la vie ne présentait que rectitude.

— Renonce à tes ressentiments, comme à toute idée de vaine gloire, comme à tes amours scélérates ! Seule la bonne conduite assure le bonheur. Calme ta colère et réfrène tes passions, afin que nous

LE LIVRE DE LA BATAILLE

vivions en paix. Rends son épouse au prince d'Ayodhyâ, car depuis que tu l'enlevas, de funestes présages se multiplient : les serpents rentrent dans les maisons, des vapeurs impures s'échappent du feu sacré et les corneilles s'attroupent au sommet du temple ; dans les offrandes pullulent les fourmis et toutes sortes d'insectes voraces ; les vautours décrivent de grands cercles autour de la ville et les chacals errent à proximité des murs au crépuscule. Répare ton crime, frère immodéré, avant que Râma et Lakchmana ne s'en viennent avec leurs grands arcs et n'entament un irrémédiable conflit !

Ayant ouï ces prudents avis, Daçagrîva congédia l'assemblée et se retira dans ses appartements. Mais, le souvenir de Sitâ, rongéant son cœur, revint à sa mémoire et lui prit sa raison. Oubliant alors tout danger, sa passion et son orgueil rallumés, il décréta l'état d'urgence. Prahasta, son général en chef, fut chargé d'indiquer aux défenseurs leur poste. L'immense Koumbhakarna, qu'une malédiction plongeait dans un sommeil interminable, fut réveillé et le roi le reçut en privé :

— Les entreprises faites contre la Loi tournent mal, objecta Koumbhakarna en bâillant. Ta conduite est étrange : que ne fait-on pour une femme ! Enfin ! tu es le maître ! J'obéirai ! Si tu le juges nécessaire, je tuerai les princes et dévorerais tous les singes !

Là-dessus, ce frère de Râvana retourna dormir dans la caverne qui lui tenait lieu de domicile. Vibhîchana fit encore une tentative pour détourner le monarque de sa résolution fatale, mais il ne parvint qu'à l'exaspérer. En outre, il déposa le doute dans l'esprit d'Indrajit qui l'accusa de trahison. Sur quoi, Daçagrîva reprenant la parole, mit fin à la séance en ces termes définitifs :

— Sois maudit, honte de notre race ! Tout autre que toi, qui m'eût tenu un tel langage, serait déjà mort ! Est-il vrai que tu aies des accointances avec Râma ?

Gravement offensé, Vibhîchana et quatre autres Râksasas s'élancèrent dans l'espace et se disposèrent à rallier les troupes de Râma. Tout en s'éloignant, il disait :

— Je n'ai d'accointances avec personne ! Mon seul souci, c'est le devoir et le respect de la Loi. Ton jugement, mauvais prince, tu en perds le gouvernement et moi, je ne puis admettre de pareilles injures. Il est bien sûr plus agréable de s'entendre flatter que de supporter la vérité. Je t'ai dit la vérité et ne saurais accepter les mauvais conseils

LE RÂMÂYANA

dont je te vois entouré. Mais puisque ce discours ne te convient pas, ô rôdeur de nuit, je m'en vais où réside la justice ! Ton destin se hâte, malheureux, et dans ton aveuglement, tu en précipites le cours !

C'est ainsi que Vibhîchana, avec quatre des siens, passa dans le camp de Râma, soucieux seulement de servir le bien qui réside au-delà des passions. Devant pareille décision, le roi de Lankâ dépêcha un négociateur chargé de contracter une alliance avec Sougrîva. Hélas, lorsque ce messenger parvint sur le rivage où stationnaient les singes, ceux-ci se saisirent de lui et, à grand renfort de mauvais traitements, le présentèrent à leur chef. L'émissaire transmet alors les propositions de son maître :

– Ne crains rien du démon aux yeux rouges, tu es pour lui comme un frère. S'il a ravi Sîtâ, que t'importe ! Retourne dans ta cité retrouvée et sois son allié !

A cette requête, le très-loyal Sougrîva fit cette réponse courroucée :

– Il n'est point mon ami le Râksasa aux vingt bras, et je suis l'ami de Râma ! Toi, ton chef et ses hordes, vous périrez sous mes coups formidables ! Il n'est point d'alliance avec ceux qui n'obéissent pas à la Loi !

Les singes s'apprêtaient à massacrer l'ambassadeur, mais Râma le leur défendit et il fut renvoyé sur son île.

Cependant, le fils aîné de Daçaratha marchait le long de la mer, méditant sur le moyen de faire passer son armée. S'étendant alors sur le sable, la face tournée vers l'Orient, il se recueillit en soi-même. « S'il ne me laisse point passer, l'Océan, je le tue » dit-il enfin. Et il attendit. Trois nuits il attendit. Mais l'Océan ne répondit rien. « Parce que je suis patient, Sâgara n'estime pas ma force. Apporte-moi mon arc, Saumitri : au bout de cette patience, je vais dessécher la mer ! J'effacerai ses bords et c'est à pieds secs qu'ils passeront les grands Haris ! » Alors, il transperça l'onde salée de ses flèches. Aussitôt, la houle se creusa et l'Océan bouleversé se couvrit de vapeurs.

– Arrête ! Arrête ! Il y a d'autres moyens pour s'entendre ! s'écria Lakchmana.

Mais déjà, Râma ajustait un terrible trait de Brahmâ. Dès qu'il tira, le ciel devint noir, les fleuves coulèrent à contre courant et les cinq vents soufflèrent de toute leur violence. Soudain, du milieu des

LE LIVRE DE LA BATAILLE

vagues dressées contre le ciel, l'Océan montra sa forme et les mains jointes sur la poitrine, il dit à Râghava :

— Ma nature, c'est d'être profond ; mes flots, je ne puis les durcir. Mais jette un pont, ô Râma, et tandis qu'ils le construiront tes singes, je rendrai ma surface paisible. Quant au trait dont tu m'as percé, puisqu'il n'est plus possible de l'arrêter, dirige-le au nord de mes territoires : là séjournent des diables dont la présence m'est insupportable. Qu'ils soient anéantis ces êtres et rendu fertile ce lieu maudit où ils vivent !

Ainsi s'exprima l'Océan tumultueux et le vaillant archer détourna la trajectoire de sa flèche. L'endroit qu'elle atteignit fut desséché, à jamais, et débarrassé de ses habitants ; il se couvrit de fleurs, d'arbres fruitiers et sa renommée se répandit dans le triple monde. Ayant obtenu satisfaction, l'Océan disparut et ses flots s'assagirent.

Râghava confia la construction du pont au très-savant Kapi Nala, dont le père était l'architecte des dieux. La foule des Haris se saisit alors d'arbres et de rocs et, pendant cinq jours, travailla sans relâche au milieu d'un bruit de tonnerre. Quand le sixième jour se leva, un pont prodigieux enjambait l'étendue bleue d'un rivage à l'autre. Long de cent yojanas et large de dix, la Voie Lactée, il la reproduisait sur la mer. Joyeux, les Vânaras couraient d'un bord à l'autre, se poursuivaient et s'essayaient à plonger dans les eaux tranquilles de Sâgara. Puis, en bon ordre, l'armée se mit en marche et la traversée commença.

*

* *

Du haut de ses remparts, l'âme enveloppée de colère, Râvana regardait la mer :

— Jeter un pont sur l'océan, qui pouvait l'imaginer ? Maintenant, l'armée des Vânaras se rit des houles menaçantes : la voici qui traverse et mes espions n'ont pu la dénombrer !

Ainsi songeait le roi de Lankâ que le nombre de ses agresseurs rendait perplexe. Il monta alors dans le lieu le plus élevé de la ville et se fit nommer les chefs des assiégeants. Debout, tout en haut de son palais d'une blancheur de neige, Daçagrîva contemplait l'impensable

LE RÂMÂYANA

chaussée. Pareillement, les Haris pouvaient voir le colossal monarque, immobile dans sa cape rouge.

Cependant, certains ministres commençaient à leur tour à parler de paix en découvrant l'immense foule des singes. Mais le chef des Râksasas les pria de se retirer et resta seul en compagnie d'un habile magicien ; une idée venait de germer dans sa pensée :

– Façonne, à l'aide de tes enchantements, une tête qui ressemble en tout point à celle de Râma ; de même, imite un arc et des flèches et viens me rejoindre au bosquet d'açokas !

Il voulait Sitâ, le démon Râvana, mais il n'osait la prendre de force parce qu'un jour, après qu'il eût fait violence à une nymphe, Brahmâ lui avait annoncé que ses têtes se fendraient en cent morceaux s'il contraignait encore quelque autre femme. Il se réfrénait donc, bien que l'amour accaparât son cœur, mais dans sa ruse, il se disait : « Convaincue de la mort de son prince, Maïthilî se laissera plus aisément persuader ; ainsi, j'en ferai mon épouse et la malédiction du dieu aux quatre visages ne m'atteindra pas ! » Plein de joie, d'impatience et de désir, il se rendit au bosquet. Lorsqu'il vit Sitâ, il lui dit sans ménagements :

– Il n'est plus celui que tu attends ! Je l'ai terrassé en champ clos. Ainsi, tu deviens mienne : qui se garderait pour un mort ?

Là-dessus, l'abominable Râksasa fit signe au magicien de s'approcher et celui-ci lança devant Sitâ la tête et les armes du héros. A ce spectacle, la fille de Janaka s'effondra sans connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, Daçagrîva se tenait toujours devant elle et la dardait de ses prunelles sinistres. Il lui disait :

– Viens avec moi, femme au doux regard, ne me résiste plus ! Goûtons ensemble aux délices de l'existence ! A quoi bon cette douleur ? N'est-il pas dans ta nature d'être associée à la victoire ? C'est moi le vainqueur ! Pourquoi ces hésitations ?

Mais Sitâ ne le voyait pas, ne l'entendait pas, gémissait sur le malheur dont l'accablait le sort. Le démon, avec un sourire cruel, savourait son œuvre. C'est alors qu'un émissaire venu du palais lui signifia que ses conseillers le réclamaient d'urgence. A regret, il quitta le bois pour aller retrouver l'assemblée des ministres. Au même instant, la tête et l'arc s'évanouirent. Une Râksasî qui avait pris Sitâ en

LE LIVRE DE LA BATAILLE

amitié lui expliqua le subterfuge. Elle lui apprit aussi la présence de Râma et de son armée.

— Chasse ton désespoir, fille de roi : ton seigneur, entouré de bataillons formidables, campe au pied de Lankâ. Ils ont vaincu la mer les singes audacieux et, sous l'égide de Râma, s'apprêtent à conquérir la cité ennemie. Ne perds pas courage, bientôt tu retrouveras ton bonheur !

Daçagrîva regagna donc son palais où les dignitaires du royaume l'attendaient. Réalisant le danger d'une telle situation, la plupart d'entre eux revenaient maintenant sur leurs déclarations belliqueuses. Réunis une dernière fois dans l'espoir de convaincre leur suzerain, ils l'attendaient. Parmi eux, l'aïeul maternel de Râvana, un vieillard versé dans les sciences, s'adressa à lui en ces termes :

— Le souverain qui obéit aux règles de la diplomatie conserve longtemps le pouvoir. Il se fera l'ami du plus fort, ou de ses pairs, mais évitera de leur faire la guerre. Deviens l'allié de Râma ; abandonne-lui Sîtâ qui ne t'appartient pas. Car des signes redoutables se multiplient : les chats s'accouplent à des tigres ; les porcs à des chiens ; des ânes naissent des vaches ; les offrandes sacrées sont la proie des fauves. Autant de présages qui annoncent la mort des Râksasas. Refoule tes passions, souverain aux grands bras, et négocie une paix salutaire avec le fils de Daçaratha.

Pour toute réponse, Râvana furieux mit la ville en état d'alerte.

— Ces recommandations pusillanimes ne sont point entrées dans mon oreille ! gronda-t-il. Plutôt mourir que de m'incliner devant quelqu'un ! Telle est ma nature, telle est ma fierté inébranlable !

Courant aux quatre portes de Lankâ, il y fit poster quatre armées. A la porte orientale, il plaça Prahasta, son généralissime ; à la porte du Sud, Mahodara ; à l'Ouest, Indrajit, puissant dans l'art des sortilèges ; au Nord enfin, il s'établit soi-même. Ces mesures prises, ivre de sa force, il crut son but atteint : « Demain, je tuerai Râma » se dit-il, et l'orgueil dévora son âme. Désormais, de son empire ténébreux, Yama tendait sa main vers lui.

*

* *

Râma aussi avait pris ses dispositions. Occupant les hauteurs du mont Souvela, il distinguait parfaitement la ville avec ses quatre entrées. Il fut décidé que les Vânaras garderaient leur silhouette naturelle. Seuls Vibhîchana et ses compagnons revêtiraient une apparence d'homme. Avec Râma et Lakchmana, ils seraient donc sept à se montrer sous cet aspect. Nila se réserva d'attaquer la porte orientale ; Angada celle de l'Ouest ; Hanoumat celle du Sud ; les deux Râghavas celle du Nord. Cependant, traversant les vastes plaines du ciel, le soleil descendait lentement vers l'Asta. Râma résolut d'attendre le lendemain pour lancer sa grande offensive. Au loin, dans la lueur rouge du soir, l'altière Lankâ semblait suspendue au-dessus de la terre. Puis les ombres l'absorbèrent et la nuit vint promener la pleine lune, comme une lampe au milieu du ciel.

Quand l'aube immaculée se hissa aux extrémités du monde, Râma disposa ses bataillons autour de la ville. Il y en avait tant de superbes Vânaras, que le Vent lui-même ne pouvait plus passer. Cependant, Daçagrîva se pavanait sur une haute terrasse. Visible de tous, vêtu de rouge, il allait et venait, montrant sa force. Un instant, les chefs Kapis et les deux princes le considérèrent. Puis Râma, soucieux de le défier, choisit pour porte-parole le prince Angada. Celui-ci s'envola aussitôt et vint se poser non loin du Râksasa. Il l'interpella ainsi :

— Ton orgueil monstrueux, il va te perdre, ô noctivague ! Bientôt régnera ton vertueux frère Vibhîchana ! Car vois-tu, la couronne ne te convient pas : tu es perfide et dominé par tes passions. Désormais, où que tu ailles, le regard de Râma te suivra. Un mot encore : prépare tes funérailles, car à partir de ce jour, ta vie est entre les mains de Yama !

Ainsi s'exprima le noble fils de Vâlin, sur l'ordre de Râma. Furieux, les Râksasas se ruèrent sur lui pour le massacrer. Mais lui, reprenant la route de l'espace, s'échappa, criant son nom et poussant des cris de triomphe.

Alors, le combat commença. Armés d'arbres gigantesques et de rochers énormes, les Vânaras dévalaient à toute vitesse vers la citadelle, jetant l'effroi sur leur passage. L'air entier vibra d'un fracas épouvantable et la poussière masqua les horizons. Les quatre portes furent assiégées, les fossés comblés, les créneaux démolis. Devant une poussée si violente, Daçagrîva ordonna une sortie et un choc indes-

LE LIVRE DE LA BATAILLE

criptible eut lieu lorsque les deux armées se rencontrèrent. La plaine était couverte de guerriers, de coursiers, de chars, d'éléphants brillants comme le feu. Beaucoup de singes héroïques et de noirs Râksasas périrent dans ce premier contact. Des hordes de chacals affamés rôdaient autour du charnier, attendant la nuit pour se repaître des morts. Et quand elle vint cette nuit, propice aux démons sanguinaires, la bataille se poursuivit dans les ténèbres. Jusque-là victorieux, les Kapis durent desserrer leur étreinte. Profitant de ce relâchement, les Râksasas se ruèrent à leur tour, dévorant un grand nombre de leurs adversaires. Dans les ombres surhumaines de la nuit, tels des loups féroces, ils avançaient terriblement dans les rangs des Haris. Tout Râksasa, cependant, qui s'approchait trop de Râma, mourait aussi sûrement qu'un papillon qui frôle une flamme. Aussi cherchaient-ils à l'éviter les coureurs nocturnes.

Le matin qui suivit s'ouvrit sur une journée terrible. Tout débuta lorsqu'Angada, dans un élan de bravoure, détruisit le char d'Indrajit et tua ses chevaux. Le fils préféré de Râvana, grâce à un privilège reçu de Brahmâ, se rendit alors invisible et échappa à son antagoniste. Dix singes, Hanoumat en tête, partirent aussitôt à sa recherche ; ils fouillèrent les dix régions du ciel mais ne le découvrirent pas. Râvani, pendant ce temps, soustrait à tous les regards, enveloppait les deux Râghavas d'une tempête de flèches. « Les dieux eux-mêmes ne sauraient me voir », se disait-il plein de joie, et il accablait de traits les deux héros au point qu'ils en furent bientôt entièrement recouverts. Alors, paralysés par les dards que leur lançait cet invisible ennemi, ils s'écroulèrent les maîtres de la terre et la consternation gagna l'armée des singes. Râma et Lakchmana gisaient sans mouvements, hérissés de flèches en forme de serpents et, du haut des airs, le vainqueur déloyal contemplait son œuvre. Il s'en prit ensuite aux chefs Vânaras, blessa Nila, Jâmbavat, Angada et bien d'autres. Débordant d'allégresse et de vanité, il revint alors à Lankâ pour claironner ses hauts faits.

Râvana, aveuglé par l'exploit de son fils, courut près des gardiennes de Sîtâ :

— Vite ! montez dans le char Pouchpaka et montrez à Vaïdehî les corps des fils de Daçaratha !

Transportée par Pouchpaka, Sîtâ vit les héros étendus, atteints par des flèches sans nombre, privés de sentiment. Les arcs brisés, les cui-

LE RÂMÂYANA

rasses percées étaient près d'eux et les singes les entouraient. Elle les crut morts. Néanmoins, tandis qu'elle se désolait, la Râksasî qui l'avait déjà consolée lui dit sans être remarquée de ses compagnes :

— Ne t'afflige point, fille de Janaka : Râma est vivant ! Du reste, s'il était mort, ce char divin refuserait de te porter en signe de deuil. Râvana cherche à fléchir ta volonté ; pour lui, tout est bon qui puisse entamer ton courage !

— Puisse-tu dire vrai, sanglotta la jeune princesse pendant que le char merveilleux, amorçant un grand virage dans le ciel, s'en revenait vers le bois d'açokas.

*

* *

Sur le champ de bataille, allongés l'un près de l'autre, couverts de sang, gisaient les deux enfants de Daçaratha au milieu des singes désolés. Or voici qu'un grand vent se leva tout à coup, accompagné de tonnerre et d'éclairs ; les arbres ployèrent et gémirent sous les rafales et la peur saisit les belligérants. Alors parut Garouda, l'oiseau fabuleux que Vichnou a pour monture. Dès qu'ils le virent, tous les serpents qui sous forme de flèches accablaient Râma et Lakchmana s'en furent précipitamment. Garouda, de ses ailes, effleura les guerriers. Aussitôt, les forces doublèrent en eux et leurs couleurs revinrent ; ils se levèrent et les blessures dont ils étaient criblés se refermèrent.

— La voici retrouvée notre vaillance ! s'écria Râma. Tu nous délivres du mal étrange où nous maintenaient les traits enchantés ! Qui es-tu, toi, dont le pouvoir s'étend si loin ?

— Je suis ton compagnon. Ton serviteur. Ton souffle extérieur. Personne autre que moi n'eût pu vous libérer des charmes puissants qui vous privaient de vos ressources. Je m'en retourne à présent. Ne cherchez point la cause de ma sympathie : votre rôle accompli, vous la saurez. Soyez désormais sur vos gardes car les Râksasas, dans la guerre, ont toujours recours à des procédés déloyaux.

Et l'immense oiseau s'envola tandis qu'une ivresse joyeuse s'emparait des singes. Ils sautaient partout, arrachaient des arbres pour montrer leurs forces, frappaient sur des gongs et soufflaient dans des trompettes ; ce vacarme atteignit une telle ampleur qu'il éveilla l'inquiétude dans les rangs des mangeurs de chair.

LE LIVRE DE LA BATAILLE

La nouvelle du rétablissement des deux princes exaspéra Râvana. Chaque fois qu'il y pensa, ses yeux vomirent des flammes. Il fit alors sortir, par la porte de l'Ouest, un de ses hardis lieutenants suivi par tout un corps d'armée. Mais c'est là que veillait Hanoumat ; là donc que la mort l'attendait. Il eut beau combattre de toute sa vigueur le noir Râksasa, il ne put rien contre l'énergie prodigieuse du singe blanc. A la porte du Sud, Angada arracha la vie d'un autre farouche guerrier. A l'Orient, Nila soumit Prahasta ; certes, il ne ménagea pas ses ressources ce valeureux rôdeur de nuit, et s'il perdit la vie, c'est que le Destin l'avait établi ainsi. Au Nord, Râvana sortit en personne et fit d'impressionnants ravages sur le front de bandière. Il combattait entouré d'un halo de lumière et ceux qui l'affrontaient avaient peine à en soutenir l'éclat. Dans son acharnement, il subjuga bien des Haris et blessa leur monarque. Refluant alors vers Râma, les coureurs des bois implorèrent sa protection.

Monté sur les épaules d'Hanoumat, le glorieux prince fit aussitôt vibrer la corde de son arc et les quatre points cardinaux en répercutèrent le grondement. Voyant son ennemi monté sur Mârouti, Râvana dirigea sa colère contre le singe, ce qui eut pour résultat de multiplier celle de Râghava. Dans une poussée sauvage, il mit en pièces le char du Râksasa ; puis il bouscula ses chevaux, son cocher, rompit ses armes et jeta au sol l'étendard et le parasol blanc. Ensuite, d'un projectile fort comme l'orage, il ébranla l'équilibre de son ennemi. Hébété, le démon laissa tomber son arc et chancela. Sur quoi, Râma lui fendit sa couronne. Alors, le voyant défaillir, le seigneur de la terre cria :

— Tu as bien combattu, noctambule ; te voici harassé à présent. Sors de la bataille, je te le permets ! Rentre dans ta cité, je ne te poursuivrai pas davantage. Ce n'est qu'à notre prochaine rencontre que tu connaîtras ma force !

De retour à Lankâ, dépouillé de ses armes et de sa prétention, le roi resta longtemps atterré. « A quoi bon ma vaillante existence » soupirait-il, « à quoi bon mes victoires et la défaite des dieux si je dois être vaincu par un homme ? » Se tournant alors vers ses soldats, il s'écria :

— Je vous demande un effort ! Nous ne devons pas nous laisser

impressionner par l'exploit d'un jour ! La chance est variable : tour à tour elle s'avance ou se retire. Mais écoutez-moi ! Je sais qui peut faire tourner ce vent capricieux. Celui dont la force est inconcevable, le géant que le sommeil immobilise, qu'on aille le réveiller ! Que pourrons-nous craindre si Koumbhakarna nous prête assistance ? Allez dans son repaire et ramenez ce frère incomparable !

Endormi dans sa vaste caverne, Koumbhakarna ressemblait à une montagne effondrée. Bien que solides, les messagers chargés de le réveiller eurent beaucoup de peine à entrer, tant le vent qui sortait de sa poitrine était fort. Ils entreprirent néanmoins de le tirer de son terrible sommeil. Embouchant d'énormes trompettes et cognant sur des gongs, ils se mirent à faire un tapage épouvantable ; et le lieu trembla tant étaient fortes les vibrations. Ils le secouèrent, ils le pincèrent, ils le frappèrent à coups redoublés ; mais lui, paisiblement, ronflait comme un tonnerre. De sa bouche, large comme l'enfer, émanait une odeur de graisse et de sang. Son souffle ne permettait point qu'on se tint debout en face de lui. On amena des ânes, des chevaux, des éléphants par centaines et toutes ces brutes le piétinaient tandis qu'armés de lourdes poutres, ses congénères le martelaient de la tête aux pieds. Le bruit qui sortait de l'ancre s'entendait de partout ; mais lui dormait paisiblement. Mille tambours roulèrent ensemble, on lui mordit les oreilles, on lui arracha les cheveux, on l'inonda d'eau froide ; mais son sommeil restait inentamable. Enfin, mille terribles Râksasas coururent sur son corps en faisant des bonds insensés. Alors, il s'éveilla. Tout de suite, il manifesta une faim pressante. Il bâilla, soupira comme une tornade et se leva. Debout, il avait l'apparence du dieu qui préside à la fin des mondes. On lui montra des amas de nourritures accumulés près de lui. Il les dévora. Quantité de vins et de graisses fut engloutie par le géant et quand, enfin repu, il s'informa de ce qu'on lui voulait, les rôdeurs de nuit lui répondirent :

— Apprends, illustre frère de Râvana, que la guerre a commencé sur l'île de Lankâ ! Des dieux, bien sûr, nous n'avons rien à craindre ; c'est d'un homme que nous vient l'infortune ; d'un homme assisté de millions de singes, forts comme la mer. Ton frère lui-même, notre maître, a failli perdre la vie en s'opposant à ces ennemis terrifiants. Mais à toi, personne ne peut se comparer quant à la stature ; ta présence sur le champ de bataille ferait changer le cours des événements,

LE LIVRE DE LA BATAILLE

c'est certain. Quoi qu'il en soit, Daça-grîva te réclame ; c'est la raison pourquoi nous t'avons réveillé.

Apprenant que son frère avait subi l'humiliation d'une défaite, Koumbhakarna roula de gros yeux :

— J'arrive ! tonna-t-il. Les Vânaras, je vais en faire un terrible carnage ! Savent-ils mon nom ? Ont-ils la moindre idée de mon appétit ? Ah ! nous allons nous charger de leur apprendre !

En toute hâte, il se rendit au palais de Daça-grîva.

— Te voici réveillé, mon cher ! s'exclama le monarque tout à fait satisfait. Sois le bienvenu ici, prends place !

Posant son arc, le géant s'assit près du roi. Il était d'une taille vraiment prodigieuse et sa force semblait incalculable. Il avait tenu tête aux trente grandes divinités pendant la guerre monstrueuse que leur firent les démons. Dès sa naissance, torturé par la faim, il engloutissait les êtres par milliers. Voyant cela, Indra lui lança sa foudre. Mais, loin d'être ébranlé, le colosse se jeta sur l'éléphant du dieu et lui arracha une défense ; s'en servant alors comme d'une arme, il voulut tuer son adversaire. Le ciel entier trembla devant pareille audace. C'est pourquoi Brahmâ le condamna à dormir pour ne s'éveiller qu'un jour tous les six mois. Ce jour-là, il pouvait parcourir la terre afin d'apaiser sa faim.

— Au fond de ton sommeil, lui dit Râvana, tu ignorais les périls où je me débats et la vexation que j'ai dû supporter. Sauve-nous, toi qui n'as jamais été vaincu, accomplis un exploit incomparable et tue ce Râma qui jette l'effroi parmi les Râksasas ! Dissipe l'armée des singes comme un cyclone disperse les arbres !

Réalisant pleinement la situation, Koumbhakarna tenta tout d'abord de dissuader le roi de poursuivre son entreprise. Mais, plissant ses sourcils redoutables, celui-ci rétorqua :

— Comment, toi le plus audacieux de mes guerriers, tu me tiens ce langage ! Ne sais-tu pas qu'on doit secourir un parent dans l'infortune ? Et que fais-tu de l'obéissance, n'es-tu pas mon vassal ? Revêts donc ton armure et va semer la mort parmi nos ennemis !

— C'est bon, fit l'être immense, mais point n'est besoin d'envoyer d'autres généraux : j'irai seul avec mon escorte.

Il avait cent portées d'arc de large et six cents de haut ; dans sa cuirasse étincelante, il paraissait invincible. Toutefois, lorsqu'il sortit

LE RÂMÂYANA

de Lankâ, de mauvais présages l'environnèrent : des chacals hurlèrent et leur bouche cracha des flammes ; un vautour s'abattit sur sa lance ; une roche incandescente tomba du ciel et des vents contraires se mirent à souffler. Nullement impressionné par ces signes, l'immense créature s'avança sur le champ de bataille et les Kapis épouvantés s'enfuirent de tous côtés. Alors, poussant un terrifiant cri de guerre, armé d'une massue colossale, il entra dans la mêlée. Tous les Haris, la gorge sèche et le poil hérissé de terreur, couraient éperduement ; et ils se retournaient souvent, abandonnant piques, glaives et armes de tout genre. Les uns gagnaient la mer, d'autres se réfugiaient dans des grottes, d'autres se serraient autour de Râma. La panique était générale.

Cependant, le gigantesque Râksasa faisait une tuerie sauvage, pénétrant dans les rangs des singes comme un faucheur parmi les blés. Pour redonner courage aux fuyards, Angada, Nala, Nîla et d'autres chefs s'élancèrent, faisant tourner de grands arbres. La colère du géant fut alors à son paroxysme : saisissant les Vânaras par vingt, par trente, il les broyait entre ses doigts terribles, puis il les dévorait. Il blessa Hanoumat, il blessa Nîla, il blessa Angada. Sur quoi, les Kapis, par bataillons entiers, s'accrochèrent à lui avec des hurlements féroces et il en fut recouvert. Mais, se secouant furieusement, il les faisait tomber par grappes et les piétinait. Remarquant tout à coup Sougrîva, il s'écarta du charnier et vint à sa rencontre :

— Je quitte un moment tes singes, laisse aussi mes Râksasas ! Que nous font ces combattants secondaires ? Luttons tous les deux, mesurons nos forces, offrons à nos armées fatiguées ce spectacle honorable !

Et il accompagna sa proposition d'un ricanement lugubre. Sans hésiter, le roi des Haris prit une aiguille rocheuse et la projeta sur Koumbhakarna. Ce dernier, de son épieux, la fit voler en éclats. Tournant alors cet épieux contre son adversaire, il pensa l'exterminer. Mais, sur ces entrefaites, Hanoumat qui assistait à ce duel saisit l'arme en plein vol et la brisa de ses mains. Ecumant de rage, l'autre empoigna un roc épouvantable, le souleva très haut dans le ciel et le précipita de toutes ses forces sur le prince des Kapis. Atteint par ce projectile, Sougrîva s'effondra, perdant sa connaissance. Non content de cet exploit, le géant s'empara de sa victime et s'en retourna vers Lankâ.

— Il a capturé le roi des singes, glapissaient les rôdeurs de nuit,

LE LIVRE DE LA BATAILLE

c'en est fait des Vânaras ! Gloire au très-puissant frère de Râvanà !

Hanoumat cependant, méditait une action meurtrière. Mais il se dit : « Si je le tire d'affaire, notre chef, il ne sera pas satisfait ; sa gloire en sera ternie. Du reste, il va sûrement retrouver ses sens et saura bien se sortir de cette situation. Mieux vaut pour moi réorganiser les bataillons en déroute.

Comme il disait ces choses, Sougrîva que le colosse traînait derrière lui, revint à lui. Se redressant soudain sur ses pieds, il se dégagea d'un bond, sauta sur son antagoniste et, en quelques coups de dents, lui déchira les oreilles et le nez. Privé de ces ornements, le monstre jeta brutalement le singe à terre ; mais celui-ci, rebondissant comme une balle, traversa l'air à une vitesse fantastique et rejoignit son armée. Ruisselant de sang, Koumbhakarna dépassa les bornes de la fureur. Son corps entier lança des éclairs. Comme la Dévastation, il revint au combat, engloutissant sur son passage tout ce qui vivait. Dans sa furie aveugle, il commettait les actes les plus insensés et entassait dans sa bouche, pêle-mêle, Vânaras et Râksasas. Ce n'était plus trente qu'il saisissait, mais cent, deux cents ! Une indescriptible confusion s'ensuivit. Alors, en toute hâte, les Kapis coururent aux Râghavas pour implorer leur aide. Le premier, Lakchmana vint avec son arc et couvrit l'ogre immonde de flèches. Mais lui, sans se troubler, s'en débarrassait et poursuivait son carnage.

— Ta bravoure me charme, jeune homme, lui cria-t-il sans le regarder, mais qu'es-tu devant celui qui fit reculer les dieux ? Sois aimable, allons : laisse-moi affronter ton frère ! Je n'ai guère de temps à t'offrir car, Râma dompté, c'en est fait de vous tous !

Saumitri lui répondit sans s'offenser :

— Si c'est Râma que tu veux, le voici ! Va donc et tu connaîtras ton destin, puisque aussi bien c'est lui que tu cherches !

Et il sourit avec ironie. Le colosse, l'oubliant aussitôt, se pressa vers l'ainé des Râghavas. Ses pas ébranlaient le sol, son ombre obscurcissait la plaine. Râma, immobile près d'un roc, l'attendait. Lorsqu'il fut à portée de son arc, il ajusta un trait de Çiva et lui perça la poitrine. Poussant un beuglement énorme, le géant lâcha sa massue. Néanmoins, attrapant le haut d'une colline, il fit de Râma sa cible. De sept dards infailibles, le prince le disloqua. Il déversa ensuite une pluie de flèches ardentes, mais le démon les buvait de son corps sans

LE RÂMÂYANA

en être ému. Ces flèches qui avaient traversé les sept arbres, qui avaient tué Vâlin, le laissaient intact. Alors, le héros aux yeux de lotus adapta un trait de Vâyou. Cette arme à tête de tigre projeta en partant une vive lumière et, quand elle atteignit Koumbhakarna, sifflant horriblement, elle lui trancha un bras. Brusquement amputé, il rugit de douleur et leva jusqu'au ciel son autre bras, fort comme la mort. Mais le prince, d'une seconde flèche, lui enleva le second bras. Cette masse de chair ensanglantée entraîna de nombreux arbres dans sa chute. Egaré par la rage, le monstre sans bras courait follement vers Râghava. Choissant deux traits en forme de croissant de lune, celui-ci lui sectionna les jambes. D'un trait donné par le soleil enfin, il le décapita. L'effrayante tête roula, emportant tout sur son passage, et vint s'immobiliser contre une des portes de Lankâ qu'elle obtura complètement. Alors, son corps prodigieux se renversa dans la mer où il disparut au milieu de poissons monstrueux.

Koumbhakarna, l'invincible, venait de succomber sous les coups de Râma. Ce malheur troubla gravement Râvana :

— Il était mon espoir, ce frère chéri, et sa présence me rassurait dans cette guerre fatale. Lui que la foudre ne pouvait dompter, le voici tué par un homme ! Que me fait mon empire et que me fait Sîtâ sans la présence de cet ami ? Est-ce parce que j'ai banni Vibhîchana que tant de misères m'accablent ?

Les Râksasas, cependant, le morigénaient de se laisser aller au découragement :

— Allons ! toi qui a conquis les trois mondes, t'abandonner ainsi au désespoir ! Ton frère est mort ? Venge ton frère ! D'ailleurs, il ne convient pas qu'on pleure trop longtemps les défunts. Tu as d'autres frères, tu as d'autres fils : ils sont prêts à prendre les armes ! Qu'attends-tu ? Assez de lamentations ! Dispose tes nouveaux contingents et une fois encore, sou mets le monde !

Lors donc, Râvana fit venir ses frères et ses fils et, quand il fut au milieu d'eux, il sentit renaître son ardeur martiale. Ces guerriers, au nombre de six, dociles à leur souverain et poussés par la Mort, sortirent de Lankâ et leur volonté de vaincre répandait autour d'eux une auréole de lumière. Implacables, décidés à tuer ou à mourir, ils franchirent les portes de la cité et s'approchèrent du front de bataille. A nouveau, rochers et arbres emplirent le ciel ; flèches et javelots sifflè-

LE LIVRE DE LA BATAILLE

rent ; et les ruisseaux de sang, se jetant l'un dans l'autre, roulèrent bientôt en un impressionnant fleuve rouge.

Malgré tout, au-dessus de cette horrifiante mêlée, le Destin faisait son œuvre. Un par un, les frères du roi abandonnèrent leur vie ; un par un, ses fils subirent la loi du Temps et l'armée des Râksasas s'éparpilla comme les eaux après la crue.

Sur les hautes terrasses de Lankâ, Daçagrîva allait et venait, sombre comme un nuage d'automne. Le dernier atout de son jeu, il s'apprêtait à le jouer. Le dernier et le meilleur : son fils préféré Indrajit. « Celui-ci n'est point comme les autres » se disait-il, « lui seul a su lier les deux Râghavas et, dans le grand conflit contre les habitants du ciel, il fut mon égal, pas de doute. Certes, il est fort Râma et l'éclat de son regard porte loin quand il cherche son ennemi ! Mais Râvanî, s'aidant de ses sortilèges, n'aurait-il aucun droit au succès ?

Sur l'ordre de son père, Indrajit se présenta, armé, cuirassé, paré de bijoux rares, superbe. Sur ses armes, sur son char, sur soi-même il récita les formules sacrées. Il prit ensuite un trait de Brahmâ et le mantra qu'il prononça pour sa consécration fit trembler la terre. Cette arme redoutable, bien que peu la possèdent, tout ce qui a vie s'émeut à son aspect. Râvanî fit ensuite un feu et les flammes augurèrent du triomphe. Joyeux, Daçagrîva dit à son fils :

— Cette fois, nous vaincrons : les flammes tournent au Sud et ne produisent point de fumée !

Sur ces heureuses constatations, le héros s'inclina devant son souverain et marcha vers l'armée adverse.

La bataille recommença, plus serrée, plus violente. Indrajit était partout ; il ressemblait à Kala — le Temps à qui rien ne résiste — à l'Exterminateur qui promène l'effroi sur la vie. Du haut du ciel, invisible derrière sa grande magie, il épandait ses averses de flèches et nul ne pouvait discerner qui en était la cause. De la sorte, il tua ou blessa la plupart des chefs singes. Exultant, il s'en prit alors aux fils de Daçaratha, dirigeant vers eux ses pluies meurtrières.

— C'est à nous qu'il en veut, à présent, remarqua Lakchmana. Protégé par ses enchantements, on ne l'aperçoit plus malgré sa dimension. Comment l'appréhender, maintenant qu'il n'a plus de corps ?

Râma lui dit calmement :

— C'est l'arme de Brahmâ dont il se sert aujourd'hui ; cette arme

– cette force intérieure, ce pouvoir du dedans – aujourd'hui il l'exerce. Supportons-la, ô Saumitri ! Pour un temps, acceptons son emprise et gardons l'âme sereine : ce destin-là n'est pas le nôtre.

A l'abri de toute riposte, Indrajit inonda de traits les princes. Sous ce déluge, ils perdirent momentanément leur vaillance et s'allongèrent sur le sol, comme morts. Râvanî rejoignit alors la citadelle pour annoncer au roi ce fait mémorable.

Les blessés et les morts, c'est, par millions qu'on pouvait les compter. Le désarroi était général. Devant semblable abattement, Vibhîchana déclara aux Haris :

– Sachez que s'ils gisent, les deux héros, c'est conformément à leur volonté. En se laissant dominer par l'arme suprême, c'est un hommage que les Râghavas rendent à l'Aïeul. Pourquoi baisser la tête, dès lors ? Soyez diligents ! Portez secours à vos frères éprouvés dans la lutte et rétablissez l'ordre en vos cœurs !

– C'est bien, fit Hanoumat, allons rassurer l'armée !

En compagnie de Vibhîchana, il parcourut le champ de bataille. Chacun tenant une torche, ils avancèrent dans la nuit destructrice et découvrirent les innombrables victimes que l'arme redoutable avait faites. Durant la cinquième partie du jour – la dernière – cette puissance avait décimé les escadrons des singes. Dans l'obscurité, ils trouvèrent Jâmbavat, criblé de flèches, mais vivant :

– Je reconnais ta voix noble Râksasa, dit-il à Vibhîchana. Mes yeux se sont éteints, tant est grande ma faiblesse ! Mais dis-moi : le fils du Vent jouit-il encore de la précieuse existence ?

– Comment, s'étonna le Râksasa, tu ne demandes rien des princes ni de ton roi et tu t'inquiètes de Mârouti ! D'où te vient cette affection pour le fils aimé de Vâyou ?

A cela, Jâmbavat répondit :

– Si je te parle ainsi, ô Vibhîchana, c'est que lui mort, nous tous aussi mourrons ; tandis que lui vivant, la victoire peut encore nous sourire !

A ce moment, Hanoumat fit résonner sa voix.

– Approche ! s'écria Jâmbavat tout frémissant de joie. Ton immense énergie, montre-la ! Car toi seul peut sauver les Vânaras du noir trépas. Rends-toi vite au sommet de l'Himavat où sont les neiges éternelles ! Près du mont Kailâsa, tu découvriras une cime tout en or ;

LE LIVRE DE LA BATAILLE

entre les deux brille la roche aux herbes : c'est là qu'il faut aller. Cueille les quatre herbes qui rendent la vie et reviens donner l'espoir à cette armée si durement touchée !

Ce grand voyage, le singe l'entreprit encore. De la plus haute crête, il regarda le Nord, se concentra, dilata son volume et se lança dans les espaces vertigineux du ciel. Tandis qu'il se projetait vers l'autre rivage, le fils de Vâyou ouvrit une bouche démesurée et sa clameur paralysa les plus intrépides Râksasas. Au-dessous de lui défila l'étendue bleue de Sâgara qu'il franchit sans se reposer, rapide comme la pensée. De loin, il aperçut l'Himavat, reconnut le Kailâsa et, près de la montagne d'or, identifia la roche aux herbes. Il distingua des ermitages, vit la pierre de l'Himavat ainsi que l'axe du monde. Au milieu du flamboiement des herbes divines, il s'abattit, tel un grand météore. Alors, il chercha celles que lui avait indiquées Jâmbavat, mais elles, en sa présence, se rendirent invisibles. S'adressant au mont lui-même, Hanoumat l'invectiva violemment ; mais ce dernier faisait la sourde oreille. Irrité, Mârouti le saisit alors dans ses bras vigoureux et, dans son incalculable énergie, l'arracha à ses assises éternelles. Puis, brandissant le pic au-dessus de sa tête, au grand effroi des dieux, il reprit son vol fabuleux et passa l'océan en sens inverse. Comme il voyageait à proximité du soleil, le rocher se mit à briller d'un éclat insoutenable. De loin, les Vânaras le virent et leurs acclamations retentirent sous les murs de Lankâ. Hanoumat se posa au milieu de ses congénères en liesse. On fit aussitôt respirer aux Râghavas l'arôme salvateur des quatre plantes magiques et ils sortirent instantanément de leur torpeur. Avec eux, tous les Haris se remirent de leurs blessures et ceux qui étaient morts revinrent à la vie. Sur quoi, Mârouti, reprenant la roche extraordinaire, la rapporta au lieu exact où il l'avait trouvée.

*

* *

Alors Sougrîva dit au Kapis :

— A présent, que chacun de vous se munisse d'une torche, pénètre dans la ville et y mette le feu !

Incontinent, dans une bousculade indescriptible, les singes envahirent la capitale des Râksasas et y provoquèrent un incendie colossal.

LE RÂMÂYANA

La fournaise projetait très haut sa lueur rouge et ressemblait au feu qui consume l'univers à la fin de chaque humanité. Jusqu'à l'horizon, l'océan roulait des vagues sanglantes. Cependant, de toutes parts, la lutte avait repris. Par la main d'Hanoumat et de Sougrîva, les fils de Koumbhakarna trouvèrent la mort. A chaque sinistre nouvelle, Râvana, affolé de colère, jetait des flammes hors de son corps. Il envoya les fils de Khara, mais, pas plus que les autres, le sort ne les épargna. Râma et Lakchmana furent leurs meurtriers.

Les mauvais présages se succédaient maintenant ; mais, à ce point des événements, Daçagrîva ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Seule une fureur illimitée s'agitait en lui.

— Sors à nouveau, ordonna-t-il à Indrajit, et sois vainqueur de nos ennemis maudits !

Râvanî monta sur son char qu'il rendit invisible. Il s'arma du trait de Brahmâ et couvrit les Râghavas de ses flèches. Adaptant aussi à leurs arcs des armes divines, ceux-ci ripostèrent vaillamment ; ils emplirent le ciel de leurs projectiles, mais ni le char d'Indrajit ni la vibration de son arc ne s'entendaient. Parfois pourtant, certains dards perçaient le démon, au hasard, et retombaient rouges de sang. A défaut de cible, les deux héros tiraient du côté d'où venait l'averse mortifère, s'efforçant de la détruire avant qu'elle ne les atteignît. Râvanî, lui, courait partout, inaccessible aux regards, prompt comme l'éclair. Au comble de l'exaspération, Lakchmana finit par s'écrier :

— Userai-je, moi aussi, du trait de Brahmâ pour consumer ces Râksasas ?

Mais Râma l'en empêcha, car on ne devait point, pour la faute d'un seul, anéantir la race des coureurs de nuit.

Indrajit, s'étant soudainement éloigné du combat, rentra dans la ville. Il en ressortit bientôt par la porte d'Occident, sur un char où l'on pouvait voir une silhouette dont la forme figurait terriblement celle de Sitâ. S'approchant de l'armée adverse, il fit le geste de tuer la princesse. Indrajit, debout sur son char, tira sa grande épée et en frappa l'effigie de Maïthilî qu'il tenait par les cheveux. A la vue de ce crime, Hanoumat s'écria :

— Un enfer spécial est réservé aux assassins des femmes ! et de grosses larmes roulèrent de ses yeux.

« Que devient notre entreprise si la jeune femme a cessé de

LE LIVRE DE LA BATAILLE

vivre » ajouta-t-il pour soi-même, « à quoi bon cette guerre ? » Le démon, toujours debout, poussa un rugissement de triomphe tandis que sur le plancher du char gisait Sîtâ, coupée en deux. Une immense pitié saisit le cœur des singes cependant que l'auteur de ce crime disparaissait, campé sur sa ville aérienne, criant à plein gosier.

Revenu dans Lankâ, Râvanî se dit : « Profitons de cette diversion pour offrir un sacrifice à Agni en sorte qu'il me rende invulnérable ! » Dans ce but, il se rendit en un lieu saint de l'île et y prépara ses offrandes. Dans l'intervalle, Râma ayant appris le meurtre de son épouse, s'abandonna au plus sombre désespoir. L'esprit égaré par la douleur, il s'étendit sur le sol et renonça au combat. Lakchmana lui dit alors :

— Si le bien existe, illustre frère, la disgrâce ne peut t'atteindre. Mais puisque le malheur t'accable à jamais, c'est que le bien n'est qu'un mot privé de sens. Si la Loi est faillible, sers-toi de ta force, toi qui prêchais la douceur. Car si les valeurs se renversent, seul le puissant est homme de mérite. La raison qui te fit repousser la couronne, je ne la saisis plus à présent. Et si le mal prévaut, seul celui qui a la fortune a tout. La Loi, le Plaisir, l'Utile, il les possède. Or, s'il en est ainsi, cette douleur sans remède qu'Indrajit nous inflige en ce jour, je saurai l'effacer. Lors donc, debout mon frère ! Ignores-tu donc que tu es l'Ame Universelle ? Le meurtre de Sîtâ m'exaspère : je vais donc le détruire l'assassin de ta femme, lui, ses chevaux, sa ville et son roi !

A ce moment parut Vibhîchana qui parcourait l'armée en désordre :

— Sîtâ tuée par Râvanî, s'étonna-t-il, la chose est impossible ! Le souverain de Lankâ ne l'aurait pas permis. Quiconque, parmi nous, eût approché la fille de Janaka, eût été puni de mort. Ce que les singes ont vu n'est qu'un produit de l'illusion. Ecarte ce chagrin funeste, ô Râma, et tends plutôt l'oreille à ce que je vais te dire : en ce moment, le fils chéri de Râvana est parti pour offrir un sacrifice de la plus haute importance. S'il l'achevait, c'est l'invulnérabilité même qu'il obtiendrait et nous serions perdus ! Que Saumitri le rejoigne et qu'il le tue avant l'irréparable !

Quand il eut ouï ces paroles, le glorieux Lakchmana, sans hésiter, s'élança sur les traces de Râvanî. Hanoumat et Vibhîchana s'empressèrent de le suivre.

Râvanî, entouré d'une escorte nombreuse, était sur le point d'achever son sacrifice au dieu du feu. Déconcerté par la présence soudaine de ses ennemis, il n'eut que le temps d'escalader son char et de prendre son arc. De loin, Lakchmana l'interpella :

— Je te défie au combat, prince aux desseins perfides ! Laisse-là cette offrande et viens te mesurer à moi ! Montre-moi ta propre vigueur, exhibe-la, dépense-la tout entière et t'en va au séjour de Yama à la satisfaction de tous ! Car elle t'attend l'ombre éternelle de son royaume ; déjà, ton âme obscure lui appartient !

Ainsi apostrophé, le fils de Daçagrîva s'en vint au-devant de Lakchmana. Il était splendide ce grand archer, le rejeton du roi de Lankâ. Néanmoins, le frère de Râma reprit son dur langage :

— Où est l'honneur chez celui qui se soustrait à la vue des autres sur le champ de bataille ? Hélas, à l'heure présente, c'en est fait de tes ruses et c'en est fait de toi ! Tu ne saurais t'en tirer dans un duel à la loyale !

Alors, des deux côtés, les traits aigus commencèrent de siffler. Pleins d'expérience, ils se criblaient de flèches, cherchant à l'emporter, supportant les blessures, ne bronchant pas. Leur endurance émerveillait les autres. Longtemps ils s'affrontèrent, sans se lasser, sans se détourner du combat, sans s'épuiser non plus. Puis, les noirs coursiers du Râksasa, Lakchmana les blessa ; de même il terrassa son cocher. Râvanî, d'une main experte, prit alors la conduite de son char. Mais les singes, intervenant, se jetèrent sur les chevaux magnifiques et leur ôtèrent la vie. Puis ils dévastèrent le char. Lakchmana descendit du dos d'Hanoumat sur lequel il se trouvait et les adversaires, à pied, se firent face. Des heures encore ils restèrent aux prises en ce combat redoutable. L'homme s'opposait au Râksasa ; le Râksasa s'opposait à l'homme ; sans se concéder le moindre avantage. Enfin, vers le soir, désireux d'en finir, le cadet de Râghava fit cette prière :

— S'il est vrai que Râma soit loyal ; s'il est vrai que sa nature soit pure ; si, dans le triple monde, il n'a point son égal : alors que cette flèche triomphe du prince de Lankâ !

Il choisit en même temps un trait d'Indra — un de ceux qui portent la mort — et l'adapta à la corde de son arc. Puis, il tendit son arme et tira. La flèche, brillante comme le soleil, s'en alla sans bruit et décolla la tête terrible d'Indrajit. Son corps, en heurtant la terre, lui

LE LIVRE DE LA BATAILLE

imprima une violente secousse. D'un seul coup, l'affolement gagna la horde des Râksasas qui se débanda dans toutes les directions. Les Vânaras, grognant de joie, faisaient claquer leur langue, sautaient comme des forcenés et se fouettaient les uns les autres de leurs longues queues. Quand le calme revint, Saumitri, accompagné d'Hanoumat et de Vibhichana, s'en retourna trouver Râma. Il fit trois fois le tour de son frère, le laissant à sa droite, et s'assit près de lui tandis que Vibhichana retraçait son exploit.

— Ta prouesse, frère bien-aimé, c'est l'assurance de la victoire. Tous les généraux de Râvana sont morts. Plus de secours pour ce barbare ! La voici proche l'heure dont nous avons rêvé : bientôt, nous reverrons Sitâ et l'offense sera lavée ! Le roi de Lankâ, je l'attends désormais. Il va sortir, pas de doute, et ce sera pour la dernière fois. Sa fière cité, jamais plus il ne la reverra !

Et Râghava donna une joyeuse accolade à son jeune frère avant que de s'occuper de ses blessures.

*

* * *

Apprenant la mort de son meilleur fils, Râvana crut qu'on lui arrachait la vie. Sa douleur fut cruelle et il se lamenta :

— Que me font le monde et ses plaisirs si je ne dois plus revoir cet enfant tant aimé ! Il est mort pour servir son suzerain ce héros : le ciel s'ouvre donc pour l'accueillir ! Mais le trône de Lankâ, qui l'occupera dans l'avenir ? et mes funérailles, qui s'en chargera le moment venu ?

Terrible fut l'abattement du souverain et, dans cet abîme de chagrin, il complota la mort de Vaidehî. « Pour décourager les Kapis, mon fils leur montra l'effigie sacrifiée de Sitâ. Eh bien, pour ma satisfaction et ma vengeance, ce n'est plus une effigie que je leur montrerai, mais bien la véritable fille de Janaka ! Elle va mourir de ma main, puisqu'aussi bien c'est elle la cause de tous mes malheurs !

Prenant un sabre, il se rendit précipitamment au bosquet d'açokas et eût certainement occis la jeune femme si un conseiller influent ne l'en eût détourné au dernier moment :

— Tu ne peux consommer ce forfait, roi de Lankâ ! Cette insulte à

LE RÂMAYANA

la Loi serait d'une gravité sans précédent. Détourne ton courroux sur l'époux de la princesse ! Demain, jour de la nouvelle lune, cours à la victoire environné de tes bataillons !

Calmé par ces paroles justes, le démon rouge quitta le bosquet et rentra dans sa citadelle afin de mettre au point son ultime attaque.

*

* * *

Il arriva enfin ce moment où Râvana, pour la mort de Râma ou pour la sienne, monta sur son char prodigieux et revêtit ses habits de bataille. Et ce char étincelait comme des milliers de soleils, attelé de huit coursiers plus obscurs que la nuit. Il y monta avec son habit rouge, muni de l'éventail et du parasol blanc ; et quand les roues se mirent en mouvement, de longs tremblements secouèrent la terre. Un vent de peur passa sur l'armée des singes. « Il s'en va celui que personne, jamais, n'a pu dompter » vociféraient les Râksasas et leurs noirs visages se plissaient d'orgueil. Mais alors, l'astre du jour retint sa lumière et sur les régions cardinales s'amassèrent d'opaques ténèbres. Une pluie de sang s'abattit brusquement et les chevaux royaux trébuchèrent dans la boue rougeâtre. Sur l'immense oriflamme vint se poser un vautour et les chacals hurlèrent lugubrement. Un instant, Daça-grîva pâlit, mais, chassant de sa pensée les funestes présages, il entra sur le champ de bataille, poussé par le Temps et par le Destin.

Partout où le Râksasa poussa son char, partout il y eut un grand massacre de Vânaras. Malgré cela, le monarque perdit ses derniers lieutenants et fut bientôt le seul à gouverner le reste de ses soldats. Dans sa rage insensée, il décida d'en finir avec Râma. A partir de ce moment-là, les deux héros s'affrontèrent avec des armes magiques : flèches aux empennages d'or, nârâcas, traits à têtes de serpents, ou de lions, ou de tigres ; épieux en forme de loups ; dards brûlants ou glacés. Puis, tous les projectiles divins, issus de leurs nombreux mérites, de leurs terribles austérités : ceux de Vâyou, ceux de Yama, ceux du Soleil. Parfois, les uns brisaient les autres ; parfois, ils atteignaient leur but. Mais leurs maîtres ne s'arrêtaient point, ne se fatiguaient point, continuaient leurs assauts acharnés. Cependant, Lakchmana rompit la bannière du Râksasa et tua son cocher. Vibhîchana massacra les che-

LE LIVRE DE LA BATAILLE

vaux. violemment irrité, Daçagrîva poussa contre son frère une javeline ardente, mais, avant qu'elle n'atteignît sa cible, Saumitri l'écarta. Le démon prit alors une lance munie de huit clochettes – le fruit de sa magie – et en frappa furieusement le prince qui s'effondra. « Restez près de lui » commanda Râma en voyant vaciller son frère. Se tournant alors vers son ennemi, il s'écria :

– L'heure approche où tu connaîtras ma force ! Sous peu, j'accomplirai un exploit que les mondes se rediront aussi longtemps qu'ils dureront !

Et, plein de véhémence, il se jeta sur Râvana. Plus féroce encore, ils se heurtèrent ; et leurs arcs, en se détendant, faisaient un fracas épouvantable. Soudain, sans crier gare, le rôdeur de nuit prit la fuite, telle une lourde nuée que pourchasse le vent.

Il revint avec un nouveau char tiré par des coursiers à face humaine. Voyant cela, les dieux se disaient : « Râma est à pied, et Daçagrîva domine du haut de son char. Cette situation n'est pas équitable. Fournissons au fils de Daçaratha un véhicule et son conducteur. » C'est ainsi que Mâtali, l'écuyer des dieux, montant sur le puissant char d'Indra, courut rejoindre Râghava.

– Indra te prête son véhicule, prince aux grands yeux ! Désormais, à armes égales, sois le vainqueur du chef des Râksasas !

Ils luttèrent encore le seigneur de la race sombre et le brillant Râma. Traits divins contre traits divins, ils employèrent toutes leurs ressources pour prendre l'avantage. Sitôt parties, ces armes se transformaient en monstres qui crachaient un venin pernicieux ; ou bien vomissaient des flammes. Râvana blessa Mâtali, perça les chevaux célestes, au grand émoi de l'armée des singes et des habitants du ciel tous rassemblés dans les airs pour suivre le duel fantastique. Conscient de cela, le prince, dans sa connaissance de l'Ame Universelle, sentit sa vigueur s'accroître ; ses dards se firent alors plus meurtriers. Cette fois, Daçagrîva entrevit que son heure n'allait plus tarder.

Dans le même temps, parut le bienheureux Agastya, l'ermite ami de Râma qui, du haut du ciel, contemplait la bataille en compagnie des divinités. S'approchant du héros aux yeux de lotus, il lui déclara :

– Glorieux fils de Daçaratha, apprends l'insondable mystère par quoi tu pourras tout vaincre dans les trois mondes. Ton esprit, concentre-le en toi-même et rends hommage à Celui qui est. A

LE RÂMÂYANA

l'Immuable qui meut tout. A l'Invariable en qui s'origine toute variation. Il est tout : le sacrificateur, le sacrifice et celui à qui on le destine. Il est le Créateur. Il est le Destructeur. Il est tous les dieux ; tous les démons. L'erreur et la vérité. Le visible et le non-visible. Le vivant et le non-vivant. Il est la Cause, Il est l'Effet ; et plus que cela encore. Honore en toi ce qui n'a pas de nom, et maintenant, marche vers la victoire !

Alors, Râma contempla la vérité suprême, prononça la syllabe sacrée, puis, s'étant rincé trois fois la bouche, s'en fut accomplir ce qu'avait écrit le Destin. Le soleil flamboyait. La mort de Râvana ne faisait plus de doute.

Une semaine entière, sans repos, le jour comme la nuit, les deux héros s'assailirent. Tous deux firent voir en ce combat la plus parfaite essence du courage. Plusieurs fois, Râma coupa une tête de Râvana, mais elle repoussait aussitôt. Le monarque semblait invulnérable. Alors, comme naissait le septième jour, le seigneur de la terre prit un trait fait de l'énergie de tous les êtres ; il le consacra selon les paroles saintes et le plaça sur la corde de l'arc immense — l'arc fait du Véda. Une dernière fois, le démon et l'homme furent face à face. Les deux armées se tenaient immobiles, les armes à la main. Tandis que se tendait l'arc colossal, la terreur s'empara du ciel et de la terre ; sur les rivages de Lankâ, l'océan se souleva jusqu'aux nuages. La flèche partit, brillante comme l'aurore ; elle s'en alla comme s'en va la Mort et s'abattit sur la poitrine de Râvana. Elle perça son cœur. Elle éteignit ses souffles vitaux. Les armes du démon tombèrent et son corps sans vie s'écroula dans la poussière.

D'un seul coup, la déroute définitive commença tandis que dans les cieux retentissaient les hymnes de joie des dieux et des déesses. Le fléau des mondes, Râvana — celui qui fait pleurer les mondes — était retourné aux cinq éléments. Une brise fortunée souffla et des fleurs, tombant du ciel, couvrirent le char de Râma. L'air vicié redevint pur et d'indicibles musiques jaillirent de toutes les régions de l'espace.

*

* *

Devant son frère terrassé, Vibhîchana s'écria :

LE LIVRE DE LA BATAILLE

— L'inéluctable est arrivé ! Mes conseils, tu ne les écoutas point, emporté par le vent de ta destinée. O roi, comme un grand arbre, tu es couché maintenant sur la terre ! Il t'a renversé l'implacable bûcheron ! Où es-tu à cette heure ? et que deviendront tes amis ?

Râma qui l'écoutait prit alors la parole :

— Il n'est pas mort dans la honte, ce frère ennemi, illustre Vibhichana ! Aussi, pourquoi le plaindre ? Le guerrier qui tombe face à son adversaire connaît la gloire. Pour ton frère, il s'est incliné devant la loi du Temps. A présent, tu dois décider de ce qu'il convient de faire.

Cependant, sorties par la porte du Nord, les épouses du roi s'approchaient. Au milieu des lamentations, Mandodari, la première des reines, tint ce langage :

— Non, ce n'est point ta passion qui t'a perdu, mon seigneur, c'est le Destin. Indifférent à la richesse, au désir, au courage, de connivence avec le Temps, il accomplit son œuvre. Il ne commence ni ne finit. Celui qui t'a vaincu : c'est l'Eternel ayant pris apparence humaine. En portant la main sur Sitâ, tu commis la faute irrémissible. Cette femme, dont la fidélité fut absolue, ses mérites viennent de t'anéantir, ô mon maître ! Tu récoltes ce que tu as semé ; et maintenant, te voilà parti pour le voyage d'où personne ne revient. Malédiction sur moi, puisque je vis encore quand tu es mort ! Que ne s'est-il brisé, mon cœur, quand le tien a cessé d'animer ton corps ? Je ne devrais point te pleurer : ne fus-tu pas longtemps le dominateur du monde ? Mais je suis femme et ma nature suit le chemin de la pitié !

Laissant la veuve pleurer son époux, Râma dit à Vibhichana :

— Le moment vient, désormais, d'accomplir le rituel des morts.

Mais le cadet de Râvana lui objecta :

— Comment puis-je rendre cet honneur à ce mauvais roi qui, sous les traits d'un frère, fut toujours mon ennemi ?

— Nous avons atteint notre but, ô Vibhichana ! Sache que la mort met fin à la haine. Il est notre ami, à présent, ce Râvana qui terrifiait les êtres. Dresse le bûcher funéraire selon les règles ; procède, pour ton frère, aux rites qu'on doit aux morts !

Il en fut ainsi et les funérailles furent célébrées en grandes pompes. Alors, Râma, déposant les armes, renonça à sa colère. Il renvoya l'écuyer Mâtaï et chargea Lakchmana de sacrer le nouveau chef de la cité. « C'est bien » fit celui-ci et, remettant aux Haris un vase d'or, il

LE RÂMÂYANA

leur demanda de le remplir avec l'eau de la mer. Au moyen de cette eau sainte, il consacra Vibhîchana roi de Lankâ. Et tous les singes étaient présents, mêlés aux Râksasas. A la fin de la cérémonie, Râma convoqua Hanoumat et lui dit :

– Avec le consentement du nouveau roi, rends-toi au bosquet d'açokas et parle à Sîtâ en mon nom. Demande-lui ses volontés.

Lorsqu'il prit le chemin du bosquet, le cœur du grand singe se serra. Sîtâ s'y trouvait toujours, privée de soins, entourée de ses gardiennes. Mârouti, s'avançant vers elle, s'inclina gravement et lui annonça la grande nouvelle :

– Râma, vainqueur de son rival, m'envoie te saluer de sa part. Il veut connaître tes désirs.

Empêchée par le bonheur, la princesse ne pouvait répondre. Cependant, au milieu des sanglots, elle murmura au Kapi blanc :

– Je ne sais rien de plus doux que ton message. Heureux sois-tu qui le portes ! Mais quelle sera ta récompense, que puis-je t'offrir, moi qui n'ai rien ?

– Je ne désire rien, répondit Hanoumat, si ce n'est ta permission afin d'anéantir tes hideuses gardiennes !

Mais Sîtâ, compatissante, n'acquiesça point :

– Elles n'ont pas agi de leur plein gré, ces femmes. Un autre leur donnait des ordres. Maintenant, le tyran est mort : laisse à leur destinée ces créatures ! Tu dois savoir qu'on ne rends pas le mal pour le mal !

Plein d'admiration pour ce discours, Mârouti épargna la vie des Râksasîs. Sîtâ reprit alors :

– Tu m'as demandé mon désir, noble singe, le voici : je n'attends plus qu'une chose au monde, c'est de revoir mon seigneur et maître !

– Tu le verras aujourd'hui même, l'Homme beau, ainsi que Sau-mitri, son frère, lui annonça le fils du Vent.

Sans tarder, il conduisit Vaïdehî au gynécée de Râvana où elle fut parée et parfumée par les épouses du Râksasa. Puis, on l'installa sur un palanquin et l'escorte s'avança en direction de Râma. Quand il sut qu'elle arrivait, l'aîné de Daçaratha sentit monter en lui des sentiments divers : la colère, la tristesse et la joie se partagèrent son âme. Quoi qu'il en fût, pour éprouver sa belle épouse, il exigea qu'elle descendît de sa litière. A Vibhîchana qui éloignait la foule, il fit remarquer :

LE LIVRE DE LA BATAILLE

— Ces gens-là sont les miens. Qu'ils restent donc ! Pendant les sacrifices ou durant les combats, il n'est pas interdit qu'une femme se montre. En conséquence, qu'elle vienne et soit vue de tous !

En grande confusion, la jeune femme s'approcha de son mari. A quelques pas de lui, elle s'arrêta. Alors, elle contempla son visage et ses yeux brillèrent sous les yeux de Râma.

— A nouveau, te voici devant moi, princesse au doux regard. Il est mort mon rival. Ainsi, l'outrage et son auteur ont disparu. Maintenant, tu me reviens. Mon honneur est sauf : mais que dira le peuple ? Un doute est au-dessus de toi : quelle fut ta conduite pendant cette longue absence ? Une épouse qui demeura sous le toit d'un autre, peut-il la garder celui qui a de la dignité ? J'ai payé le prix de ta reconquête ; ce que je voulais, j'y suis parvenu. A présent, va : nous n'avons plus affaire ensemble !

Ces mots cruels, après tant de souffrances et d'espoir, Sîtâ ne put les supporter. Ecrasée de honte, précipitée dans la désolation, elle fut longtemps sans relever la tête. A la fin pourtant, elle fit cette étonnante réponse :

— Tu te trompes sur ma nature, beau sire, ou tu feins de te tromper car tu me connais. Mon cœur t'est resté fidèle. Si les temps que nous vécûmes ensemble ne te sont point une garantie de mon amour, alors rien ne peut me sauver ! Et pourtant, je suis née de la Terre ; mon origine n'est pas humaine, souviens t'en ! Cela ne te suffit-il pas ? Ecoute-moi, doux prince : un jour, nous étions jeunes, nous joignîmes nos mains pour un serment éternel ; eh bien, cela, on ne le fait pas deux fois sans se consumer soi-même ! Si tu me répudies, je ne veux plus de l'existence ! Ma vie, c'est toi ; mais à présent, qu'en reste-t-il ? Viens Saumitri, dresse un bûcher car ces reproches m'accablent ! Si le doute est sur ma parole, je ne veux plus vivre !

Epouvanté, Lakchmana regarda Râma. Celui-ci lui fit comprendre ce que dissimulait son âme. Sans bouger, sans répondre, il laissa faire sa belle épouse. Et certes, en cet instant, il ne souriait pas ! Son regard s'était fait inaccessible : il ressemblait au Juge suprême. Personne n'osait lui parler. Personne n'osait le regarder. Lakchmana assembla les rondins de bois et Vaïdehî, en fixant le feu, articula ces mots :

LE RÂMÂYANA

- Qu'il m'accorde sa protection, le dieu de l'univers, si je suis restée fidèle à Râma !

Trois fois elle répéta son invocation, puis elle entra dans les flammes. La foule, autour, était immense. Les dieux aussi s'étaient rassemblés. C'est alors que Brahmâ, apparaissant sur le bûcher, le dispersa. Se tournant ensuite vers le prince d'Ayodhyâ, il lui adressa ces paroles :

- Voici ton épouse, Râma. Reprends-la : il n'y a pas de mal en elle. Ni son esprit, ni ses regards, ni ses paroles n'ont jamais péché. Reprends-la, sois heureux, je te l'ordonne !

Joignant les mains, Râghava médita un instant dans son cœur loyal, puis il répondit à l'Aïeul :

- Pour moi, je savais tout, mais l'épreuve était nécessaire à cause du peuple. C'est pourquoi j'ai accepté l'ordalie. Sîtâ ne pouvait pas manquer à son devoir et le feu, ce témoin incorruptible, l'a respectée. Aujourd'hui, son innocence éclate aux yeux de tous et même la plus lointaine postérité s'en souviendra !

Brahmâ, qui l'avait écouté, lui demanda alors :

- Sais-tu bien ton origine, fortuné prince ?

- Je suis un homme, sans doute, né de Daçaratha. Mais, en vérité, quel est mon nom ? Peux-tu me l'apprendre, toi qui détiens la grande Science ?

- Je ne puis rien t'apprendre, ô Râma, mais seulement réveiller ton souvenir ! Souviens-toi donc que tu es Nârâyana - Vichnou. C'est toi la Loi suprême, l'Intelligence, la Longanimité, la Domination de soi-même. Tu es la demeure de la Vérité ; l'Origine et la Fin de tout. Les dieux même sont ton œuvre, et moi je suis ton cœur. Tu es dans tous les êtres. Lorsque la terre est détruite, tu es le grand Serpent qui habite les eaux fondamentales. Quand tu fermes les yeux, c'est la nuit ; quant tu les ouvres, c'est le jour. Hors de toi, il n'est rien qui soit. C'est pour la mort de Râvana que tu descendis dans un corps d'homme, et cette tâche, tu l'achevas parfaitement. Dès maintenant, si tu le veux, ta mission remplie, reviens parmi nous !

Civa cependant, sortant de l'assemblée, interrompit l'Ancêtre des mondes :

- Non, dit-il, que Râma rentre plutôt à Ayodhyâ pour y réjouir

LE LIVRE DE LA BATAILLE

ses parents et ses amis ! Qu'il perpétue sa race et règne heureux aussi longtemps qu'il lui plaira sur cette terre délivrée par lui !

Considérant Râma cette fois, il reprit :

– A présent, ami, voici ton père, ton guide dans le monde des humains. Grâce à ta parfaite obéissance, il est entré dans le séjour d'Indra. Rends hommage à celui qui fut pour toi la racine du devoir parmi les hommes !

Et Râma vit son père, debout sur un char céleste, qui brillait de sa vraie splendeur. Avec une joie profonde, inaltérable, il vit son père. Et son père aussi fut dans la joie, car Râma avait toujours été cher à son cœur.

– Mon salut, c'est à toi que je le dois, bon fils. En vous revoyant, toi et ton frère, je puis enfin goûter le vrai bonheur.

Râghava lui fit alors cette demande :

– Il est une chose qu'il faut m'accorder, cher père, si tant est que tu es satisfait de moi. Cette malédiction que tu lanças contre la reine Kaikeyî, au temps de ton passage parmi nous, je désire qu'elle cesse, afin que soit harmonieux le royaume où je vais revenir.

– Soit, dit simplement Daçaratha, qu'elle tombe mon ancienne colère et que la reine retrouve la paix. Quant à toi, Sîtâ, ne t'afflige plus ! Ta conduite exemplaire, nul ne l'ignore actuellement. Reviens dans Ayodhyâ, applique-toi au bonheur de ton mari : il est ton dieu !

Sur ces dires, plein de gloire, le roi regagna sa demeure céleste.

Daçaratha parti, ce fut Indra qui se présenta devant Râma :

– Ce que ton cœur désire encore, demande-le, héros aux grands bras. Je suis ici pour te satisfaire.

Râma lui fit alors cette requête généreuse :

– Si tu l'approuves et si cela t'est possible, je te ferai la supplique suivante : tous ces vaillants Kapis que la mort a saisis, qui se sont sacrifiés pour moi dans la bataille, qu'ils revoient la lumière du jour et s'en retournent rassasiés d'honneur chez leurs parents ! Restaure leur vie, leur vigueur, leur jeunesse et que dorénavant, un printemps éternel surgisse au lieu de leur séjour !

– Je n'ai qu'une parole, déclara Indra, qu'il en soit donc comme tu le demandes !

Sur le champ de bataille, le dieu aux mille yeux fit alors tomber une pluie mêlée d'Amrita. A mesure qu'elle les touchait, les Kapis

LE RÂMÂYANA

revenaient à la vie ; se levant comme d'un lourd sommeil, ils ouvraient de grands yeux pleins d'étonnement. Tandis qu'ils se réjouissaient, fous de bonheur, Râma réfléchissait à son retour, car la route allait être longue et difficile. A ce moment, comme s'il lisait dans ses pensées, Vibhîchana survint :

— Je puis, en un seul jour, te faire parvenir à Ayodhyâ ! et il lui confia Pouchpaka, ce char doué d'un mouvement spontané.

— Mais ne peux-tu rester une journée ? Avec ton frère et ton épouse : permets que nous t'honorions selon ton rang !

— Je t'ai en amitié, roi de Lankâ, mais mon cœur et mon devoir me pressent de revoir les miens.

Alors, Pouchpaka fut amené, cette merveille couverte d'or et de pierreries, ce palais volant aussi vaste qu'un mont. Obéissant à la pensée, il se transportait de lui-même.

— S'il n'est pas possible que tu restes, fit remarquer Vibhîchana, du moins pouvons-nous te suivre et assister aux fêtes de ton sacre ?

— Je ne puis concevoir bonheur plus complet que celui de rentrer avec tous mes amis ! s'écria le prince. Venez donc tous, rôdeurs de nuit, Haris infatigables, et que ma capitale soit votre capitale ! Allons, partons : mon âme languit lorsqu'elle pense au vertueux Bharata !

Ils prirent tous place dans le char colossal, Lakchmana, Vibhîchana et ses ministres, Sougrîva et son armée, le fils aîné de Daçaratha enfin, tenant par la main la belle Sitâ. Peu après, rayonnant de lumière, l'intelligent véhicule s'élança dans l'espace.

A mesure qu'ils avançaient, Râma montrait à Maïthilî les lieux qu'ils survolaient et lui en donnait les noms. Ils virent le champ de bataille de Lankâ ; puis le pont sur la mer ; et la montagne où le singe Hanoumat avait pris son élan. Parvenus au-dessus de Kichkin-dhâ, la citadelle des Vânaras, Râghava dit à Sougrîva :

— Tes épouses, je serais heureux de les voir partager notre liesse. Arrêtons-nous et invite-les à se joindre à notre voyage !

Et les épouses, Târâ et Roumâ en tête, montèrent dans le char prodigieux qui repartit aussitôt.

— Regarde, Vaïdehî : voici qu'apparaît la Pampâ couverte de lotus ! Là, j'ai pleuré ton absence. Ici, c'est l'ermitage où nous vécûmes heureux. Là-bas, cette rivière brillante, c'est la Gangâ dont le triple courant bondit joyeusement vers la mer. Enfin, voici la Sarayouù,

LE LIVRE DE LA BATAILLE

et voici Ayodhyâ, ô Sîtâ ! Prosterne-toi, car nous sommes de retour dans la cité de mon père !

*

* *

Ainsi donc, après quatorze années, le cinquième jour de la nouvelle lune, le fils du roi Daçaratha retrouva la ville de ses ancêtres. Les mains jointes, il s'inclina profondément et médita sur son retour. La saison n'était pas venue, mais les arbres portaient des fleurs et des fruits. La nature avait pressenti le grand règne. Râma fit venir Hanoumat et l'envoya en ambassade auprès de Bharata. Le Kapi, en cette occurrence, revêtit une forme humaine et se dirigea vers la porte principale d'Ayodhyâ. Bharata, menant la vie difficile des ermites, habillé d'écorce et d'une peau d'antilope, gouvernait la terre près des sandales de Râghava. Introduit devant le prince, le brave Hari se courba modestement et prononça ces seules paroles :

— Réjouis-toi, fils de roi, ton frère aîné est de retour !

La joie, comme un torrent, envahit le cœur de Bharata. Relevant le Kapi, il l'embrassa fraternellement et lui répondit :

— Qui que tu sois, homme ou dieu, sois le bienvenu qui m'apporte une aussi bonne nouvelle ! Assieds-toi, gracieux ami, et raconte-moi ce qu'il advint au prince aux yeux de lotus depuis notre séparation.

Hanoumat, fidèlement, lui narra toutes les aventures de Râma depuis son séjour dans la forêt de Dandaka. Après quoi, Bharata convoqua son frère Çatroughna, tous les ministres et le grand prêtre d'Ayodhyâ. Il prévint aussi les reines. Enfin, il fit parer la ville. Puis il sortit à la rencontre de son frère, vêtu de son habit de moine. L'armée entière le suivait.

Râma l'attendait, debout sur son char, resplendissant de force et de gloire. Sous des apparences d'hommes, les singes l'entouraient. En voyant son bien-aimé Râma, Bharata se prosterna gravement et demeura longtemps le front contre la terre. Puis il monta sur le char. Intensément, les deux princes se regardèrent et, mus par le même sentiment, tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Leur joie déborda,

LE RÂMÂYANA

comme une eau prisonnière qui rompt ses digues. Lakchmana, Çatroughna et les reines étaient là aussi, ainsi que tous les singes.

Après ces belles retrouvailles, Râma congédia le char Pouchpaka et rentra dans la ville où l'attendait une foule en délire. Au palais, Bharata lui noua ses sandales d'or en disant :

— Tu ne repoussas point ma mère ; ton empire, tu me le confias. Aujourd'hui que tu es rentré, inspecte ton trésor, ton armée, ta demeure et que le monde soit témoin de ton sacre ! Aussi longtemps que tournera la sphère du soleil, gouverne la terre !

— Soit, répondit Râma, et l'ovation qui monta fut semblable au grondement de Sâgara quand culmine la pleine lune.

Un char superbe fut amené, conduit par Bharata en personne. Çatroughna portait le parasol blanc ; Lakchmana l'éventail ; Sougriva et Vibhichana tenaient chacun un chasse-mouches en queue de yack. Quatre singes, partis vers les quatre océans, revinrent avec des urnes pleines. On prit aussi de l'eau de cinq cents rivières. Avec ces eaux sacrées, le pourohita consacra Râma roi du monde et plaça sur sa tête la couronne que Manou avait portée tout au long de son règne. A partir de ce moment-là, la terre se couvrit de moissons et les arbres de fleurs. Avant leur départ, Râma fit distribuer aux Râksasas et aux singes toutes sortes de présents. Alors, seulement, Sougriva se retira dans sa cité souterraine et Vibhichana dans l'altière Lankâ.

A compter de ce jour, Râma régna dix mille ans dans la gloire et la justice. Pendant ce règne, ni la guerre, ni la maladie, ni le veuvage ne furent à redouter. De vol, il n'y eut point non plus. Il suffisait de voir le roi pour que cessât toute envie de nuire. Aussi, ces temps furent-ils marqués par une prospérité si totale qu'aucune période ne les surpassa jamais.

VII. LE LIVRE SUPRÊME

Dès qu'il eut retrouvé son empire, Râma, l'Homme véridique, reçut la visite de nombreux sages que ne tourmentaient plus les démons mangeurs d'offrandes. Comme ils le félicitaient de ses exploits, le prince leur demanda ce qu'ils savaient de Râvana et de son fils Indrajit :

— Parlez-moi de ces deux guerriers aux actions mémorables ; racontez-moi l'origine des pouvoirs extraordinaires de Râvanî qui parfois dépassèrent même ceux de son père.

— Sache d'abord, lui répondirent les solitaires, comment le roi de Lankâ parvint à tant de puissance et d'où provint son effroyable réputation :

« Ces choses lointaines se déroulèrent au premier des quatre âges de notre humanité, le Kritayouga. En ce temps-là, Daçagrîva désireux d'étendre ses connaissances et d'accroître sa force, se livra à d'effrayantes austérités. Ainsi, pendant dix mille ans, il cessa de manger ; et chaque mille ans, il offrait une de ses têtes au seigneur du feu. La dix millième année, comme il s'apprêtait à trancher sa dernière tête, le Râksasa vit surgir l'Aïeul environné de lumière :

— Arrête-toi ! Tes rudes efforts, je les récompenserai car je suis satisfait de toi. Demande une récompense de ton choix, je suis là pour te l'accorder !

« L'âme heureuse, le rôdeur de nuit lui fit cette réponse :

— Pour les créatures, la mort est amère ; il n'est de pire ennemi que Yama. Rends-moi donc immortel ! Cette vie, je veux la conserver pour l'éternité !

— Cela est impossible, ô Daçagrîva ! Je ne puis te donner ce qui ne s'acquiert pas. L'immortalité n'est point de ces faveurs qu'on gagne. Demande autre chose !

— En ce cas, qu'aucun dieu, qu'aucun esprit, qu'aucun démon n'ait pouvoir de mort sur moi ! Pour ce qui est des hommes et autres créatures terrestres, je n'en ai nul souci : ils sont bien trop débiles !

— Eh bien, qu'il en soit ainsi ! décida Brahmâ. En outre, je

t'accorde la faculté de changer de forme à ta guise ; quant à tes neufs têtes immolées au dieu brûlant, elles repousseront toutes.

« L'ayant ainsi comblé, le Créateur se retira. Fort de ces exceptionnels privilèges, orgueilleux de sa force, le démon à la chevelure rouge s'en fut de par le globe. C'est au cours de ses nombreuses aventures qu'il s'appropriâ la ville de Lankâ ; plus tard, il s'empara du char Pouchpaka que ne mène aucun conducteur et, multipliant ses conquêtes, devint peu à peu la hantise de l'univers. Il fut vraiment *Râvana* : celui qui fait hurler les mondes. »

« Un jour, il rencontra une jeune ermite dont la rare beauté charma ses regards. La questionnant aussitôt, il apprit qu'elle était promise à Vichnou. Mais lui, l'intempérant, descendit de son char et s'efforça de la séduire. Du bout de ses doigts, tandis qu'il parlait, il effleura les cheveux de la jeune fille. violemment irritée, celle-ci recula d'un pas et coupa sa chevelure : sa main, soudain, était devenue une épée. »

« Tu m'as souillée par ton contact ! s'écria-t-elle. Désormais, je veux mourir ! Mais je reviendrai pour ton malheur et, quand ces temps arriveront, la puissance de ma vertu te dépouillera de tous tes biens, de tes parents et de ta vie !

« Allumant alors un brasier, elle s'y jeta sans hésiter. Cette jeune femme, Râma, était ta future épouse et déjà, elle portait ton signe. »

« Remontant sur son char, le démon poursuivit sa route mauvaise. Partout où se trouvait quelque roi, quelque prince, quelque héros fameux, il l'accostait, débordant de son ardeur incoercible, et lui disait : Viens te battre, ou reconnais ton infériorité ! Et il lui imposait sa domination. Tourmentés par cet être irascible, les dieux eux-mêmes durent recourir à un subterfuge : ils quittèrent leur apparence céleste et se métamorphosèrent en bêtes. Ainsi échappèrent-ils à son humeur belliqueuse. »

« Dans la ville d'Ayodhyâ gouvernait alors un homme de ta race. Râvana qui passait par là vint rôder sous les remparts et lui lança sa phrase habituelle :

– Viens combattre, ou présente-moi ta soumission !

« Indigné, ce monarque courageux releva le défi. Hélas, au bout de quelques assauts, il dut céder devant la vaillance du monstre. Mais, au moment de mourir, il clama cette prophétie à son agresseur :

LE LIVRE SUPRÊME

— Il naîtra dans cette cité un guerrier magnifique dont la perfection fera l'admiration de tous ! Retiens bien cela, Râksasa, car il sera l'instrument de ta mort !

« Nonobstant ces menaces, le rôdeur nocturne reprit sa course enfiévrée et s'élança vers d'autres régions, semant la douleur et l'épouvante. Et partout, les seigneurs de la terre lui disaient : nous sommes vaincus ! Et lui, boursofflé d'orgueil, continuait ses ravages, poussé par son caprice, assoiffé de lutttes et de gloire. »

« Comme il traversait l'espace, il vit un jour l'illustre sage Nârada, debout sur un nuage. »

— Roi de Lankâ, tes exploits me réjouissent ! s'exclama le saint. En vérité, tu n'as pas ton pareil dans les trois mondes ! Mais écoute-moi cependant : pourquoi t'en prendre à la race des hommes ? Elle subit le Temps et la Mort ; à quoi bon harceler ceux qu'accablent déjà maladies et vieillesse ? Ils sont tes esclaves les habitants de la terre que la Mort talonne. C'est donc la Mort qu'il te faut combattre. Yama vaincu, qui pourrait bien te faire obstacle ? Tu deviendrais le maître incontesté de l'univers !

« Entendant ce discours, Râvana partit d'un rire bruyant comme la tempête :

— Tu prends plaisir à voir les combats, vénérable sage ! Je vais donc te satisfaire : à l'instant, je descends dans l'enfer ténébreux ! Les quatre gardiens du monde, je les vaincrai ; la Mort, je la vaincrai ; puis, remuant de mes mains l'océan sans fond, je m'approprierais le breuvage d'éternité dissimulé sous ses vagues !

« Comme il s'éloignait le colosse, Nârada se dit à soi-même : Yama, celui qui juge toute vie, comment pourrait-il le maîtriser ce Râvana ? Et s'il le maîtrisait, quelle hiérarchie nouvelle établirait-il ? »

« La curiosité le gagna et il se rendit en personne dans la demeure infernale pour voir ce qu'il en serait. »

— Quelle affaire me vaut ta visite, ô Nârada ? s'enquit Yama en lui donnant un siège confortable.

— Daçagrîva est en route pour te vaincre, lui expliqua le bienheureux. Avec ton bâton pour arme, que vas-tu devenir ?

« Au même moment, ils devinèrent au loin le char qui s'avavançait dans un bruit de tonnerre. Pouchpaka, de sa clarté merveilleuse, repoussait de tous côtés les ténèbres formidables de l'empire des

morts. Debout sur la plateforme, Râvana franchissait la foule des trépassés. Cette nuée d'êtres, il la vit, et chacun recevait selon ses actes ; les bons la récompense, les méchants le châtiment. Et Râvana délivrait les méchants grâce à sa force prodigieuse. Les gardiens du monde des ombres s'étaient rués sur lui, mais lui luttait seul contre mille et les dominait. Comme il en arrivait toujours, il grandit soudain, adapta à son arc des flèches divines et les consuma. Poussant un cri de triomphe qui fit trembler la terre, il reprit sa marche. A cette clameur, Yama sut que son armée entière était vaincue. Incontinent, il fit apprêter son véhicule, saisit d'une main sa lance et de l'autre son bâton redoutable. Ce bâton – le signe de la destruction universelle – avait un éclat flamboyant ; il n'était autre chose que le Temps qui met fin à toute vie, à tout ce qui se manifeste. A la vue du char de la Mort, les compagnons de Râvana se figèrent :

– Que sommes-nous contre semblable ennemi ? glapirent-ils pleins d'effroi ; et ils se dispersèrent.

« Devant l'engin qui épouvantait les êtres, Daçagrîva ne se troubla point, n'eut aucun regard en arrière. Mais, quand la bataille commença, un frémissement courut dans les trois mondes. Sept jours durant, ils s'affrontèrent ces deux géants qui ne reculaient pas. »

– Si j'anéantis les mondes, se disait Yama, comment me résisterait-il ce Râksasa ? Et des cercles de feu sortaient de sa bouche.

« Alors, ivre de rage, celui dont le séjour amasse des nuits éternelles leva cette main qui tenait le bâton exterminateur ; le bâton où s'attachent les filets du Temps ; qui éteint les souffles de celui qu'il touche, et même de celui qui le regarde. Brandi par le dieu de la mort, il s'illumina d'éclairs. A ce moment, pressentant un cataclysme, Brahmâ se manifesta soudain et s'écria :

– Non ! trois fois non ! Tu ne dois point te servir du bâton ! Aucun dieu ne saurait prendre la vie de Râvana : c'est de moi qu'il détient cette faveur ! Et comment l'annuler sans me faire mentir ? Et si je mens, la Loi faillit ! Cette arme effrayante, si tu la lançais, n'épargnerait aucune vie ; ton geste serait irrémédiable et la mort universelle lui ferait suite. Renonce ! Tu ne dois pas céder à ta colère, ô Yama ! Personne, ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans les zones intermédiaires ne résisterait à ce pouvoir. Médite cette alternative : Daçagrîva, nulle divinité ne peut le tuer ; quant à ce bâton, nulle

LE LIVRE SUPRÊME

créature ne peut lui échapper. S'il meurt, le Râksasa, je suis parjure. S'il ne meurt pas, je suis encore parjure. Le trouble, de toute façon, saisira l'ordre entier et par cette brèche, la création entière risque d'être engloutie. Baisse ton bras, Yama, car ce qui résulterait de ce geste, d'un côté comme de l'autre, serait épouvantable !

— Mais comment sortir de ce combat où je suis entré ? interrogea Yama.

— Rends-toi invisible ! lui conseilla Brahmâ. Et le dieu, brusquement, disparut à la vue du démon rouge.

« Maître du champ de bataille, Râvana proclama son nom et quitta le royaume de la nuit. Couvert de sang et de blessures, il retrouva ses troupes. Affolé de triomphe mais non rassasié, il se rendit alors dans la demeure de l'Océan pour l'y vaincre et s'emparer de l'Amrita, l'élixir qui rend immortel. Il terrassa ses armées mais ne le trouva point lui-même car il était absent. L'insatiable guerrier s'en revint donc, trop impatient de nouvelles aventures. »

« Durant ces multiples incursions, il déroba les femmes d'autrui, tuant les maris, exterminant les familles, véritable puits d'iniquité. Puis, il emmenait ses prisonnières à Lankâ pour y accroître son harem. C'est à cette époque qu'eut lieu la guerre des dieux et des Râksasas ; que Râvana lutta contre Indra et que ce dernier fut capturé par Indrajit — Indrajit qui venait de recevoir l'arme perfide et souveraine de l'Illusion. Les trente grands dieux furent vaincus. En récompense de tant de bravoure, Brahmâ offrit à Râvanî de choisir, à son tour, une faveur et celui-ci, comme son père, choisit l'immortalité. Toutefois, comme à son père, l'Aïeul la refusa. En revanche, il lui assura de ne point mourir lorsqu'il serait sur son char.

— Tous cherchent l'immortalité par leurs mérites et leurs austérités : eh bien moi, je la conquerrai par mon héroïsme !

« Sur ces mots, il relâcha Indra et la guerre prit fin. »

« Un peu plus tard, ô Râma ! comme Râvana avait recommencé ses folles embardées et fouillait les continents à la recherche d'un rival, il parvint à la cité des singes :

— Notre roi n'est pas là ! lui cria-t-on. Il honore les quatre océans pour développer sa puissance. Si tu souhaites le défier, va jusqu'au rivage de la mer du Sud, c'est là qu'il se tient pour l'heure. Mais

LE RÂMÂYANA

auparavant, considère les os blanchis qui s'amassent près de la ville : il ne reste pas plus des prétentieux qui osèrent se mesurer à lui !

« Râvana – qui fait gémir les mondes – remonta sur Pouchpaka sans écouter ces avertissements et fila vers la mer du Sud. Il y trouva Vâlin, entouré d'une vive lumière, occupé à sa méditation. »

– Voici Râvana, se dit Vâlin, il vient sans bruit pour me vaincre. Qu'il s'approche donc, je l'entourerai du câble de ma queue et poursuivrai ma course vers les trois autres océans. Ainsi, le monde sera témoin de cette grave vexation.

« Sans bouger, le roi des singes continua de psalmodier ses prières. Lorsqu'il sentit l'extrême proximité de Daçagrîva, il se retourna brusquement, l'empoigna violemment et le ceintura de sa queue vigoureuse. Puis il s'élança dans l'espace. Tous virent le grand Râksasa, bras et jambes pendantes, habits flottants, qui se débattait derrière le singe. Celui-ci visita ainsi les trois autres océans, à la tombée du jour. Après quoi, il retourna à Kichkindhâ où il délivra le souverain de Lankâ. »

– Eh, qui es-tu donc ? interrogea le Kapi en riant à gorge déployée.

« Harassé de fatigue et tout courbattu, le monstre lui répondit :

– Je suis Râvana, venu pour te subjuguier. Mais voilà que tu m'as dominé ! A présent, je désire ton alliance, car ton énergie a forcé mon admiration !

« Sur quoi, les deux compères, allumant un feu, en firent le tour en le laissant à leur droite et se donnèrent l'accolade. Cette amitié contractée, ils entrèrent ensemble à Kichkindhâ pour s'y divertir. »

Râma, qui écoutait attentivement ces histoires, pressa alors les sages de lui parler d'Hanoumat :

– Elle fut extraordinaire la force de Vâlin, et même celle de Râvana ; toutefois, jamais elles ne furent comparables à celle de Mârouti. Racontez-moi ce qui se dit sur l'indomptable Vânara !

« Tu sais déjà, aimable prince, qu'Hanoumat enfant voulut un jour s'emparer du soleil afin de s'en régaler, le prenant pour un fruit. Tu sais comment, précipité du haut des cieux, il s'abattit sur le sol et demeura privé de sens sous les yeux de son père désolé. A partir de là, Vâyou le porta dans une grotte secrète pour l'y soigner. Cependant, gravement outragé, il résolut de se venger. A cette fin, il cessa de circuler dans les êtres en obstruant leurs voies naturelles. Le monde

LE LIVRE SUPRÊME

devint alors un véritable enfer. Les dieux, dont le ventre gonflait, se réunirent et dirent à Brahmâ :

– Défends-nous contre Vâyou irrité ! Lui qui est le Souffle, il ne circule plus en nous. Cette décision nous cause d'horribles souffrances et nous rend semblables à des morceaux de bois !

« Alors, le père de l'univers s'en fut auprès d'Hanoumat et l'effleura de sa main. Ce simple contact rendit à l'enfant singe toute sa connaissance. Aussitôt, plein de joie, Vâyou pénétra à nouveau dans les êtres et fit cesser leurs douleurs. Brahmâ l'en remercia et dit aux habitants du ciel :

– A présent, que cet enfant reçoive de vous toutes sortes de privilèges ! Et, puisque la foudre, en le frappant, lui fracassa la mâchoire, il portera le nom d'Hanoumat et cette même foudre n'aura plus d'effet sur lui !

« Obtempérant à la requête de l'Aïeul, les dieux comblèrent le jeune Hari de dons merveilleux. Ainsi, l'éloquence lui fut accordée ; puis, l'immunité contre toutes les maladies ; il fut, d'autre part, insaisissable par l'eau ; sur lui enfin, les armes divines furent sans efficace. »

– Quand viendra la guerre contre Râvana, ajouta Brahmâ, cet être invincible deviendra fameux et son nom restera célèbre jusqu'à la fin des temps !

« Lors donc, le petit Mârouti reprit sa placide existence. Cependant, à sa façon, il jetait le trouble dans les ermitages. S'emparant des ingrédients utiles aux pieux ascètes, il répandait tout un désordre domestique. Certains jours, il égarait les cuillères ; d'autres, il renversait ou brisait les urnes et les graves solitaires désespéraient d'accomplir sérieusement leurs cérémonies. C'étaient là les prouesses de l'insouciant Vânara. Tout d'abord, les moines les supportèrent sans broncher. Mais il s'enhardissait et ses victimes, à bout de patience, finirent par lui lancer cette curieuse malédiction :

– Ta force incalculable, jeune Kapi, tu vivras longtemps sans en avoir conscience ; et c'est seulement quand on te la rappellera que tu songeras à t'en servir !

« C'est ainsi qu'Hanoumat oublia sa vigueur prodigieuse qui surpassait celle de tous les êtres. Aussi, plus tard, lorsque Sougrîva eut à

LE RÂMÂYANA

en découdre avec son frère Vâlin, le fils du Vent qui défendait son parti n'usa point de ses ressources car personne n'y fit allusion. Mais nul doute qu'il eut terrassé Vâlin. »

*

* *

Leurs récits achevés, les sages firent l'éloge de Râma et le remercièrent encore d'avoir purgé la terre du mal. Ils lui souhaitèrent un gouvernement heureux, promirent de l'assister dans tous ses sacrifices et se retirèrent. Le soleil s'en allait derrière le mont Asta, c'était l'heure des prières du soir.

Après le sacre de Râma, les invités se divertirent pendant un mois complet. Quand arriva le temps de leur départ, le monarque s'adressa à chaque chef avec amitié ; plus spécialement, il s'arrêta devant Mârouti dont il fit l'éloge avec chaleur. Au moment de le quitter, il annonça d'une voix forte :

— Tant que la bouche des hommes répètera mon histoire, tu vivras, singe fortuné ! Ce que tu as fait pour moi, je n'en pourrai jamais payer la dette. Adieu, ami loyal ! Ton souvenir, pour toujours, restera dans mon cœur, ô le plus ardent de mes compagnons ! Ton histoire, dorénavant, soudée à la mienne, ne s'effacera plus et tu seras là pour redire à ceux qui la désapprendront, la Vérité que j'ai rétablie !

Tout en parlant, Râma avait détaché de son cou le collier qu'il portait et l'avait passé autour de celui d'Hanoumat. La foule se fit silencieuse. Puis, Râghava salua Sougriva et Vibhichana, les chargeant de remettre à leurs sujets de nombreux cadeaux qu'il avait fait apporter. Et le départ commença. Reprenant alors les affaires du royaume, assisté de ses frères, Râma se consacra au bonheur de son peuple. Et la douceur de son règne semblait inentamable.

*

* *

Un jour, pourtant, un brahmane se présenta à la porte du roi ; il tenait son enfant mort dans ses bras. « Râma aurait-il commis quelque

LE LIVRE SUPRÊME

délit grave pour qu'en son règne se produise pareil malheur » se demandait le saint homme. « Sinon, quelle est ma faute ? quelle mauvaise action dois-je payer qui frappe aussi durement mon existence ? Mais non : la mort d'un enfant en ce royaume est inacceptable ! Quelque chose est arrivé dont je ne suis pas responsable ! » Et le religieux était consterné.

– Que le roi rende la vie à mon fils ! S'il refuse, je me laisserai mourir et il devra porter le titre infâme de brahmanicide ! Alors, le discrédit et la honte tomberont sur sa dynastie !

Apprenant cette inquiétante nouvelle, le souverain aux yeux de lotus réunit promptement les plus éminents de ses conseillers et leur présenta le détail de l'affaire. Alors, Nârada prit la parole :

– Durant le Kritayouga, ô Râma, seule la caste sacerdotale s'adonnait à l'ascétisme. En cet âge brillant – celui de la Justice – les hommes étaient immortels et possédaient le grand Savoir. Commença ensuite le Tretâyouga pendant lequel l'humanité s'habilla d'un corps mortel ; époque exempte de ténèbres aussi, mais où l'Injustice fit son apparition. A la suite de cette altération, le désordre fit son chemin ; les passions s'éveillèrent et la seconde caste, celle des guerriers, prétendit à son tour à l'ascétisme. Inévitablement, la pureté primordiale s'affaiblit. Cependant, le reste des hommes pratiquait encore l'Obéissance. Au Dvâparayouga, la souillure de l'Injustice proliféra au point que ce furent les marchands qui pratiquèrent l'ascèse. La dernière caste n'y avait point encore droit à qui le Kaliyuga – l'âge final du monde – est réservé et pendant lequel elle parviendra à de très hauts mérites. Or, voici que dans ton royaume, un homme de la caste la plus basse se livre illégalement à d'extraordinaires austérités en vue de sa délivrance. C'est lui la cause de ce malheur et si tu ne châties rapidement l'arrogant, un monde inférieur menace de te prendre. Va donc, fouille ton territoire et confisque la vie de celui qui déroge ainsi à la Loi !

Faisant appel au char Pouchpaka, Râma entreprit immédiatement l'exploration de son royaume. A l'Ouest, au Nord, à l'Est il ne découvrit rien. Mais, voyageant dans les contrées du Sud, il aperçut, près d'un lac, un homme tout entier livré à la terrible conquête de soi. Râghava lui demanda son origine et le but de ses efforts. Sans hésitation, le pénitent répondit :

– Je m'appelle Çambouka et j'appartiens à la caste des çoudras, la

LE RÂMÂYANA

dernière. L'exercice auquel je me contrains, je m'y consacre pour obtenir le rang des dieux. En cette vie, avec mon corps, je veux conquérir l'immortalité !

Râma, sans l'écouter d'avantage, saisit son glaive et lui trancha la tête. Au même instant, l'enfant mort du brahmane ressuscita.

*

* *

Un autre jour, comme il rentrait dans son palais, Râma dit à la belle Sîtâ :

– Je sais que tu portes un enfant, femme aux yeux de gazelle, aussi ai-je décidé de te contenter. Que souhaites-tu ? quelle faveur agrandirait ta joie ?

– J'aimerais visiter la retraite des saints qui séjournent sur les bords de la Gangâ, lui répondit Maïthilî, c'est là mon vœu le plus cher.

– C'est bien, approuva Râma en souriant, je donnerai l'ordre qu'on t'y conduise.

Laissant sa femme dans ses appartements, il regagna les siens où l'attendait un groupe d'amuseurs venu pour l'égayer. Comme ils parlaient entre eux, il leur demanda ce qui se disait à son sujet dans les villes et dans les campagnes.

– Et que dit-on de ma femme, de mes frères, de mes mères ? Que pense-t-on de mon gouvernement ?

– Beaucoup de bien, seigneur. Le peuple ne parle que de ta victoire et se réjouit chaque jour de t'avoir pour maître.

– Mais encore, insista Râma, ne craignez point ma colère : je veux connaître les bonnes paroles mais aussi les moins bonnes, afin d'éviter le mal et de renforcer le bien. Parlez, mes amis ! Dites exactement tout ce que vous savez !

Joignant alors les mains contre son front, l'un des baladins s'avança et lui confia :

– C'est vrai que les gens parlent : « Râvana » disent-ils, « il l'a tué, l'invincible Râma. Il a retrouvé Sîtâ et l'a reconduite dans son palais. Mais quel plaisir éprouve-t-il, à présent, à garder une femme qui toute une année vécut sous le toit d'un autre ? Faudra-t-il accep-

LE LIVRE SUPRÊME

ter semblable situation avec nos propres épouses ? Car le roi, c'est l'exemple ! Sur qui, sinon, modèlerions-nous nos vies ? » Voilà, Râma, ce qui s'entend de la bouche de tes sujets et que nous n'osions te répéter.

A ces mots, le regard du monarque se ternit et la tristesse ravagea son cœur. Il remercia ses compagnons, les congédia, puis, s'adressant à un valet :

– Va chez mes frères et dis-leur que je veux les voir !

Le valet obéit et quand les quatre hommes furent ensemble, Râghava leur fit part de ce qu'il avait entendu.

– Ces reproches m'atterrissent parce qu'ils sont justes. Les dieux m'assurèrent de l'innocence de Sitâ ; moi-même n'en doutai pas. Mais le peuple l'accuse. Or, celui dont la mauvaise renommée parcourt le pays tombe dans des régions inférieures. L'honneur, c'est la gloire des rois ; or, l'honneur est atteint ! Si le roi n'est pas un modèle, qui servira de guide au peuple ? Ma vie ne compte pas sans l'honneur. C'est pourquoi, Saumitri, demain à l'aube, tu prendras mon char et emmèneras Sitâ chez les ermites de la Gangâ : c'est là qu'elle voulait se rendre. Ne lui dis rien, mais après l'avoir conduite, rentre sans elle ! Sur-tout, que personne ne s'oppose à ma volonté : celui-là serait mon ennemi !

Sur cet ordre sévère, Râma se retira, plein d'affliction. Le lendemain matin, Lakchmana manda l'écuyer Soumantra et fit préparer le char. Son âme était sombre. Se rendant à la demeure de Sitâ, il lui déclara :

– Tout est prêt pour ton voyage ; c'est moi qui t'accompagnerai jusqu'à la rivière.

Joyeuse, Vaïdehî monta dans le grand char et Soumantra poussa l'attelage. Cependant, plus ils s'éloignaient, plus se fermait le visage de Saumitri. La jeune femme le remarqua et de lourds pressentiments l'envahirent. « Sois heureuse » lui disait simplement le prince quand elle le questionnait. Le soir tomba et ils firent halte. Puis, un nouveau jour se leva ; cette fois, ils ne s'arrêtèrent que lorsque furent atteintes les rives du fleuve saint. Alors, seulement, tandis qu'ils traversaient les flots rapides, le noble Lakchmana apprit la vérité à sa belle-sœur :

– Ce crime n'est point le mien, expliqua-t-il, j'obéis à l'ordre du roi.

LE RÂMÂYANA

Durant un moment, Sîtâ fut sans parole ; profondément, le désespoir entra dans son âme. Dans les larmes, elle répondit :

— Le Destin a voué mon existence au malheur. Quelle est donc la faute qu'il me faut expier ? Où est la racine de mon infortune ? Dans cette solitude où tu m'abandonnes, à qui parler ? Je ne puis même pas me jeter dans les eaux brillantes de cette rivière, moi qui porte la descendance de mon seigneur ! Cependant, ô Saumitri, obéis à l'ordre de Râma ! Lui seul décide. Honore ceux que je quitte ! A tous, adresse des vœux de bonheur et dis à mon époux que je lui resterai fidèle jusqu'au bout de cette vie de tristesse, car il est mon guide, il est mon dieu !

Gravement, Lakchmana s'inclina devant elle, touchant la poussière de son front. Dans sa peine, il ne trouva rien à répondre. Trois fois, il fit le tour de la jeune femme, la laissant à sa droite, cette femme sur qui, dans son respect total, il n'avait jamais levé les yeux. Remontant ensuite dans l'embarcation, il franchit précipitamment la rivière et regagna son char. Sur l'autre bord, la fille de Janaka le regardait.

*

* *

Tout près de la Gangâ vivait le bienheureux Vâlmîki depuis longtemps adonné à la plus rigoureuse ascèse. Ce même matin, ses enfants lui rapportèrent qu'une femme d'une beauté parfaite pleurait non loin de l'ermitage. Tout de suite, il se rendit près d'elle et l'aborda avec courtoisie :

— Tu es l'épouse de Râma, belle femme ; sois la bienvenue parmi nous ! Ce sont mes mérites qui m'ont permis de te reconnaître sans t'avoir jamais vue. Ma pensée te devine et je sais tout de toi, comme je sais ce qui se passe dans l'univers. Tu es répudiée, et pourtant tu es pure. Mais ne te soucie de rien : désormais, tu vivras près de moi. En ce lieu séjournent aussi des religieuses qui t'accueilleront comme leur fille. Viens, puisque le Destin t'éprouve !

Et c'est de cette façon que Vâlmîki, l'illustre auteur du Râmâyana, adopta Sîtâ.

Le doux Lakchmana, tout en se pressant sur le chemin du retour, se disait à soi-même : « Une Force désunit ces deux êtres. Mais quel

LE LIVRE SUPRÊME

gain retire-t-il de sa piété, mon frère vénéré ? L'obéissance au roi Daçaratha, le séjour dans la forêt, la destruction de Râvana et de son armée : à quoi bon tant de difficultés, tant de prouesses ? » Sans y prêter attention, il parlait à voix haute. Alors, Soumantra qui guidait les chevaux l'interrompit et lui confia l'histoire suivante :

— Ecoute, beau prince, ce secret qui me fut révélé autrefois et qui te donnera la clef que tu chercherais vainement ailleurs. Voici : jadis, Vichnou tua la femme d'un anachorète pour un motif que nous n'essaierons pas de savoir. Le solitaire, sous la brûlure d'un désespoir bien cruel, maudit le dieu et lui prophétisa un sort tout pareil au sien : « Un jour, tu naîtras sur cette terre et l'épouse que tu choisiras, tu en seras séparé pour ta plus grande douleur ! » Puis, effrayé par ses propres paroles, il voulut les reprendre ; mais Vichnou, loin de s'irriter, lui affirma que dans l'intérêt des mondes, il acceptait d'en supporter la charge. Comprends-tu maintenant, bon maître, le sens de cette existence qui te semblait inutile ?

Et Lakchmana, comprenant la grandeur de la destinée, ne s'en affligea plus. De retour dans Ayodhyâ où s'affairait un peuple heureux, il alla au-devant de Râma pour lui rendre compte de sa mission :

— J'ai fait ce que tu demandais. A présent, ne pleure plus, grand roi ! Accepte sans t'en affecter l'utile et le nuisible ; car ce qui monte finit toujours par redescendre ; ce qui s'assemble par se disperser ; ce qui vit par mourir. Se détacher : voilà la sagesse. Maîtrise ta peine ! Le prince qui se laisse aller au désespoir, tout le monde le blâme !

— Qu'il en soit selon ta parole, cher frère, et qu'avant tout le devoir soit accompli !

Râma, réconforté par Saumitri, se mit à sa tâche, veillant à ce que tout fût conforme au règne de la justice. Souvent, il se réunissait avec ses frères et découvrait avec eux, dans les récits du passé, l'enseignement de la Tradition.

Pendant ce temps, dans l'ermitage de Vâlmiki, la vie se déroulait simplement. Une nuit, l'excellent religieux apprit que Sîtâ avait mis au monde des enfants jumeaux. En hâte, il alla la trouver et découvrit deux nouveaux-nés qui brillaient comme le soleil. Dans l'allégresse, il procéda à leur bénédiction et leur donna les noms de Kouça et Lava. Ces enfants grandirent sous sa tutelle et devinrent ses disciples. Or,

LE RÂMÂYANA

en ces temps-là, il advint que Râma fit accomplir un important sacrifice en l'honneur des dieux. A cette occasion, il dit à son frère Lakchmana :

– Annonce au magnanime Sougrîva la date de cette fête ; qu'il vienne avec ses grands Kapis, les coureurs des bois qui changent de forme ! Que vienne aussi Vibhichana accompagné des Râksasas. Puis, convoque les rois voisins et le peuple !

Lakchmana fit ce que Râghava lui ordonnait et bientôt, une foule extraordinaire s'amassa dans la ville d'Ayodhyâ. Une statue en or de Sîtâ présidait à la cérémonie. Or, dans la foule, se tenaient Vâlmiki et ses disciples. S'adressant à Kouça et Lava, l'ermite leur dit alors :

– Allez parmi les rues et chantez le poème du Râmâyana ! Puis, vous irez dans la demeure des brahmanes, devant le logis des princes et sur les marches du palais royal. Vous chanterez les couplets vingt par vingt, vous conformant aux principes que je vous ai donnés. Point d'argent ni récompense pour ces chants : les ermites se nourrissent de fruits et de racines et n'ont que faire de la fortune. Si Râma vous demande le nom de votre maître, n'hésitez pas à lui répondre et surtout, chantez sans crainte, selon les règles que je vous ai apprises et qui sont indispensables.

Le lendemain, dès l'aube, les jeunes gens entamèrent le poème du Râmâyana composé par Vâlmiki. Quand il l'entendit, l'irréprochable monarque, il fut extrêmement surpris. Il convoqua sur-le-champ toutes sortes d'érudits, de grammairiens, de sages versés dans l'étude de la musique et dans l'art de combiner les syllabes, de religieux connaissant à fond les livres sacrés. Lorsqu'il les eut assemblés dans sa demeure, il invita les jeunes chanteurs. Dès le début, un ravissement surnaturel s'empara des auditeurs qui se disaient entre eux : « Ces enfants sont l'image même de Râma. Sans leur tenue monacale, ils seraient tout semblables au roi ! » Râghava dit alors à Saumitri :

– Donne à ces deux artistes une forte récompense d'or !

– Pourquoi de l'or, s'exclamèrent Kouça et Lava, qu'en ferions-nous dans la forêt ?

Cette réponse intrigua tout le monde. Alors, soucieux de savoir d'où venait le poème, le fils aîné de Daçaratha demanda :

– Qui donc est l'auteur de ces chants inouïs ?

– Vâlmiki ! lui répondirent les enfants. C'est lui qui dans ce récit

LE LIVRE SUPRÊME

merveilleux raconte tes hauts faits. Nous l'avons pour maître et vivons sous sa conduite dans des huttes sylvestres.

Pendant de nombreux jours, le roi écouta le poème incomparable et, à mesure que les chants se succédaient, il devina que les interprètes étaient ses fils.

— Qu'on fasse venir leur mère ! ordonna-t-il alors, et l'on s'empressa d'exécuter son commandement.

Le lendemain, devant une foule exceptionnelle, Sità reparut. A nouveau, dans Ayodhyà cette fois, elle allait prêter serment pour proclamer son innocence en face des peuples assemblés. Vâlmiki la précédait. Elle, la tête baissée, les yeux pleins de larmes, honorait Râma dans son cœur. Une acclamation extraordinaire l'accueillit.

— Voici ta femme, dit l'ermite. Abandonnée près de ma retraite, elle errait. Je l'ai recueillie. La rumeur publique et toi-même l'aviez condamnée. Elle a donc vécu près de moi, fidèle à ton souvenir. Les deux enfants que voici sont tes fils, élevés par mes soins et maintenant mes disciples. Je n'ai jamais menti, beau prince ! Depuis des milliers d'années, je pratique une existence pénible. Eh bien, qu'ils soient inutiles ces efforts si Maïthilî est coupable de la moindre faute ! Mes pensées et mes actions, jamais je n'eus à me les reprocher : que je n'en goûte point les fruits si ton épouse a succombé à la plus infime tentation ! Non ! Sità est innocente ! De par ma science surhumaine, je sais cela !

Alors, devant la multitude silencieuse, Râma, prenant la main de la princesse, s'adressa au très-vertueux Vâlmiki :

— Je m'en remets à ce que tu proclames, puissant ascète ; comme tu l'as dit, il en sera ! A ce jour, que Sità revienne définitivement près de moi et que la concorde soit entre nous ! Quant à ces deux enfants, je les reconnais pour mes fils. Qu'ils restent donc et habitent le palais de leurs ancêtres !

Cependant, les dieux étaient arrivés de toutes les régions du ciel et attendaient le serment de Vaïdehî. Alors, Vâyou souffla ses brises parfumées et, pour un temps, le monde retrouva l'état de l'âge d'or. Et Sità répéta sa défense invariable. Mais alors, se tournant vers le roi, elle ajouta ces paroles fatales :

— S'il est vrai que Râma fut unique en mon cœur, que la Terre me reprenne ! S'il est vrai qu'il fut le seul à recevoir la caresse de mes

LE RAMĀYANA

regards, que la Terre, à l'instant, me reprenne ! S'il est vrai qu'il fut toujours le moteur de mes actes, le centre de mes dires, que la Terre me reprenne, que je revienne à elle comme j'en suis sortie !

Il y eut alors un grand prodige : un trône d'or, soutenu par des serpents monstrueux, surgit du sol. Sîtâ y prit place et, lentement, le siège divin s'enfonça. Comme la neige immaculée, les fleurs tombèrent par milliers sur elle et le monde entier retint ses souffles. Ainsi, la Terre qui avait engendré Sîtâ – l'enfant née du sillon – la reprenait. Et la Vérité triomphait, jetant les êtres dans l'étonnement et l'admiration.

A ce spectacle, le cœur de Râma se déchira. L'homme, en lui, connut la nuit du malheur. Mais cette fois, la colère fut plus forte et il s'écria :

– O Terre, ô déesse, rends-moi mon épouse ou prends ma vie, car je ne puis rester sans Sîtâ ! Si tu ne réponds pas, je ferai disparaître ton sol ! Ton assise inébranlable : les eaux originelles la submergeront ! J'ai ramené Maïthili de Lankâ, je puis bien la ramener du fond des ténèbres, du fond de la mort. Rends-moi ma bien-aimée, déesse, sans quoi tu connaîtras l'épouvante !

Comme il continuait de parler ainsi, fou de douleur, Brahmâ s'approcha de lui :

– Souviens-toi de ton origine, ô Râma, toi dont la mémoire est obscurcie par ton incarnation ! Souviens-toi du but que tu te fixas ! Laisse aller Sîtâ dans ces régions qui sont les siennes ; plus tard, et pour l'éternité, vous vous réunirez : tu le sais ! Mais à présent, écoute la fin du grand Râmâyana et, patiemment, attends ton heure, c'est toi-même qui l'a choisie !

Pour l'heure, Râma congédia la foule et se retira dans une cabane de feuillages avec ses deux fils. Toute la nuit, il pleura Sîtâ. Le lendemain, pourtant, il revint dans la ville où il reprit la charge de l'État. A dater de ce jour et pendant dix mille ans, il régna le prince aux yeux roux et n'eut point d'autre femme. L'une après l'autre, les reines moururent ; Kausalâ d'abord, puis Sumitrâ, puis Kaïkeyî. Elles quittèrent le doux royaume et s'en furent rejoindre leur maître, le roi Daçaratha. Et puis, un jour, un inconnu se présenta aux portes du palais, vêtu d'une robe de moine. Ce moine était Kâla, le Temps qui ordonne et régît tout ce qui vit.

LE LIVRE SUPRÊME

– Un messager veut te voir ! annonça Lakchmana. Ses mérites lui donnent la brillance du feu. Il demanda à s'entretenir avec toi.

– Introduis-le, Saumitri ! Qu'il soit le bienvenu !

Le religieux entra.

– Salut, roi du monde ! Ce que je dois te dire ne peut être entendu de personne ; quiconque surprendrait ce message devrait mourir !

– Laisse-nous donc, vaillant prince ! ordonna Râma à son frère.

Lakchmana sortit et se tint près de la porte. Kâla, s'asseyant sur un siège que lui proposait Râma, s'exprima ainsi :

– Sache, toi le meilleur des rois, qu'en une autre vie, je fus ton fils. Moi, Kâla, l'Exterminateur. L'Aïeul m'envoie vers toi car ton œuvre est achevée ; l'heure est venue ; la durée de ton passage parmi les hommes prend fin. Toi-même en délimitas les années. Bien sûr, si tu le souhaites, il t'est possible de différer ton retour ; mais si tu rentres au séjour des dieux, c'est la stabilité de tes décrets que tu protèges. Allons, choisis ! Ta volonté fait ou défait ce qu'elle veut et, de toute façon, l'ordre en découle. N'es-tu pas l'Invariable ?

Souriant, Râma répondit alors :

– Je pars. Sans tarder je pars. Je reviens à mon origine. Que le Ciel et la Terre se réjouissent ! Bonheur au monde : ce qui devait arriver arrive, et tout est accompli !

A ce moment-là, un homme vint à la porte où se tenait Saumitri et demanda à parler au roi de façon pressante. Comme le prince refusait de le laisser passer afin de ne pas désobéir à Râma, l'autre s'indigna et le menaça d'une effroyable malédiction, lui, son frère et le royaume entier. « Plutôt mourir seul que d'être la cause de la fin du royaume » se dit le doux Lakchmana ; et il laissa entrer l'homme. Mais ce dernier, quand il fut devant le roi, lui demanda seulement de quoi manger et s'en retourna aussitôt. Alors, Râma se souvint de l'interdiction de Kâla. Il sortit et dit à son frère :

– La promesse faite à Kâla ne doit point faillir. Cependant, je ne te tuerai pas, je te bannirai simplement. L'exil ou la mort, pour les hommes d'honneur, c'est la même chose. Quitte le pays, de peur que le devoir n'en souffre !

Sans hésiter, sans chercher à se justifier, docile à l'autorité du roi, Lakchmana se retira. Puis, inébranlable dans sa décision, il se rendit à

LE RÂMÂYANA

la rivière Sarayôû. Là, il ferma tous les orifices de son corps et cessa toute respiration. Plongé dans la méditation infinie du Yoga, il devint invisible. Il fut alors enlevé corps et âme jusqu'au troisième Ciel tandis que dans l'espace résonnaient des musiques célestes.

Dès que Râma eut chassé son frère, il voulut abandonner la couronne à Bharata :

– Aujourd'hui même, libéré du gouvernement, je suivrai le chemin qu'a pris ce frère tant aimé !

Mais Bharata refusa.

– Je ne puis davantage me séparer de toi que toi de Lakchmana. Si tu t'en vas, nous partons tous !

Râma remit alors le pouvoir à ses fils. Lava gouverna le Nord du pays des Koçalas ; Kouça le Sud. Le peuple, averti des intentions de son souverain, s'était massé aux abords du palais et l'attendait, prosterné.

– Que veulent-ils ? demanda Râma au grand prêtre.

– Ils veulent te suivre !

– C'est bien. Fais prévenir Çatroughna afin qu'il soit présent pour le Mahâprasthâna – le grand Voyage !

Chacun des trois frères confia ses terres à ses fils et s'apprêta pour le renoncement final.

– Lakchmana est parti : qu'avons-nous à faire de l'existence ? dit Râma quand ils furent ensemble. Du reste, le temps est arrivé et notre but atteint.

Alors, à leur grand étonnement, de toutes parts, ils virent surgir les Vânaras. Apprenant la résolution de Râma, ils étaient accourus en foule :

– Nous aussi voulons t'accompagner, dirent-ils. Sans toi, que vaut le séjour sur la terre ?

Ayant sacré Angada, Sougrîva pouvait librement décider de son propre sort. Un nouvel événement survint alors : à la multitude des singes s'ajouta celles des Râksasas. Et Râma n'eut qu'un mot :

– Soit ! dit-il. Mais il ajouta, à l'adresse de Vibhîchana : toi, retourne en ta capitale ! Ils ont besoin de toi les temps qui nous arrivent. Sois heureux et surtout n'oublie pas la Loi !

Allant vers Hanoumat, il ne fit que redire :

LE LIVRE SUPRÊME

— Tu le sais déjà, fier Kapi, tu dois vivre, témoin sans égal de mes œuvres ! Adieu, frère excellent ! Adieu et bonheur à toi !

Et il embrassa le singe blanc. A Jâmbavat aussi il recommanda de rester jusqu'à la fin du dernier âge de l'humanité — l'âge de Kali, celui de la discorde. Se tournant alors vers les autres, il proclama :

— Quant à vous tous, venez avec moi !

L'aube parut. Râma, debout devant la foule, brillait comme mille soleils. Près de lui, son pourhita accomplissait le rite du Mahâpras-thâna. Ensemble, ils récitèrent le Brahmâ suprême ; puis, ils prirent le chemin de la Sarayou, suivis de tous. Conformément au rite, ils s'arrêtaient de lieu en lieu, se recueillaient et reprenaient leur marche silencieuse. On pouvait voir Bharata et Çatrôughna avec leur suite, les ministres, les conseillers, les religieux, les domestiques, Sougrîva et ses Haris jaunes, et les Râksasas. Enfants, adultes, vieillards, les bêtes même, tous accompagnaient Râma. Sur tous les visages, dans tous les yeux se lisait le calme, le calme absolu. Ils arrivèrent ainsi devant la rivière dont les eaux purifient. Dans le ciel, les dieux devinrent visibles et Brahmâ vint à la rencontre du roi du monde. La lumière s'intensifia au point que tout devint éblouissant et l'espace s'emplit d'une musique surnaturelle. Râma, le premier, entra dans l'eau. « Reviens, Vichnou » disait l'Aieul, « retourne aux assises immuables de l'Indifférencié ! Retourne au Cœur de l'univers, au Substrat premier et dernier qui ne s'enseigne pas parce qu'aucun langage n'y suffit ! » Alors, avec ses frères, il retrouva sa nature primordiale. Aussitôt, tous ceux qui le suivaient entrèrent à leur tour dans les remous du fleuve très pur, abandonnant sans regret ni crainte les souffles qui font la vie et les corps devenus inutiles.

*

* *

AINSI FINIT LE RÂMÂYANA, COMPOSÉ PAR VALMIKI ET QUE BRAHMÂ VÈNÈRE. CELUI QUI LE LIT CONNAÎTRA LA FORTUNE. CELUI QUI L'ENTEND LIRE SERA DÉLIVRÉ DU MAL. S'IL EST SANS FILS, IL EN OBTIENDRA UN. CE RÉCIT ASSURE LA VICTOIRE ET PROLONGE LA VIE. IL GUÉRIT DES MALADIES ET PROCURE LE BONHEUR EN CE MONDE ET DANS L'AUTRE.

GLOSSAIRE

Açoka : nom d'un arbre à fleurs rouges (le *jonesia asoka*). Le bosquet d'açokas est un délicieux bocage où Râvana garde Sîtâ prisonnière. On peut y voir une évocation du Paradis. Il est situé dans l'enceinte de la ville de Lankâ. Açoka signifie : sans flamme. Autre sens : sans peine, sans douleur.

Agastya : « Le déplaceur de montagnes » ou « le déplaceur de l'immuable ». Il maîtrise la grammaire et la médecine et représente la puissance de l'enseignement. Dans l'épopée, ascète qui protège Râma ; il lui enseigne notamment comment vaincre Râvana au moment de leur dernier duel (récitation de l'hymne au soleil, l'*Adityabridayastotra*).

Agni : le dieu du feu. Régent de la région cardinale du Sud-Est. Condamné à tout dévorer par la malédiction d'un brahmane dont il n'avait pas protégé la femme attaquée par un géant. Sa monture est un bélier. Les sept vents sont les roues de son char. Aux antipodes du mont Mérou, il réside dans un volcan – le *Vâdava-Mukha*, la bouche du cheval – et se réveillera pour détruire le monde. Il prend parfois le nom de *Vaishvânara*, « Celui-qui-pénètre-toutes-choses et devient la puissance d'illumination. Qui connaît le feu, connaît le secret du monde. René Guénon fait un rapprochement entre *Agni* et *Agnus* et cite le vingt-troisième verset du vingt et unième chapitre de l'Apocalypse : « C'est la gloire de Dieu qui l'éclaire (la ville) et l'Agneau en est la lampe. »

Airavata : l'éléphant blanc qui sert de véhicule à Indra. Il demeure à l'entrée du ciel. Il est issu du baratement de la mer. Désigne aussi l'arc-en-ciel.

Akcha : jeune fils de Râvana qu'Hanoumat tue dans le bosquet d'açokas. Racine verbale de ce mot *AKsh*, c'est-à-dire pénétrer, passer à travers. Significations : axe ; œil d'une roue, moyeux ; dé à jouer. Nom d'une plante dont on fait des rosaires.

Amrita : le breuvage d'immortalité. Il provient du baratement de la mer de lait. Le démon Râvana le recherche en vain. Même sens que le mot ambrosie : *a* privatif, et *mritya*, mort. La lune est le réservoir de l'amrita que le soleil remplit pendant la quinzaine du cours ascendant de celle-ci (*Vâyou-Purana*).

Angada : le fils du singe Vâlin. Allié de Râma. Il fait partie de l'expédition qui recherche Sîtâ disparue. Il héritera la couronne de Sougrîva, son oncle, quand celui-ci se joindra à la marche du *Mahâprasthâna*.

Armes magiques : pouvoirs de l'esprit proportionnels au degré de connaissance, d'initiation que possède celui qui les manipule.

LE RÂMÂYANA

Bharata : le fils de Daçaratha et de la reine Kaïkeyî.

Brahma : le premier dieu de la Trimûrti hindoue (Brahmâ, Vichnou et Çiva). Créateur du monde. Il figure en général avec quatre visages et quatre bras et tient les quatre Védas. Sa monture est le cygne. Dans les trois tendances fondamentales (les trois *gunas*) il représente l'état de veille (*rajas*). Chez l'homme, Brahmâ est localisé dans le cœur. On le nomme l'Être immense et il symbolise l'équilibre entre la concentration et la dispersion, la coordination des contraires. Il est la personification du *Brahman* – l'Absolu – seule réalité vis-à-vis de la manifestation illusoire.

Castes (les quatre) : système social en vigueur en Inde et dont on trouve les assises dans les « Lois de Manou ». Le Râmâyana y fait écho en divers endroits. Le royaume est divisé en quatre catégories d'êtres hiérarchiquement ordonnées : les brahmanes, ou caste sacerdotale ; les kshatriyas, formés de guerriers nobles ; les vaicyas, ou marchands ; les çoudras enfin qui regroupent ceux qui servent les trois autres.

Çatroughna : fils de Daçaratha et de la reine Soumitrâ. Le « tueur d'ennemi » issu, selon la Târa-Sâra Oupanichad, de la résonnance nasale de la syllabe universelle AUM.

Çiva : troisième personne de la Trimûrti (ou triple manifestation). Symbole de la destruction universelle. Sous le nom de Natarâja, il est le Seigneur de la danse. Sa monture est le taureau Nandi (ou Nandin). Parfois, il prend le nom de Gangâdhara et soutient le Gange dans sa chute sur la terre. Il représente l'état de sommeil (*tamas*), de dispersion, de désintégration. Dans le corps physique, il séjourne au centre du front (abstraction) et dans le sexe (plaisir). A propos de son œil frontal, R. Guénon signale que si le soleil et l'œil droit correspondent au futur, la lune et l'œil gauche au passé, le « troisième œil », lui, symbolise le présent insaisissable. En géométrie, c'est le point sans dimension. Raison pourquoi un regard de cet œil détruit toute manifestation (réduit tout en cendres). On retrouve un sens identique dans la symbolique de Janus. Dans un sens supérieur et non contingent, le présent contient toute réalité et si l'on transmue la succession en simultanéité, toutes choses demeurent dans l'éternel présent en sorte que la destruction apparente est en vérité une transformation (*trans* : au-delà et *forma* : la forme).

Çourpanakha : « Griffé acérée ». La sœur de Râvana. Elle déclenche la lutte entre Râma et les démons de la forêt Dandaka.

Daçagriva : littéralement, celui-qui-a-dix-cous. Un des noms de Râvana.

Daçaratha : « Celui-qui-a-dix-chars ». Roi d'Ayodhyâ. Descendant de Manou et père de Râma.

Dandaka : forêt redoutable où est exilé Râma et où il doit mener une vie d'ermite. Elle est hantée par les Râksasas que gouverne Khara. La forêt qu'on doit franchir, comme la rivière du reste, symbolise l'épreuve (mais la rivière, à un autre niveau d'interprétation, devient « la rivière de la mort », chaque rive représentant l'un et l'autre monde).

Douchana : frère de Râvana qui, avec Khara, commande aux Râksasas de la forêt Dandaka.

GLOSSAIRE

Ganga : divinité du Gange. Le fleuve lui-même. Parti du ciel, il traverse la zone intermédiaire et se jette sur la terre. C'est pourquoi il est dit « le fleuve au triple courant ». Il y a donc le Gange céleste ou Voie-Lactée, le Gange terrestre et le Gange subterrestre ou Pâtâla-Gangâ (le Pâtâla étant le nom d'un des enfers). Il est intéressant de noter que ces trois courants sont en rapport avec les trois canaux du corps subtil. Sur le plan métaphysique, le Gange évoque l'océan causal, les eaux supérieures.

Garouda : c'est l'aigle, le véhicule du dieu Vichnou, « le dévoreur de serpents ». Dans la symbolique du monde entier, on rencontre le combat de l'oiseau contre le serpent. Par ailleurs, le héros capable de vaincre le serpent (ou le dragon) comprend aussitôt le langage des oiseaux (= conquête de l'immortalité). On peut aussi penser au combat des anges contre les démons qui ne représente pas autre chose que les états supérieurs et les états inférieurs de l'être. Garouda, c'est aussi l'énergie vitale, l'Oiseau-Verbe (racine *Gri*, parole). Il incarne la plus haute forme du courage.

Gouha : souverain, ami de Râma. Son nom signifie « caverne ». C'est le plus petit ventricule du cœur, séjour de Brahmâ ; non pas l'organe physique mais le centre vital correspondant à l'individualité intégrale de l'être humain qui comprend l'extension indéfinie de cet état.

Hanoumat ou Hanouman : fils du Vent, conseiller du roi des singes Sougrîva et messager de Râma. Modèle du serviteur parfait. Il vivra jusqu'à la fin du monde pour témoigner des aventures de Râma.

Hamsa : le cygne (ou l'oie), véhicule de Brahmâ. Il couve l'œuf du monde contenu dans les eaux primordiales.

Himavat ou Himavant : le roi des monts ; l'Himâlaya. Le sommet des montagnes est toujours un lieu où l'énergie de la terre passe dans l'éther. C'est pourquoi seuls les temples peuvent y être construits. La montagne, par ailleurs, est l'axe du monde. En architecture, le clocher des cathédrales ou les *stupas* hindous figurent le même symbole. Le sommet de la montagne prend le nom de *satya loka* ou « lieu de la vérité ». Symbole très ancien, probablement contemporain du *Satya-Yuga*. Il représente très évidemment la vérité au grand jour, contrairement à la caverne qui représente la vérité cachée et correspond au déclin de l'humanité devenue incapable, dans son ensemble, de comprendre le sens des données fondamentales. La caverne est le prototype de la crypte située sous le temple.

Indra : « Le dieu aux mille yeux ». C'est lui qui lance la foudre et commande aux nuées pluvieuses. Régent de la région cardinale de l'Est. Littéralement : le puissant. Il a pour monture l'éléphant monstrueux Airâvata. Il préside aux cieux inférieurs.

Indrajit : fils de Râvana et de Mandodari. Son nom signifie « le vainqueur d'Indra » en souvenir de sa victoire sur ce dernier durant le combat que se livrèrent les démons et les dieux.

Jambavat : un ours. Leur roi même. Les ours qui, avec les singes, sont les alliés de Râma mais dont l'intervention est assez négligeable et n'offre aucun détail saillant. Raison pour

LE RÂMÂYANA

laquelle nous ne les avons pas mentionnés. Au reste, certaines traductions ne sont pas claires quant à la nature exacte de Jâmbavat : tantôt il s'agit du roi des ours, tantôt d'un simple chef singe. Il est issu de l'A du monosyllabe sacré AUM (Târa-Sâra Oupanichad).

Janaka : roi de Mithilâ. Père adoptif de Sîtâ.

Jatatou : grand vautour, ami de Daçaratha. Décide d'être le protecteur de Sîtâ dans la forêt.

Kaiki : épouse de Daçaratha. Mère de Bharata. Avec le concours de la bossue Mantharâ, elle complota le bannissement de Râma.

Kailasa : « Le mont des plaisirs ». Résidence de Koubéra et de Çiva.

Kala : le Temps. « Je suis le Temps dont l'inclination est de détruire les mondes » (Baghavat-Gîta). Il y a le temps mesurable, celui de la manifestation universelle ; et l'incommensurable, le *Mahâ-Kala*, qui s'identifie à l'Absolu.

Kapis (les) : les singes.

Kausalya : épouse de Daçaratha. Mère de Râma. La première des reines.

Khara : frère de Râvana.

Kichkindha : la ville des singes. Elle est creusée dans une montagne. C'est l'actuelle Mysore.

Kouca : le fils de Râma. Sinon, genre de graminée utilisée dans toutes les cérémonies rituelles.

Koumbhakarna : frère de Râvana qu'une malédiction plonge dans un sommeil profond d'où il ne sort qu'un jour par an. Dans le zodiaque de l'Inde, Koumbha représente le signe du Verseau.

Lakchamana : frère de Râma et fils de Soumitrâ. Le gardien de la terre.

Lanka : citadelle de Râvana et nom de l'île sur laquelle elle se dresse (Ceylan). Dans toutes les légendes du monde, on retrouve la citadelle, quelque nom qu'elle prenne. Ici, la citadelle et l'île se confondent. De plus, Lankâ est une île blanche, comme Avalon dans la Quête du Graal. Le symbolisme est éloquent. Le Bhâgavâta-Purana raconte que le sage Nârada ordonna au Vent de briser le sommet de la montagne polaire – le mont Mérou. Vâyou se mit alors à souffler en tempête pendant une année. Mais Garouda, le Verbe-ailé, s'interposant, protégea la montagne de ses ailes ouvertes. Il fallut à Vâyou profiter de l'absence de l'oiseau géant pour parvenir à ses fins. Il arracha alors la cime du Mérou et la précipita dans l'Océan. Ainsi naquit l'île de Lankâ.

Lava : fils de Râma et frère jumeau de Kouça.

Mahaprasthana : « Le grand voyage » ; le franchissement des portes de la mort.

Maithili : un des noms de Sîtâ, issu de Mithila, la contrée où règne son père.

Mandodari : « Celle-qui-a-la-taille-fine ». Épouse de Râvana et mère d'Indrajit.

Manou : le premier homme. Législateur légendaire dont le code porte le nom. Il y a quatorze Manou dans un *Kalpa*. Celui de l'époque du Râmâyana – dont descend Râma – est le

GLOSSAIRE

septième. Un *Kalpa* équivalait à un jour de Brahmâ. Sôûrya, le soleil, est le père de Manou ; Yama est son frère. C'est avec ce dernier qu'il entreprend de façonner l'homme. Il doit, en réalité, être regardé comme un principe – l'intelligence cosmique – image réfléchie de Brahmâ. Vis-à-vis d'un état de l'être déterminé, l'état terrestre en l'occurrence, il est le prototype de l'homme. Le Manou actuel se nomme « fils-de-la-loi-cosmique » (*Vaivasvata*) ; à lui se rattache l'histoire du déluge. Il est l'inventeur de la langue primordiale.

Manthara : servante de la reine Kaïkeyi. Elle tramera, avec sa maîtresse, la machination qui condamnera Râma à l'exil.

Maricha : Râksasa versé dans l'art des enchantements. Râvana s'adresse à lui pour enlever Sîtâ.

Marouta : un des noms du Vent.

Marouti : le fils de Mârouta ; ici, Hanoumat.

Maya : l'illusion. Une des apparences du monde manifesté. Le mouvement par rapport à l'immuable. La source de toute existence (*ex-stare* : se tenir en dehors). « En adorant une illusion ou ses manifestations, on adore la Réalité qui est derrière, c'est-à-dire l'Immensité à jamais inconnaissable sur laquelle elle repose » (Karapatrî, Shrî Bhagavatî tattva, Siddhânta, vol. V). L'illusion est aussi la Nature, *Prakriti*. Métaphysiquement, on peut la nommer « la mère des formes » ; « illusion » est son sens inférieur et exclusivement cosmique.

Mer de lait : lieu légendaire. Son barattement est entrepris pour la possession du breuvage d'immortalité.

Nala : singe qui dirige la construction du pont jeté sur l'océan. Fils de l'architecte divin Viçvakarman.

Narada : sage. L'un des dix Maharchis créés par Manou (Lois de Manou, 1, 34).

Narayana : un des nombreux noms de Vichnou. « Les eaux ont été appelées *Nârâs*, parce qu'elles étaient la production de *Nara* (l'esprit divin) ; ces eaux ayant été le premier lieu du mouvement (*ayana*) de *Nara*, il a, en conséquence, été nommé *Nârâyana* : celui-qui-repose-sur-les-eaux » (Lois de Manou, 1, 10).

Pouchpaka : char merveilleux qui obéit à la pensée, œuvre de Vichvakarman. Le corps subtil.

Pourohita : prêtre attaché aux familles princières ou royales.

Pradakchina : circumambulation rituelle, dans les cultes solaires, pratiquées en gardant toujours à sa droite, l'objet ou la personne à vénérer. Dans la tradition polaire, comme l'Islam, elle se pratique vers la gauche.

Raghavas (les) : surnom donné aux descendants de Raghou, un des ancêtres de Râma, issu, comme lui, de la race solaire.

Raksasas ou Rakchasas (les) : êtres du monde intermédiaire. Ennemis des dieux contre lesquels ils guerroyaient. Ils sont cependant compagnons du Seigneur du sommeil (Çiva) et, par là, participent de la force désintégrant et de l'obscurité.

LE RÂMÂYANA

Rama : un des dix *avatâra* de Vichnou. Il choisit Daçaratha pour père et s'adjoint les singes et les ours pour alliés dans sa lutte contre les Râksasas. Représente l'Ordre. Son nom est parfois assimilé au son fondamental dont la répétition sert d'exercice d'union spirituelle dans le yoga : « Tous les mots du langage sacré ou profane sont issus du nom sacré de Râma et se dissolvent en lui, âge par âge » (Lomasha Samhîta : commentaire du Padma Poûrana). Râma règne sur Ayodhyâ durant le *Tretâyouga*, le second âge du monde.

Ravana : roi des Râksasas. Son nom signifie « le hurleur ». Il est celui « qui fait pleurer les mondes ». D'après l'Oupanichad Brahmayogin, il est en réalité un compagnon de Vichnou transformé en démon à la suite d'une malédiction proférée par Brahmâ et le but véritable de l'expédition de Râma est de le délivrer de ce destin.

Ravani : un fils de Râvana, Indrajit.

Rouma : épouse de Sougrîva.

Sagara : l'océan. Sa personnification.

Saumitri : le fils de Soumitrâ, Lakchmana.

Sita : littéralement, son nom signifie « sillon ». Princesse née de la Terre. L'épouse de Râma.

Sougriva : le roi des singes.

Soumantra : écuyer de Daçaratha.

Soumitra : épouse de Daçaratha. Mère de Lakchmana et de Çatroughna.

Tara : épouse de Vâlin.

Tataka : Râksasî, mère de Mârîcha.

Vaidehi : un des diminutifs de Sîtâ, princesse du Videha.

Vayou : le Vent. Père d'Hanoumat. Régent de la région cardinale du Nord-Ouest. Il est nommé « la Respiration du monde » (Mahâbhârata). La racine de ce mot est *Vâ*, souffler, aller, se mouvoir. Vâyou est messenger et purificateur. Il règne sur l'espace des trois mondes et représente le souffle vital (dans le yoga, on parle des cinq souffles vitaux qui sont des modalités de *Prâna*).

Valin ou Bali : roi des singes avant le couronnement de Sougrîva. Frère de Sougrîva et son persécuteur.

Valmiki : ascète. Auteur du Râmâyana.

Vanaras (les) : les singes.

Vedas (les) : livres contenant la science sacrée.

Vibhichana : littéralement, « le terrifiant ». Jeune frère de Râvana. Épris du devoir et de la justice, il rallie les armées de Râma. Est sacré roi de Lankâ après la prise de cette ville.

Vichnou : la divinité suprême dans le Râmâyana où il prend le nom de Râma ; et dans le Mahâbhârata où il devient Krichna. Il existe dix *avatâras* ou « descentes » de Vichnou.

GLOSSAIRE

Dans l'iconographie hindoue, la couleur bleu-foncé le caractérise. Il a quatre bras tenant respectivement la conque, la massue, le lotus et le disque. Garouda, l'oiseau fabuleux, lui tient lieu de véhicule. Près de lui, on voit fréquemment la déesse Lakchmi. Protecteur des mondes, il veille à leur conservation. Il s'apparente aux eaux primordiales. Dans le yoga, il correspond au centre subtil du nombril.

Yama : souverain des Enfers et juge des morts. « Celui-qui-lie » ou « Celui-qui-entrave ». Régent de la région cardinale du Sud. C'est par la porte du Sud qu'on accède à la voie des morts. La monture de Yama est un buffle noir. La ville où il réside se nomme la Cité-des-liens (*Samyamini*). Il a pour arme le bâton de la destruction universelle.

Yojana : peut-être cinq mille anglais, soit $1\,609\text{ m} \times 5 = 8\,045\text{ m}$. Une autre estimation propose neuf mille, soit $14\,481\text{ m}$.

Yougas (les quatre) : les quatre âges de l'humanité. Ils représentent la durée du règne d'un Manou ; de la création d'un monde à sa fin. Il y a d'abord le *Kritayouga*, comparable à l'âge d'or des Grecs ; puis le *Tretâyouga* ou âge d'argent ; ensuite vient le *Dvâparayouga* ou âge d'airain ; enfin le *Kaliyouga* ou âge de fer. Cette division quaternaire existe ailleurs, notamment dans l'ancienne Chine (Nei King, chap. I, paragraphe 5).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	VII
Préface ..	XIII
Préambule	17
I. LE LIVRE DE L'ENFANCE .	19
II. LE LIVRE D'AYODHYÂ	31
III. LE LIVRE DE LA FORÊT	53
IV. LE LIVRE DE KICHKINDHÂ	75
V. LE LIVRE DE LA BEAUTÉ	93
VI. LE LIVRE DE LA BATAILLE	117
VII. LE LIVRE SUPRÊME	153
Glossaire	175

Impression et façonnage par

IMPRIMERIE
FRANCE QUERCY
CAHORS

N° d'impression : 40320 FF – Dépôt légal : mars 1994



9 782850 766428

ISBN 2-85076-642-9

PRIX : 149 F

Document de couverture :

Sîtâ subissant l'oralie par le feu

École Pahari, style Basholi, 1730-1740

British Museum

C'est sur la base des Purâna et des récits des bardes populaires qu'un grand poète, Valmiki composa, vers le III^e siècle de notre ère, un admirable poème épique, le Râmâyana, ou geste de Râma, qui est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature sanskrite.

Familier aux Hindous de toutes castes et de toutes régions, ce texte sacré est l'un des plus beaux du monde. Tout à la fois conte fantastique, épopée morale et texte initiatique, il concerne l'humanité toute entière sans distinction de race. On ne saurait l'aborder comme un simple divertissement — encore que nombre de pages soient réellement bien divertissantes — mais plutôt comme un itinéraire intérieur, comme un voyage.

Voyage que le voyageur risque fort de ne jamais oublier tant sont impressionnantes la beauté, la puissance, et le mystère de certaines scènes...

Le texte ici présenté est une adaptation de l'œuvre intégrale que ses vastes proportions rendaient inabordables au grand public.



DERVY